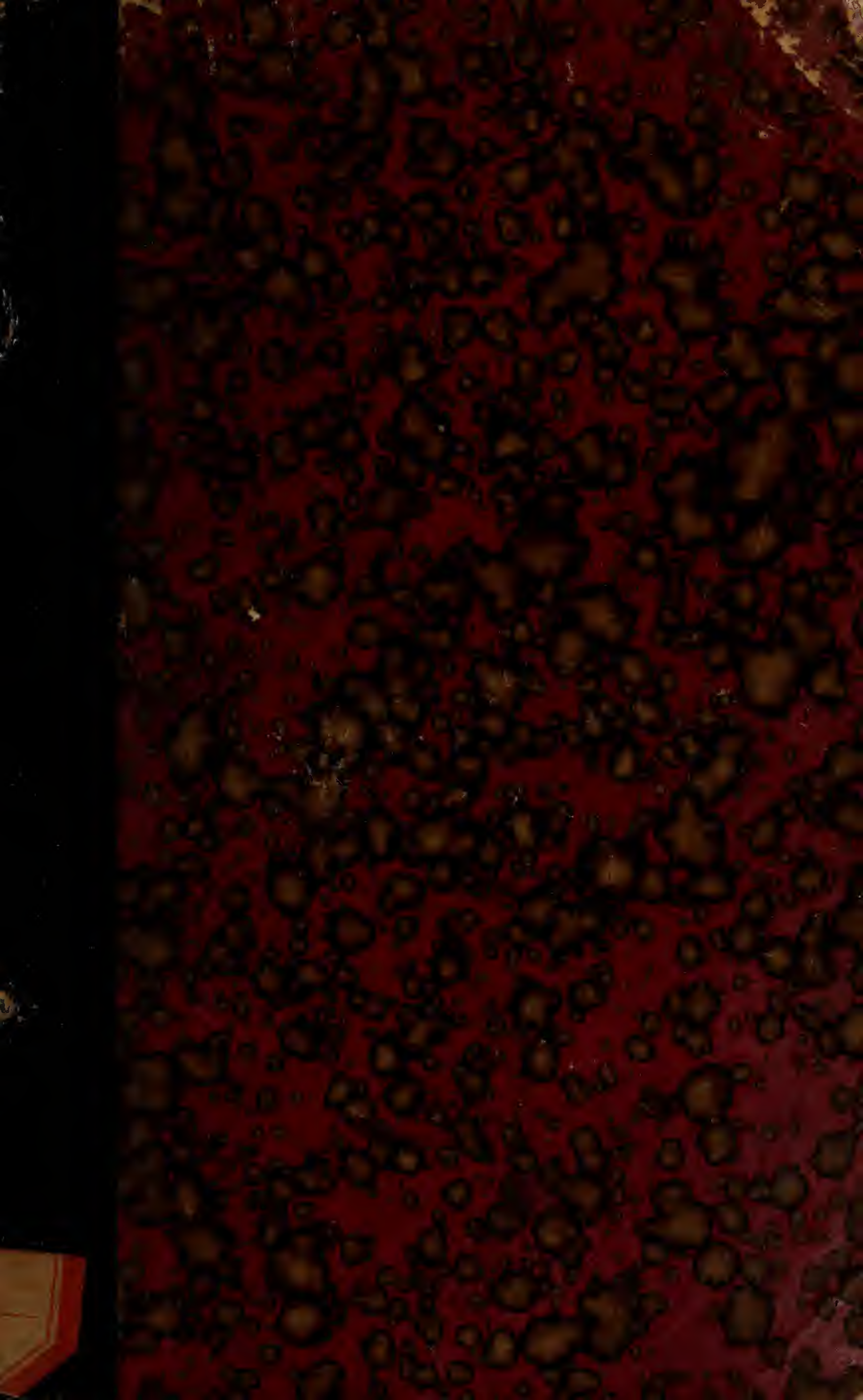
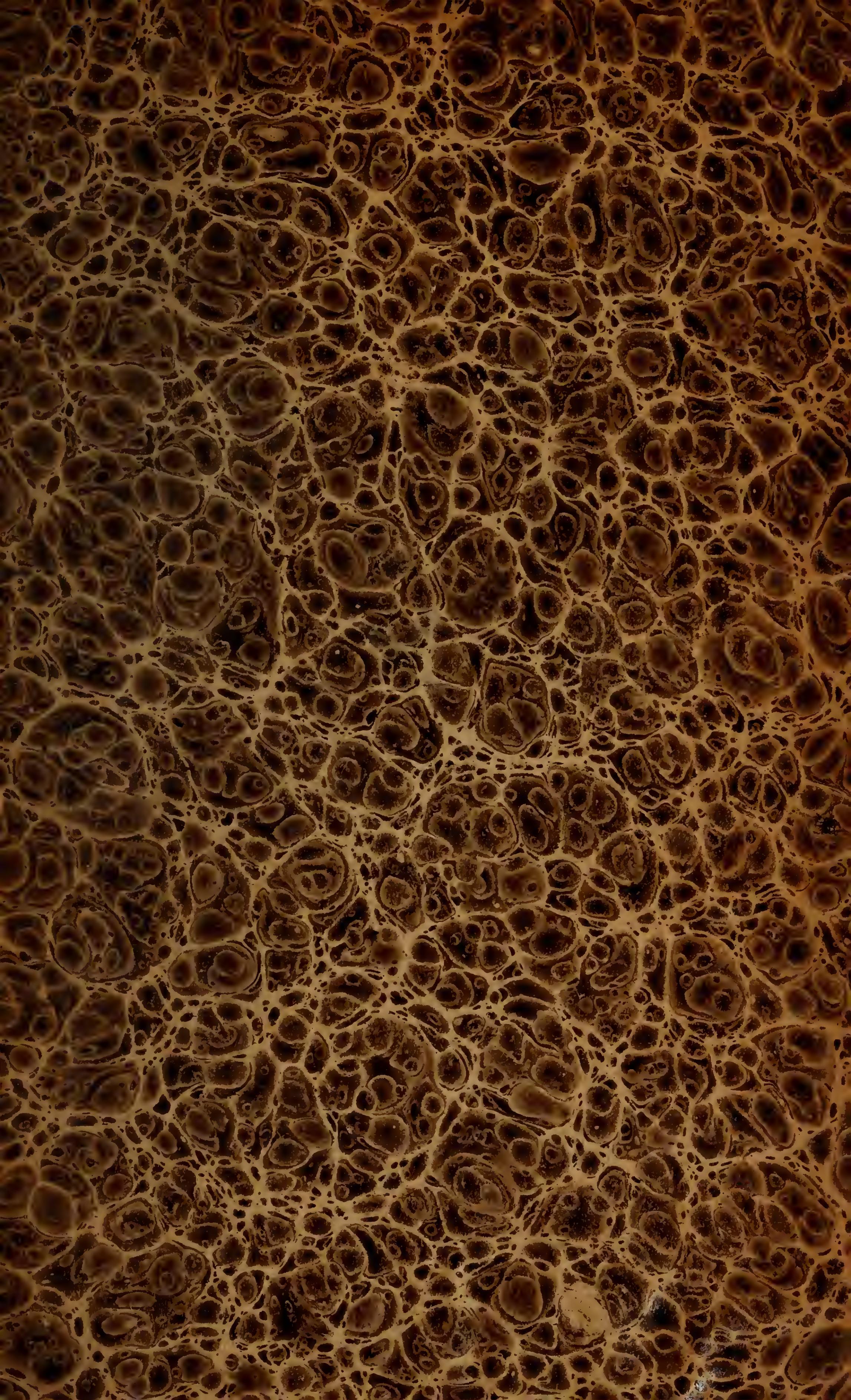
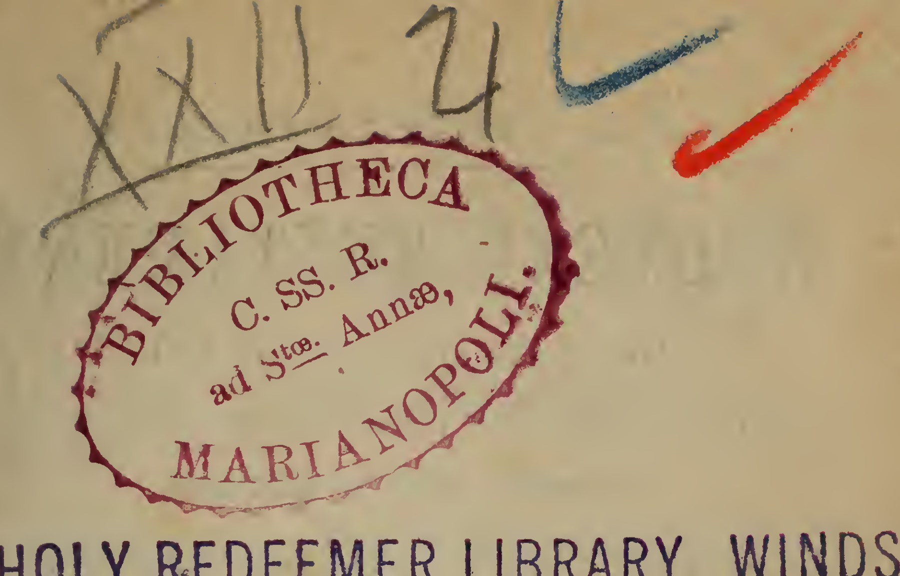






LA

GÉNUFLEXION

AU XIXe SIÈCLE

Gaume et Cie, éditeurs, 3, rue de l'Abbaye.

NOUVEAU TESTAMENT

DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE AVEC INTRODUCTION, SOMMAIRES ET NOTES

Par M. l'Abbé A. GAUME

Chanoine de Paris.

2e ÉDITION

APPROUVÉE A ROME

Et publiée avec l'autorisation de Mgr l'Archevêque de Paris

Un volume in-12, 6 fr.

Sur le désir qui leur en a été souvent exprimé, les Éditeurs ont reproduit en **UN** seul volume intégralement et en *gros caractères* les 2 volumes de l'édition précédente de cette traduction du Nouveau Testament, approuvée à Rome « pour son *exactitude*, sa *fidélité*, sa *précision* et sa *clarté* ». La nouvelle édition est précédée d'une introduction et d'une concordance des Evangiles sur la Vie de Notre-Seigneur, ses paraboles et ses miracles, et accompagnée de notes (au nombre de quatre mille environ) qui sont un résumé clair et substantiel des commentaires les plus estimés de la Sainte Ecriture. Un très-grand nombre de ces notes ont pour objet la réfutation des erreurs de la propagande protestante.

Le même ouvrage. 2 vol. in-12, en gros caractères. 8 fr. »
1 vol. in-32, en petits caractères. 2 fr. 50

1763-76. — Corbeil. Typ. et stér. de Crété.

LA

GÉNUFLEXION

AU XIXE SIÈCLE

OU

ÉTUDE SUR LA PREMIÈRE LOI DE LA CRÉATION

PAR

Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

IN NOMINE JESU OMNE GENU FLECTATUR COELESTIUM, TERRESTRIUM ET INFERNORUM.

Au nom de Jésus tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Philipp., II, 10.

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

AVANT-PROPOS

Pour les nations comme pour les individus, la vie vraie et seule digne de ce nom, c'est la vie chrétienne. L'âme de la vie chrétienne est dans la piété. De là, ces paroles trop peu méditées du grand Apôtre : « La piété est utile à tout ; elle a la promesse de la vie présente et de la vie future (1). » Ainsi tout ce que l'homme aime le plus, ce qu'il aime uniquement, la vie : vie du temps et vie de l'éternité, est la récompense de la piété. Sous un Dieu juste et bon, il ne peut en être autre-

(1) Pietas autem ad omnia utilis est ; promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. I *Tim.*, IV, 8.

ment. La piété est la religieuse fidélité au devoir et l'amour filial de Celui qui le commande.

Or, comme l'arbre vit de la séve, la piété vit de pratiques. La raison en est que le culte intérieur ne se soutient que par le culte extérieur : cette loi est immuable. Mieux que personne l'Église la connaît ; aussi, dans tous les temps, elle a multiplié et encouragé les pratiques saintes.

Afin d'entrer dans ses vues, nous avons essayé, il y a quelques années, de réveiller la foi de nos frères sur trois grandes pratiques catholiques : le *Signe de la croix*, l'*Eau bénite* et l'*Angelus*. Aujourd'hui notre désir est d'en réhabiliter une quatrième, moins connue, et peut-être moins appréciée que les autres, bien que d'une égale importance : c'est la *Génuflexion*.

Dire ce qu'est la Génuflexion, — son

antiquité, — sa généralité, — sa signification, — son importance dans les temps actuels, — ses règles liturgiques : telle est la raison de cet opuscule.

Comme plusieurs de ses devanciers, l'ouvrage est adressé à mon ami Frédéric. Loin de diminuer avec l'âge, son insatiable curiosité ne fait que s'accroître. C'est le noble défaut, ou, si on veut, la maladie caractéristique des vrais savants : plus ils savent, plus ils veulent savoir. Sous ce rapport ils ont quelque ressemblance avec l'hydropique : plus il boit, plus il a soif : *quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.*

Faut-il les plaindre ou les blâmer ? Nullement. Au contraire, il serait vivement à désirer que tous ceux qui aujourd'hui font métier de raisonner et d'écrire, fussent atteints de la même maladie : la presse, les journaux, les académies, les tribunes législatives ne

seraient plus des fontaines d'*insanités*, qui font peur et pitié. Depuis longtemps exilés, le sens commun et surtout le sens chrétien reviendraient parmi nous ; l'Europe cesserait d'être une Babel en permanence ; et, une fois de plus, la vérité sauverait le monde : *Veritas liberabit vos.*

LA
GÉNUFLEXION

PREMIÈRE LETTRE

Fuans, 16 juin 1876.

CE QU'EST LA GÉNUFLEXION.

La Génuflexion considérée dans son essence. — Beau passage de Rupert. — Puissance de la Génuflexion.

MON CHER FRÉDÉRIC,

Entre toutes les tâches que ton amitié m'a successivement imposées, celle d'aujourd'hui n'est pas la moins difficile.

Difficile, parce que l'acte dont il s'agit étant, au premier coup d'œil, d'une

très-mince importance, la difficulté est d'en montrer la valeur et de lui concilier l'intérêt qu'il mérite. Or, cet intérêt, je le dis dès l'abord, est très-réel, et aujourd'hui très-grand.

Difficile, parce que, si rien n'est plus aisé que de définir la Génuflexion, rien peut-être ne demande, pour en faire concevoir une juste idée, plus d'étude et plus de soins. D'une part, c'est un sujet tout neuf : à ma connaissance, personne jusqu'ici ne l'a traité d'office. D'autre part, c'est un sujet qui se rattache aux lois fondamentales de l'humanité. La Génuflexion est elle-même une loi : tu vas en convenir.

On connaît une loi à la permanence des effets. Quand je vois le soleil se lever et se coucher chaque jour, à des points déterminés de l'horizon, je dis : Il y a une loi qui préside au mouvement du soleil. De même, quand je vois les saisons se succéder avec une régularité parfaite, je dis : Il y a une loi qui préside aux révolutions du temps. Or, *depuis qu'il est sur la terre, le genre humain*

a toujours fait la Génuflexion ; il la fait encore, il la fera toujours. Il y a donc une loi, et une loi fondamentale, dont cet acte mystérieux est l'expression.

Quelle est cette loi ? Nous allons le savoir. Ne s'étant pas fait lui-même, mais étant une simple créature, l'homme est un être dépendant. De là pour lui le besoin de reconnaître et de vénérer un être supérieur. L'homme est donc un être créé pour adorer : nul ne peut se soustraire à cette loi. De toute nécessité, il faut que l'homme adore quelqu'un ou quelque chose : il l'a toujours fait. S'il n'adore pas le vrai Dieu, il adore des faux dieux. Adorer Jésus-Christ ou adorer Bélial : il n'y a pas de milieu. La loi de l'adoration est donc la première loi de l'humanité.

Or, la Génuflexion, étant l'expression invariable de cette loi, est elle-même la première loi de l'humanité. Je dis invariable, car on peut mettre au défi le négateur le plus intrépide de citer aucun peuple ancien, moderne, civilisé, barbare, sauvage, qui dans ses adorations

n'ait pas fléchi les genoux et qui ne les fléchisse pas encore.

Reste maintenant à expliquer pourquoi la Génuflexion est l'acte invariable de l'adoration.

Afin de résoudre cette importante question, il faut considérer la Génuflexion, non pas dans l'acte extérieur, que tout le monde connaît, mais dans sa nature intime : en d'autres termes, dans sa raison d'être.

Comme la racine de l'arbre explique la nature du fruit, l'étymologie du mot révèle la pensée qui l'inspire. Tu le sais : Génuflexion signifie, *flexion* ou *fléchissement du genou*. Genou, en latin *genu*, vient de cet autre mot latin *gena* qui veut dire *joue*. Du moins, si l'un n'est pas fils de l'autre, ils sont cousins germains. Quel rapport, vas-tu me demander, peut-il exister entre la joue et le genou? Écoute la réponse d'un homme, non moins habile dans les sciences naturelles que dans les sciences morales.

« Le Créateur, dit Rupert, nous a

formés de telle manière, que dans le sein de la mère l'enfant, étant comme en peloton, les genoux sont en contact avec les joues. Les genoux acquièrent ainsi une sorte de parenté avec les yeux, sources des larmes, interprètes de la compassion et solliciteurs de la miséricorde (1). »

« Voilà pourquoi lorsque l'homme tombe à genoux, ses yeux sont aussitôt disposés à se mouiller de larmes. Le Créateur a ainsi voulu nous rappeler le sein maternel, où nous étions enveloppés de ténèbres avant de venir à la lumière. Sans nul doute, celui qui étudie avec soin cette intention providentielle, a pour lui la science et la raison, lorsqu'il loue et approuve le constant usage où sont les saints et les savants dignes de ce nom, de faire souvent la génuflexion devant le Dieu Très-Haut, et d'abaisser vers les genoux leurs joues

(1) In utero nos ita natura formavit, ut genua genis apposita sint : unde et a genis genua dicuntur. Ibi enim cohærent sibi, et cognata sunt oculis lacrymarum indicibus et misericordiæ. *In Cant. comment.*, lib. VI, c. VII.

baignées de larmes. Par cette attitude ils supplient le Créateur de regarder du haut des Cieux, et de se souvenir de la manière dont il nous a formés dans le sein de nos mères (1). »

Afin de toucher son cœur, le patriarche de la souffrance, Job, a soin de le lui rappeler par ces paroles : « Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme la boue, et que vous me réduirez en poussière. Ne m'avez-vous pas traité comme le lait et coagulé comme le fromage? Vous m'avez revêtu de peau et de chairs, d'os et de nerfs; vous m'avez composé. Vous m'avez donné la vie par votre miséricorde, et votre sollicitude a conservé mon existence. Bien que vous le cachiez dans

(1) Inde est quod homines, dum se ad genua prosternunt, statim lacrymantur. Voluit enim natura nos maternum rememorare uterum, ubi considebamus in tenebris antequam veniremus ad lucem. Profecto qui causam istam diligenter attendit, ille scienter et rationabiliter laudat et approbat, sanctis et eruditis cogitationibus familiare esse, genua frequentius excelso Deo curvare et genas lacrymosas genibus curvis applicare, ut respiciat et recogitet Creator habitans in excelsis, qualiter nos in utero formaverit. Rupert, *In Cant. comment.*, l. VI, c. VII.

votre cœur, je sais que vous vous souvenez de tout ce qui existe (1). »

Un peu de boue au commencement, un peu de poussière à la fin : voilà, mon Dieu, ce que je suis. Tel vous m'avez fait, tel je me présente devant vous. Expression sensible de cette double vérité, comprends-tu tout ce qu'il y a d'attendrissant dans le contraste produit par la Génuflexion ? D'un côté, l'homme si riche, si savant, si haut placé qu'il soit, se rappelant à lui-même et, par son attitude, rappelant à Dieu l'état d'infirmité et d'humiliation où il était dans le sein de sa mère ; de l'autre côté, le Dieu qui règne au plus haut des cieux, l'Eternel, son créateur et son père ! Tels sont les deux termes extrêmes que rapproche la Génuflexion !

Je le répète, rien n'est plus propre à toucher le cœur de Dieu, parce que rien n'est plus attendrissant ; et rien n'est plus attendrissant, parce que rien n'est plus vrai ; et rien n'est plus vrai,

(1) Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me et in pulverem reduces me, etc. *Job.*, X, 9.

parce que la Génuflexion met l'homme et Dieu dans leurs rapports naturels : humilité et misère profondes, d'une part ; grandeur et bonté infinies, d'autre part : Dieu en haut et l'homme en bas. Bouleversé de fond en comble par le péché, voilà l'ordre rétabli ; fermées par l'orgueil, voilà les sources de la grâce rouvertes. Voilà le salut de l'homme et du monde.

Quel livre plus éloquent que la Génuflexion quand elle est bien comprise ! Quelle puissante prière quand elle est bien faite !

Grâce aux notions qui précèdent, tu commences, mon cher Frédéric, à savoir ce qu'est la Génuflexion considérée en elle-même. Ma prochaine lettre continuera ton instruction.

Tout à toi.

DEUXIÈME LETTRE

18 juin.

LA GÉNUFLEXION EST LA PREMIÈRE LOI DE LA CRÉATION.

Génuflexion des anges dans l'Ancien Testament. — Ange des Hébreux. — De David. — De Tobie.

Mon cher ami,

Dans ma précédente lettre, j'ai dit, en passant, que la Génuflexion est la première loi de l'humanité : ce n'est pas assez. La Génuflexion est la première loi de la Création tout entière. La raison en est que tous les êtres sont, comme l'homme, créés pour adorer leur créateur. Aussi bien que sur la terre parmi les hommes, cette loi mystérieuse règne au ciel parmi les anges, et en enfer parmi les démons. C'est le souverain Maître des hommes, des anges et des

démons qui l'a portée et qui la déclare immuable : « *J'en ai juré par moi-même*, dit-il, *il sortira de ma bouche une parole de justice, et qui ne sera jamais rappelée : Tout genou fléchira devant moi* (1). »

Remarque la solennité de ces paroles. Pour proclamer la grande loi de la Génuflexion, le souverain Législateur n'emploie pas, ainsi qu'il arrive souvent, l'organe d'un prophète, c'est lui-même qui parle, comme il parlait à Moïse sur le Sinaï. Il appelle sa parole une parole de justice, et non de conseil. Pourquoi ? Parce qu'elle est l'expression de son droit et des devoirs de l'homme. Quel est l'acte de justice qu'il demande de toutes ses créatures ? C'est qu'elles fassent la Génuflexion devant lui : cet acte est rendu obligatoire, en vertu d'une loi qui ne sera jamais révoquée. Quelle est cette loi ? C'est la loi de l'adoration ; car la première loi, la loi immuable imposée à toute créature, est d'adorer son Créateur.

(1) In memetipso juravi, egredietur de ore meo justitiæ verbum, et non revertetur : quia mihi curvabitur omne genu. *Is.*, XLV, 23.

Formulée par le Seigneur lui-même pour le monde ancien, la loi de la Génuflexion est proclamée, pour le monde nouveau, par l'Apôtre des nations. Empruntant les paroles mêmes que tu viens de lire, il écrit aux chrétiens de Rome, aux descendants de ces fiers Romains habitués à voir tout plier devant eux : « Je vis, *dit le Seigneur*, tout genou fléchira devant moi (1). » Voilà pour les chrétiens de l'Occident.

Dans la personne des Philippiens, s'adressant aux chrétiens de l'Orient, il est plus explicite encore. « Au nom de Jésus, dit-il, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers (2). »

De ces étonnantes paroles il résulte, comme je l'avais annoncé, que la Génuflexion n'est pas seulement la loi de l'humanité, mais la loi de la création tout entière. Là-dessus tu vas conclure : Donc les bons et les mauvais anges sont

(1) Vivo ego, dicit Dominus, quoniam mihi flectetur omne genu. *Rom.*, XIV, 11.

(2) In nomine Jesu, omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. *Philip.*, II, 10.

obligés, comme les hommes, de faire la Génuflexion. Ta conclusion est logique. Mais tu ne manques pas d'ajouter : Pour être logique, elle n'est pas moins absurde. Moitié sérieux, moitié plaisant, tu me demandes : Comment les anges, qui n'ont ni corps, ni bras ni jambes, peuvent-ils faire la Génuflexion ?

La question est moins embarrassante que tu ne le supposes. Non-seulement les anges du ciel et les démons de l'enfer sont obligés de faire la Génuflexion, saint Paul vient de le dire ; mais ils l'ont faite, ils la font encore, ils la feront toujours. Dans son essence, la Génuflexion est un acte d'adoration. Les purs esprits la font, conformément à leur nature, en reconnaissant par leur soumission absolue le souverain domaine de Dieu sur eux.

Cette Génuflexion constante, mais qui échappe à nos yeux, se traduit, d'une part, par l'acceptation de toutes les vérités qu'il plaît à Dieu de leur révéler, et, d'autre part, par l'exécution rapide des ordres qu'il leur intime. Sur ce

fait, l'histoire des anges et des démons ne laisse subsister aucun doute.

Quant à la génuflexion proprement dite, c'est-à-dire à la forme extérieure de l'adoration, il est trop évident que les purs esprits n'y sont pas obligés : à l'impossible nul n'est tenu. Mais parmi les anges du ciel et les démons de l'enfer, la génuflexion, dépouillée de sa forme sensible, est une loi constamment observée. Parlons d'abord des bons anges.

Remontons ensemble, mon cher Frédéric, au premier moment de la création des esprits angéliques. Êtres libres, ils devaient arriver librement à leur fin. Cette fin, ou ce bonheur, était la vision béatifique. Pour la mériter, les anges devaient subir une épreuve. Cette épreuve consistait dans l'acceptation d'un dogme qui surpassait leurs lumières naturelles.

Ce dogme fut le mystère de l'incarnation du Verbe. En vertu de ce dogme, il fallait croire que le Fils de Dieu s'unirait personnellement la nature hu-

maine ; de sorte que les anges seraient obligés d'adorer un *Homme-Dieu*. Devant cette révélation, les bons anges firent la Génuflexion en s'écriant : « *Qui est semblable à Dieu* (1)? » Leur récompense fut la confirmation éternelle dans l'amitié de Dieu et la jouissance de la vision béatifique, avec tous les priviléges qui en découlent.

Cette première Génuflexion angélique a été suivie d'une infinité d'autres. Dans toute la suite des siècles, on voit ces esprits bienheureux fléchir le genou devant Dieu, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, recevoir docilement les communications de leur Roi et accomplir religieusement les missions qu'il leur confie.

Telle est la raison pour laquelle ils sont appelés esprits administrateurs, *administratorii spiritus*, envoyés en mission auprès des créatures. Par les génuflexions des anges il faut donc entendre, non-seulement leurs actes intérieurs

(1) Quis ut Deus?

d'adoration, mais encore les actes extérieurs qui en sont la suite : je veux dire les missions de puissance, de justice, de bonté, de miséricorde consignées dans l'histoire et par eux accomplies avec la rapidité de l'éclair.

Entre mille citons quelques exemples :

I. — Au nombre de six cent mille combattants, les Hébreux viennent de franchir la mer Rouge et sont en marche vers la terre promise à leurs pères. Un immense désert les en sépare, et ils ne connaissent pas le chemin qui doit les y conduire. Dieu appelle un ange et lui ordonne de devenir le conducteur de ce peuple. L'ange fléchit le genou, et, rapide comme l'éclair, vient se placer à la tête d'Israël, auquel il indique la route et marque les campements. Maître des éléments, il s'enveloppe tour à tour de lumière et de ténèbres : lumière, pour éclairer la marche des Hébreux, ténèbres, pour aveugler ceux qui auraient voulu les poursuivre (1).

(1) *Exod.*, XIV, 19, 20.

II. — Cédant à un mouvement de vanité, David veut savoir combien d'hommes courbent la tête devant lui, et il ordonne le dénombrement général des douze tribus. Vicieux dans l'intention qui l'inspire, cet acte déplaît au Seigneur. Il appelle un ange et lui commande de frapper David dans la personne de son peuple. L'ange fléchit le genou, descend en Judée et l'inonde de sang. A la vue du carnage qui se fait dans Jérusalem, le Seigneur est ému de compassion, il appelle l'ange et lui dit : *C'est assez, ne frappez plus* (1). » Avec la même promptitude qu'il avait fait la Génuflexion pour descendre sur la terre et frapper, il la fait pour remettre son épée dans le fourreau et remonter au ciel.

L'Écriture nous apprend qu'il y a dans le ciel sept anges plus grands que les autres. Assistants au trône de Dieu, ils sont ses principaux ministres. Après la sainte Vierge, ils sont les créatures

(1) Vidit Dominus et misertus est super magnitudine mali, et imperavit angelo qui percutiebat : Sufficit, jam cesset manus tua. I *Paralip.*, XXI, 15.

les plus sublimes que Dieu ait tirées du néant. Or, ces hauts et puissants seigneurs de la cour du grand Roi fléchissent le genou devant Lui, et, avec la même soumission que les anges inférieurs, remplissent les missions qui leur sont données, de telle nature qu'elles soient.

III. — Pauvre, exilé et se croyant près de sa fin, le saint homme Tobie a une somme d'argent à recouvrer dans un pays lointain. Il appelle son fils et lui ordonne d'aller chercher cet argent, qui compose une partie considérable de son petit avoir. Le docile jeune homme se prépare à partir; mais il ne sait pas le chemin.

Afin de récompenser la charité du père et la docilité du fils, Dieu appelle l'archange Raphaël, un de ses grands ministres, et lui ordonne de se faire le guide, le protecteur et le compagnon de voyage du jeune Tobie. Raphaël fait la Génuflexion, et, sous la forme d'un voyageur prêt à partir, il se montre au fils de Tobie, lui offre ses services, l'ac-

compagne dans son lointain voyage, lui procure toutes sortes de biens et ne le quitte qu'après l'avoir ramené sain et sauf dans les bras de son père et de sa mère.

Après s'être fait connaître à eux, en leur disant : « Je suis Raphaël, un des sept anges qui sommes debout devant le Seigneur; bénissez-le; » il disparaît comme l'éclair (1).

Après-demain je continuerai l'histoire des Génuflexions angéliques.

Tout à toi.

(1) Ego sum Raphael Angelus, unus ex septem qui astamus ante Dominum... ipsum benedicite; et cum hæc dixisset, ab aspectu eorum ablatus est. *Tob.*, XII, 15, etc. ; *Apoc.*, VI, I, 17.

TROISIÈME LETTRE

20 juin.

GÉNUFLEXION DES ANGES DANS L'ANCIEN TESTAMENT (*suite*).

Ange des enfants dans la fournaise. — Anges de Daniel. — Démonstration populaire de l'existence de Dieu.

MON CHER FRÉDÉRIC,

Saint Paul nous dit que tous les anges fléchissent le genou devant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ma dernière lettre nous a montré un des sept grands princes de la cour céleste, l'archange Raphaël, faisant la Génuflexion devant le Très-Haut, et venant, avec la docilité d'un humble serviteur, accomplir à l'égard de Tobie la charitable mission qui lui était confiée.

Nous verrons bientôt un de ses sept

collègues, non moins illustre que lui, l'archange Gabriel, faire la Génuflexion devant Dieu, et venir révéler à Daniel les plus importants secrets de l'avenir. Contemplons d'abord un autre ange fléchissant le genou, et accourant au secours des trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone.

IV.—Vainqueur de Jérusalem, Nabuchodonosor, roi de Babylone, avait emmené captifs une grande partie des habitants, entre autres les membres des plus nobles familles. De ce nombre étaient trois jeunes hommes, âgés d'environ quinze ans. Intelligents et bien faits de leur personne, Nabuchodonosor voulut les avoir à sa cour, dans l'intention de les élever au rang de ses principaux officiers.

Lorsqu'ils furent en âge, il les nomma intendants des magnifiques ouvrages qu'il faisait exécuter dans la province de Babylone (1). Afin de se les attacher davantage, en leur faisant oublier

(1) Quos constituisti super opera regionis Babylonis. *Dan.*, III, 12.

qu'ils étaient de la race des captifs, il leur fit changer de nom. Les trois jeunes Juifs Anania, Azaria, Misaël, devinrent les Babyloniens Sidrach, Misach, Abdénago.

A l'exemple de ces gigantesques monarques de l'antique Orient, et plus tard à l'exemple des Césars de l'Occident, Nabuchodonosor eut la prétention de se croire dieu, et, à ce titre, il voulut être adoré. Un jour il appela les plus habiles ouvriers de son royaume et leur ordonna de lui faire une statue d'or : ils obéirent. La statue avait environ quatre-vingt-dix pieds de haut sur neuf pieds de large. Elle fut placée sur un piédestal proportionné, au milieu de la plaine de Dura, voisine de Babylone.

Aussitôt l'orgueilleux potentat rendit un décret, par lequel il était ordonné à tous les gouverneurs de province, à tous les généraux d'armée, à tous les officiers, à tous les fonctionnaires de l'empire, de se rendre à Babylone et de venir adorer la statue. Au jour de l'adoration

universelle, tous devaient, au son de mille instruments de musique, non-seulement faire la génuflexion simple, mais la génuflexion double, c'est-à-dire se prosterner le front contre terre devant la statue du monarque (1).

Au milieu de ce brillant peuple d'esclaves, seuls les trois jeunes Hébreux demeurèrent debout, immobiles. Leurs ennemis s'en aperçurent et en avertirent Nabuchodonosor. Outré de colère, celui-ci se fait amener Sidrach, Misach et Abdénago. « Est-il vrai, leur dit-il, que vous refusez d'adorer ma statue ? Voyez si vous êtes prêts à obéir, sinon vous allez être jetés dans la fournaise ardente : et quel est le Dieu qui vous arrachera de mes mains ? » Cette fournaise était préparée pour brûler vifs tous ceux qui oseraient mépriser l'ordre du roi.

Les jeunes Hébreux répondirent : « Le Dieu que nous adorons, ô prince !

(1) Cadentes omnes populi, tribus, et linguæ adoraverunt statuam auream, quam constituit Nabuchodonosor rex. *Dan.*, III, 7.

est assez puissant pour nous délivrer. » A ces mots Nabuchodonosor ne se possède plus. Il fait saisir les trois serviteurs de Dieu, ordonne de chauffer sept fois plus que de coutume l'ardente fournaise, dont la flamme s'élève jusqu'aux nues, commande aux plus robustes soldats de son armée de lier les pieds et les mains aux trois victimes et de les précipiter dans la fournaise : ce qui fut exécuté.

Du haut de son trône, Dieu voyait ce qui se passait. Pendant que sur la terre tant de milliers d'esclaves fléchissaient le genou devant une idole, une autre Génuflexion se faisait dans le ciel. Le Tout-Puissant appelle un ange qui fléchit le genou devant lui, et descend dans la fournaise dont il change les flammes en rosée rafraîchissante. Les liens des jeunes condamnés sont à l'instant consumés; eux-mêmes se promènent tranquillement au milieu des flammes inoffensives et chantent les louanges de leur libérateur (1).

(1) *Dan.*, III, 24.

As-tu remarqué, mon cher ami, cette fournaise allumée à côté de la statue? De même que Dieu tient allumés des feux éternels, pour ceux qui refusent obstinément de l'adorer; Satan, singe de Dieu, a toujours eu à côté de ses idoles un enfer préparé pour ceux qui oseraient lui désobéir. Lions, tigres, léopards, échafauds, bûchers, mille genres de supplices dans l'antiquité ; et aujourd'hui encore : persécutions sanglantes, cachots, noyades, sont l'enfer qu'il tient toujours prêt pour les courageux contempteurs de ses coupables volontés.

Restons encore à Babylone. Nous allons y voir de nouvelles Génuflexions angéliques, non moins admirables que la précédente.

V. — Par la mort violente du sacrilége Balthazar, la monarchie des Assyriens était tombée au pouvoir des Mèdes et des Perses. Un des fils de la captivité, Daniel, était célèbre dans tout l'empire et jouissait à la cour de la plus haute faveur. Le nouveau roi, Darius, son-

geait à l'établir vice-roi du royaume.

L'intention du prince fut à peine connue, que les ennemis de Daniel, jaloux d'une élévation qui humiliait leur orgueil, résolurent de le perdre. Ils savaient que Daniel, aussi fidèle à son Dieu qu'à son roi, se prosternait trois fois le jour pour adorer le Seigneur. Princes et satrapes se réunirent donc et adressèrent à Darius une supplique, par laquelle il serait défendu à quiconque d'adorer un autre Dieu que lui-même, pendant trente jours, sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions. Darius accueillit leur demande.

Sans tenir compte du décret, ni de la mort qui en était la sanction, Daniel continua de rendre ostensiblement ses hommages au Dieu de ses pères. Aussitôt ses ennemis vinrent en prévenir Darius, qui fut bouleversé de cette nouvelle ; car il aimait beaucoup Daniel. Mais que faire ? D'après les coutumes des Mèdes et des Perses, les décrets royaux étaient irrévocables. Bien malgré lui, Darius se vit donc obligé de

laisser jeter Daniel dans la fosse aux lions. « Daniel, lui dit-il avec affection, ayez confiance, le Dieu que vous n'avez cessé d'adorer vous délivrera (1). »

Il ne s'en tint pas là. De peur que les ennemis de Daniel ne tentassent quelque chose contre lui, Darius vint lui-même cacheter de son sceau la pierre qui fermait la caverne des lions; puis il se retira les larmes aux yeux et passa la nuit sans sommeil. Dès le grand matin il accourut à la caverne, et d'une voix tremblante d'émotion : « Daniel, s'écria-t-il, serviteur du Dieu vivant, votre Dieu a-t-il pu vous délivrer ? » — « Oui, prince, » répondit Daniel.

Comment et par qui cette miraculeuse délivrance avait-elle été opérée? Le Seigneur avait appelé un ange qui, pour recevoir ses ordres, avait fait la Génuflexion devant lui, et était venu fermer la gueule des lions. Daniel savait ce qui s'était passé dans le ciel; et, en ces

(1) Dixitque rex Danieli : Deus tuus, quem colis semper, ipse liberabit te. *Dan.*, VI, 16.

termes, il en rendit compte à Darius : « Roi, vivez toujours. Mon Dieu a envoyé son ange, et il a fermé la gueule des lions et ils ne m'ont fait aucun mal (1). » Il n'en fut pas de même des ennemis de Daniel. Par ordre de Darius, précipités dans la caverne des lions, ils n'en avaient pas touché le fond qu'ils étaient broyés par les terribles animaux.

Mon intention, cher Frédéric, était de terminer aujourd'hui l'histoire abrégée des Génuflexions angéliques dans l'Ancien Testament ; mais une circonstance imprévue m'oblige à suspendre mon récit.

Un de nos braves montagnards, jeune homme plein de foi et de candeur, est venu me dire : « Certains individus, habillés de drap et étrangers au pays, parcourent nos paroisses en se permettant d'attaquer la religion et de nier toutes les vérités qu'on nous enseigne.

(1) Rex, in æternum vive. Deus meus misit angelum suum et conclusit ora leonum et non nocuerunt mihi. *Dan.*, VI, 22.

Donnez-moi donc, je vous prie, une preuve populaire de l'existence de Dieu, en particulier; avant peu, j'aurai occasion de la servir à un de ces négateurs. » — « Volontiers, lui ai-je dit : vous lui donnerez la preuve de l'Arabe. »

Un athée prétendu disait à un Arabe : « Comment peux-tu croire à l'existence de Dieu, puisque tu ne le vois pas? » L'enfant du désert répondit : « Quand je vois empreint sur le sable le pas d'un lion, je dis : Un lion a passé par là. Sans doute je ne le vois pas, mais je suis aussi certain de son existence que si je le voyais. De même, quand je vois empreint au front de toutes les créatures le cachet de Dieu, que je ne vois pas, je suis aussi certain de son existence que si je le voyais. Ce n'est pas le cachet de l'homme ou du hasard que je vois empreint au front du soleil, pas plus que sur le brin d'herbe; mais le cachet d'une puissance, d'une sagesse et d'une bonté infinies, le cachet de Dieu; et je le vois, comme je vois ma figure dans un miroir. »

« Merci, m'a dit mon excellent jeune homme, me voilà armé, qu'il vienne maintenant. »

Là-dessus je l'ai laissé, comme je te laisse toi-même jusqu'à demain.

Tout à toi.

QUATRIEME LETTRE

21 juin.

GÉNUFLEXIONS ANGÉLIQUES DANS L'ANCIEN TESTAMENT (*fin*).

Anges de Daniel. — Anges des Machabées.

MON CHER AMI,

VI.— La passion la plus basse, la plus odieuse et souvent la plus cruelle est la jalousie. C'est elle qui a introduit le péché et la mort dans le monde. C'est elle qui a commis le premier assassinat. A la trace du sang de ses victimes, on la suit depuis Abel jusqu'à Notre-Seigneur ; et, depuis le Calvaire jusqu'à nos jours, elle continue ses coupables exploits : l'histoire de tous les peuples en est remplie.

De cette passion étaient dévorés les

grands et les puissants de la cour de Babylone. Voir Daniel, un prisonnier de guerre, un Juif, élevé aux plus grands honneurs, revêtu d'un pouvoir qui les éclipsait et auquel ils ne pouvaient prétendre, était un spectacle qui faisait fermenter dans leur âme les pensées les plus hostiles. Ils n'attendaient qu'une occasion pour les faire éclater : cette occasion se présenta bientôt.

Tu sais que le démon sous la forme du serpent, du serpent vivant, du serpent en chair et en os, a été adoré chez tous les peuples de l'ancien monde ; il l'est encore dans une bonne partie de l'Afrique, de l'Asie et même de l'Amérique. L'affreuse divinité avait ses temples, ses prêtres et ses autels presque chaque jour rougis du sang humain. Rien de cela ne lui manquait à Babylone.

Dans un temple magnifique était un énorme serpent, un dragon, que les Babyloniens entouraient de respect et qu'ils adoraient comme un dieu (1). Un

(1) Et erat draco magnus in loco illo et colebant eum Babylonii. *Dan*, XIV, 22.

jour, Darius, accompagné de Daniel, entre dans le temple du dragon. « Pour le coup, lui dit-il, voici un vrai dieu, un dieu vivant, adorez-le donc (1). » Daniel lui répondit : « J'adore le Seigneur mon Dieu, parce qu'il est le Dieu vivant; mais celui-ci n'est pas le vrai Dieu vivant. Donnez-moi la permission, et je tuerai ce dieu dragon sans glaive ni bâton. »

— « Je vous la donne, dit le roi. » Daniel se fit apporter de la poix, de la graisse et des crins ; il en fit des pâtes (*des boulettes*), qu'il jeta dans la gueule du dragon. Aussitôt l'affreuse bête gonfla, éclata et creva. Se tournant vers le roi : « Voilà, lui dit Daniel, ceux que vous adorez. »

A cette nouvelle les ennemis de Daniel et les Babyloniens entrèrent en fureur, et se portèrent en tumulte vers le palais, en criant : « Le roi s'est fait juif; Daniel a tué le dragon. » Arrivés en présence de Darius, ils lui dirent : « Li-

(1) Ecce nunc non potes dicere quia iste non sit Deus vivens, adora ergo eum. *Dan.*, XIV, 23.

vrez nous Daniel, ou nous vous tuons vous et votre famille. » Voyant qu'il lui était impossible de résister à la sédition, le faible monarque leur livra Daniel. Maîtres de sa personne, ils courent le jeter dans la fosse aux lions, où se trouvaient sept de ces redoutables animaux. Chaque jour on leur jetait en pâture *deux corps* et deux brebis; alors on ne leur donna rien, afin qu'ils dévorassent Daniel (1).

Protégé par le Dieu, pour la gloire de qui il souffrait, Daniel demeurait tranquille au milieu des lions. Depuis plusieurs jours il vivait dans cette *gracieuse* compagnie, lorsqu'il se sentit pressé de la faim. Le divin Maître n'oublia pas son fidèle serviteur. Il appelle un ange qui fait la Génuflexion devant Lui, prêt à exécuter ses ordres. Or, il y avait en Judée un prophète nommé Habacuc, qui venait de préparer son dîner et qui allait porter à manger à ses moissonneurs. Plus rapide que l'étincelle élec-

(1) *Duo corpora.* Étaient-ce des corps d'hommes ou de bêtes? Le texte sacré ne le dit pas.

trique, l'ange arrive auprès d'Habacuc : « Portez, lui dit-il, le dîner que vous avez là à Babylone, à Daniel qui est dans la fosse aux lions. » — « Mais, Seigneur, je n'ai jamais vu Babylone et je ne sais pas où est la fosse. »

L'ange du Seigneur le prit par le sommet de la tête, et, le tenant suspendu par les cheveux, le transporta en un clin d'œil à Babylone et le déposa sur le bord de la fosse aux lions. Aussitôt il cria : « Daniel, serviteur de Dieu, recevez le repas que le Seigneur vous envoie. » Et Daniel : « Seigneur, vous vous êtes souvenu de moi; car vous n'abandonnez pas ceux qui vous aiment. » Puis, s'étant levé, il mangea, et dans un instant l'ange reporta Habacuc où il l'avait pris.

Il y avait six jours que Daniel était dans la fosse aux lions. Le septième jour, Darius vint à la fosse pour pleurer son fidèle ministre, et, s'étant penché, il voit Daniel tranquillement assis au milieu des lions. D'une voix puissante il s'écrie : « O Dieu de Daniel, que vous

êtes grand! » Sur-le-champ il fait retirer le prophète de la fosse, où il précipite ses principaux ennemis qui sont dévorés sous les yeux du roi.

Je t'ai annoncé, mon cher Frédéric, qu'en restant à Babylone, nous serions témoins de Génuflexions, c'est-à-dire, comme tu t'en souviens, d'adorations angéliques de plus en plus illustres : tu vois déjà que j'ai tenu parole : mais il y a quelque chose de plus à te montrer.

VII. — Si Daniel, favori de Darius et le premier personnage de l'empire, s'était vu jeté deux fois dans la fosse aux lions, si Ananias, Misaël et Azarias, gouverneurs de province, avaient été précipités dans la fournaise de Babylone : à quelles vexations, à quelles souffrances devaient être exposés leurs compatriotes d'une condition ordinaire? Daniel était profondément touché de leurs maux, et, les larmes aux yeux, il ne cessait de conjurer le Seigneur d'y mettre un terme. « Seigneur, disait-il, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous vous avons abandonné, nous avons foulé aux pieds

vos commandements et méprisé les avertissements de vos prophètes. Nous sommes tous coupables; mais, vous, Seigneur notre Dieu, vous êtes la miséricorde et le pardon (1). »

Ainsi priait Daniel tous les jours de sa captivité. Touché de ses supplications et de ses larmes, le Dieu d'Israël voulut les récompenser avec une magnificence digne de lui. Un ange est appelé pour manifester à Daniel les intentions du Tout-Puissant. Quel sera cet heureux envoyé? Ce ne sera pas un ange ordinaire. Pour récompenser Tobie, le Seigneur avait choisi l'archange Raphaël, un des sept grands princes de sa cour; afin d'honorer Daniel et de l'inonder de consolations, c'est le sublime archange Gabriel qui est appelé. A genoux devant Dieu, il reçoit sa mission, et, plus rapide que l'aigle royal qui fend les nues, il vient la notifier à Daniel.

Quelle était cette mission ? Tu la connais, mon cher Frédéric. Ce n'est

(1) Nobis confusio faciei... Tibi autem Domino Deo nostro misericordia et propitiatio. *Dan.*, IX, 8, 9.

pas pour toi que je vais la rappeler : c'est pour tant de chrétiens, bacheliers, licenciés, docteurs en toutes choses, et qui ne savent pas un mot des saintes Écritures. Gabriel n'annonce pas seulement à Daniel la fin de la captivité, il fait beaucoup plus. Parlant au nom du Roi immortel des siècles, il lui révèle le plus important secret de l'avenir : c'est l'époque précise de la venue du grand Libérateur, le Verbe incarné qui délivrera le genre humain de l'esclavage de Satan.

VIII. — Avant la venue du Messie, le peuple juif devait passer par de grandes tribulations. Ses principaux ennemis furent les rois, successeurs d'Alexandre. Cupides, cruels, idolâtres, ces princes entreprirent, pendant de longues années, non-seulement de piller et de ravager la Judée, mais encore d'arracher aux juifs la religion de leurs pères. Pour combattre leurs nombreuses armées, Dieu suscita l'immortelle famille des Machabées. « La guerre est aux guerriers, mais la victoire est à Dieu, »

disait notre immortelle Jeanne d'Arc. Jamais proverbe ne se vérifia avec plus d'éclat, que dans la lutte héroïque dont je rappelle le souvenir.

Au service de Judas Machabée, le Seigneur ne mettait pas seulement ses inspirations intérieures; quand le danger était trop pressant, il daignait venir à son secours d'une manière sensible. Un jour, Timothée, général du roi de Syrie, Antiochus, entre en Judée à la tête de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et d'une cavalerie innombrable. Avec le petit corps d'armée dont il dispose, Judas se voit, humainement parlant, dans l'impossibilité de lui résister; mais le Dieu des armées combat pour lui. Il a vu le danger, aussitôt il appelle cinq de ses anges. Tous viennent fléchir le genou devant lui et partent pour la mission guerrière qui leur est confiée.

Au plus fort du combat, ils apparaissent sous la forme de brillants cavaliers, à la tête des bataillons d'Israël. Deux se placent à la droite et à la

gauche de Machabée et le protègent contre les traits de l'ennemi. Tous lancent des flèches et des foudres qui percent, qui aveuglent les ennemis. La confusion se met dans leurs rangs et ils prennent la fuite en désordre, laissant plus de vingt mille des leurs sur le champ de bataille (1).

Toujours accomplissement parfait, dans l'ancien Testament, de la grande loi proclamée par saint Paul : *Omne genu flectatur cœlestium.*

Avec cette lettre se termine mon histoire, fort abrégée, des génuflexions angéliques dans l'ancien Testament. Sous la loi de la grâce elle ne sera pas moins intéressante : tu le verras bientôt.

En attendant, tout à toi.

(1) Interfecti sunt autem viginti millia quingenti, et equites sexcenti. II. *Mach.*, x, 29, 30, 31.

CINQUIÈME LETTRE

23 juin.

GÉNUFLEXIONS DES ANGES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT.

Quelques explications. — L'archange Gabriel. — Les anges des Bergers. — Observations aux incrédules. — L'ange de saint Pierre.

Mon cher Frédéric,

Avant de commencer l'histoire des Génuflexions angéliques dans le Nouveau Testament, laisse-moi te donner quelques explications nécessaires pour bien fixer le sens de mes paroles.

Tu n'as pas oublié, je pense, que la Génuflexion angélique est l'acte d'adoration par lequel un ange, reconnaissant le souverain domaine de Dieu, se montre prêt à exécuter ses ordres, qu'ils lui soient notifiés par Dieu lui-même,

ou transmis par les anges des hiérarchies supérieures. Si on demande pourquoi saint Paul appelle *Génuflexion* cet acte d'adoration angélique, la réponse est facile. D'une part, l'apôtre emploie ce terme pour s'accommoder à notre manière de parler ; et d'autre part, il veut nous faire comprendre la haute signification de la Génuflexion.

De ce qu'ils sont toujours prêts à exécuter les ordres de Dieu, il résulte que les anges sont les envoyés de Dieu, ses messagers, ses ambassadeurs, ses plénipotentiaires, ses ministres dans le gouvernement du monde physique, comme du monde moral. Écoute le royal prophète : « Il fait de ses anges ses envoyés : *Qui facit angelos suos spiritus* (1). »

Écoute encore saint Paul : « Tous les anges ne sont-ils pas des esprits administrateurs, envoyés en mission, auprès de ceux qui doivent obtenir l'héritage du salut (2) ? »

(1) Ps. 103.
(2) Nonne omnes sunt administratorii spiritus, in

Cela dit une fois pour toutes, ouvrons l'Évangile.

I. — Le ciel et la terre furent un jour témoins d'un spectacle qu'ils n'avaient jamais vu et qu'ils ne reverront jamais. Dans son infinie miséricorde, Dieu avait résolu de sauver le monde. Le genre humain le savait; et il était dans l'attente de son libérateur. Comme un homme et une femme avaient causé sa perte, il fallait qu'un homme et une femme concourussent à sa rédemption. Pour réparer son ouvrage, le Verbe éternel, par qui tout a été fait, consent à se faire homme; mais il lui fallait une mère.

L'adorable Trinité promène ses regards sur les millions de jeunes filles qui respiraient alors sur le globe; ils s'arrêtent sur une enfant de Nazareth. Un prince de la cour céleste lui sera envoyé en ambassade, pour lui demander si elle consent à devenir l'épouse du Saint-Esprit et la mère du Verbe. A qui sera confiée cette mission, la

ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis. *Hebr.*, I, 14.

plus glorieuse qui se puisse imaginer? Le choix n'était pas douteux. L'archange Gabriel avait été chargé d'annoncer l'époque précise de la venue du Messie; à lui revenait la mission de lui trouver une mère.

Dieu lui-même l'appelle, *missus a Deo*, et lui fait part de son choix, avec ordre d'aller demander le consentement de Marie. Le brillant Archange fléchit le genou devant l'adorable Trinité et arrive à Nazareth. Il trouve la jeune vierge seule et lui fait part de sa mission. Étonnée de tant d'honneur, Marie se trouble. En habile diplomate, Gabriel la rassure. De son côté, Marie fait ses conditions et traite avec Dieu même d'égal à égal. « Je consentirai, dit-elle, mais à la condition de conserver intact le lis de ma virginité. » Au nom de la Trinité, Gabriel accepte la condition. Marie incline sa tête virginale, donne son consentement et signe son contrat de mariage, en disant : « *Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait suivant votre parole.* »

Quel spectacle! mon cher ami, quel spectacle! Une jeune fille de douze ans tient entre ses mains le salut de l'univers! De sa volonté dépend l'accomplissement de l'œuvre, à laquelle se rapportent, dès l'éternité, tous les conseils divins et tous les événements de l'histoire.

II. — Il est accompli le grand événement, objet quarante fois séculaire des soupirs du genre humain. Le Fils de Dieu et de Marie, Jésus le Rédempteur du monde, est né, né dans une pauvre étable. Ce n'est plus l'archange Gabriel, ni un Chérubin, ni un Séraphin seulement, c'est toute l'innombrable armée des cieux qui est appelée, qui fait la génuflexion devant Dieu et qui descend sur la terre, pour honorer une seconde fois et tout ensemble le Dieu fait homme, qu'elle adora une première fois au premier jour de la création, annoncer sa venue et chanter sa pacifique mission (1).

(1) Et cum *iterum* introducit primogenitum in or

Ici, se manifeste avec éclat la loi providentielle, en vertu de laquelle Dieu choisit ce qu'il y a de plus petit, pour opérer de grandes choses. Trois pauvres bergers seront les premiers témoins et les premiers prédicateurs du plus grand et du plus surprenant des mystères. Comme moi, tu as souvent, mon cher Frédéric, entendu des hommes incrédules ou superficiels, demander pourquoi Dieu, plutôt que de faire ses miracles en présence des académiciens, choisit de préférence Mélanie de la Salette, Bernadette de Lourdes, Marie-Marguerite de Paray-le-Monial?

A son tour l'homme sensé peut leur demander : si les bergers n'ont pas, comme les bourgeois, des yeux pour voir et des oreilles pour entendre? si la parole naïve d'un enfant qui ne sait ni mentir, ni feindre, ne vaut pas les raisonnements plus ou moins scientifiques, pour ne pas dire sophistiques,

bem terræ dicit: et adorent eum omnes angeli ejus. *Hebr.*, I, 6.

d'un incrédule intéressé, et pour cause, à nier les miracles? D'ailleurs, si le témoignage d'un berger, d'une bergère, d'un enfant pauvre et ignorant, parvient à faire admettre un fait extraordinaire à des millions d'hommes de toute science, dans toutes les parties du monde ; admettre d'une foi inébranlable, malgré mille raisons humaines de ne pas l'admettre ; le doigt de Dieu ne se manifeste-t-il pas avec plus d'éclat, que si les premiers témoins du fait étaient des hommes de science et dont la parole fait autorité?

Enfin, comment ces hommes qui se disent savants et se croient supérieurs au vulgaire, ne reconnaissent-ils pas l'admirable harmonie qui existe entre les faits naturels et surnaturels, considérés dans leur cause première? Est-ce que dans l'ordre de la nature, aussi bien que dans l'ordre de la grâce, Dieu ne choisit pas les plus faibles éléments pour opérer des merveilles? Il prend un peu de fer aimanté, et avec cela il dirige le navigateur perdu dans l'im-

mensité de l'océan. Un peu de charbon et de salpêtre mêlés ensemble, lui suffisent pour exterminer les hommes par milliers et faire voler en éclat les plus fortes murailles. Il dit, et un peu de vapeur transporte, en un clin d'œil, des montagnes de marchandises de l'extrémité d'un pays à l'autre. Au moyen d'une étincelle insaisissable, il fait, en quelques minutes, accomplir à la pensée de l'homme le voyage autour du monde.

Ainsi, partout s'accomplit la loi providentielle formulée par le grand Apôtre : « *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia :* Dieu choisit ce qu'il y a de plus faible dans le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort (1) : et les savants d'aujourd'hui ne le voient pas ! »

III. — Avant de remonter au ciel, le Rédempteur du monde se choisit un Vicaire, chargé de perpétuer son œuvre à travers les siècles et de l'établir par toute la terre. A ce vicaire, il donne le nom de *Pierre* et lui dit que sur cette pierre il bâtira son Eglise, édifice im-

(1) I. *Cor.*, XXV, 27.

mortel contre lequel viendront se briser tous les efforts de l'enfer.

Comment s'accomplira cette magnifique promesse? Elle est à peine faite que Pierre est arrêté, jeté en prison et condamné à mort. Encore quelques jours, et il va être exécuté en présence de toute la ville de Jérusalem, avide de son sang, afin de couronner par cette réjouissance les réjouissances des fêtes de Pâques. Qui délivrera Pierre? Il est trop bien gardé. Une double chaîne l'attache à deux soldats, nuit et jour immobiles à ses côtés ; en outre, plusieurs autres soldats sont de faction aux portes de la prison dont une est en fer.

Rassurons-nous. Le Seigneur a vu la position de son vicaire ; il a entendu les prières que l'Eglise de Jérusalem fait nuit et jour, sans interruption, pour sa délivrance. Un ange est appelé ; il fléchit le genou devant l'auguste Trinité, attendant les ordres qui vont lui être donnés. Il les reçoit, arrive à la prison, éveille Pierre, brise ses chaînes, ouvre les portes, et met dans la rue le

glorieux prisonnier qui, un instant après, se voit au milieu des chrétiens.

Dis-moi, mon cher Frédéric, si la même scène ne se reproduit pas aujourd'hui, trait pour trait?

Le vicaire de Jésus-Christ, qui s'appelle Pie IX, mais qui est toujours Pierre, n'est-il pas en prison? D'affreux projets ne sont-ils pas formés contre lui? Pour les exécuter, la révolution, capable de tout, reculera-t-elle contre un attentat? Mais pour délivrer Pierre nous avons, comme les premiers chrétiens de Jérusalem, un moyen tout puissant, *la prière!* que la prière soit donc continuelle, universelle et fervente : Notre devoir le plus sacré est d'en faire usage.

Tout à toi.

SIXIEME LETTRE

24 juin.

GÉNUFLEXIONS DES ANGES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT (*suite*).

Ange du diacre Philippe. — Anges de l'Apocalypse — Ange du Jugement dernier.

Mon cher ami,

IV. — Miraculeusement sorti de prison, saint Pierre allait continuer avec une nouvelle ardeur la mission attachée à son titre de Pasteur universel du bercail de Jésus-Christ. Bientôt il partira pour Césarée et, dans la personne du centurion Corneille, ouvrira aux gentils la porte de l'Evangile. Chose remarquable, il sera précédé dans cette voie par le diacre Philippe.

Tu le sais : la violente persécution qui eut lieu à Jérusalem, et dans la-

quelle saint Etienne signa la foi de son sang, avait dispersé les chrétiens dans les différentes parties de la Samarie et des pays voisins. Comme tant d'autres, le diacre Philippe s'était éloigné de la ville déicide ; avec un grand succès il évangélisait les Samaritains.

Notre-Seigneur, qui du haut du ciel le considérait avec amour, aperçut une brebis étrangère, une illustre brebis, qu'il voulut amener dans son bercail. Aussitôt un ange est appelé. A genoux devant le divin Maître, il attend ses ordres, les reçoit et part. Arrivé auprès de Philippe il lui dit : « Levez-vous, allez en toute hâte du côté du Midi sur la route de Jérusalem à Gaza. » Philippe obéit.

Et voilà un Ethiopien, grand trésorier de Candace, reine d'Ethiopie, qui était venu à Jérusalem offrir ses adorations au Seigneur; et il s'en retournait assis sur son char en lisant le prophète Isaïe. Tu n'ignores pas que par un motif ou par un autre, beaucoup de païens venaient adorer dans le temple de Jéru-

salem. Je citerai entre autres Alexandre et Pompée. Tu sais également que les Juifs, répandus par toute la terre longtemps avant la venue du Messie, avaient porté partout les livres saints. L'adoration de l'Ethiopien et sa lecture d'Isaïe n'ont donc rien qui ne soit en harmonie avec les enseignements de l'histoire.

La mission de l'ange n'était pas finie. Ordre lui est donné de commander à Philippe de s'approcher du char. Entendant le religieux Ethiopien lire l'Ecriture, il lui demande s'il comprend ce qu'il lit. Avec la candeur d'un néophyte, celui-ci répond : « Comment pourrais-je comprendre ce que je lis, si personne ne me l'explique ? » et il l'invite à monter sur son char.

Philippe se fait son interprète ; et par le témoignage même du prophète, il prouve la divinité de Notre-Seigneur et la nécessité du baptême pour être sauvé. A quelques pas plus loin, on aperçoit de l'eau, et l'Ethiopien, docile à la grâce, dit à Philippe : « Voilà de l'eau,

qui empêche que je sois baptisé ? » Avec Philippe il descend de son char et reçoit le baptême. Rentré dans son pays, il devient l'apôtre zélé de l'Evangile. Voilà pourquoi les Ethiopiens se glorifient, encore aujourd'hui, d'être la première nation appelée à la foi.

Après cette glorieuse conquête, que devint l'heureux diacre ? L'ange avait ordre de renouveler pour lui le fait que nous avons lu dans l'histoire de Daniel. Il prit Philippe et en un instant le transporta dans la ville d'Azot. Puisque les premiers disciples devaient *en personne* porter l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde, il leur fallait bien des moyens de locomotion, autrement rapides que les bateaux à vapeur ou les chemins de fer.

Dans la conversion de l'illustre Ethiopien, il y a une circonstance que je dois te faire remarquer. Il lit l'Ecriture, mais il avoue que pour la comprendre, il a besoin qu'on la lui explique. Voilà bien la condamnation des hérétiques

de tous les temps et des protestants en particulier. Chez eux, chacun se croit en droit d'interpréter l'Ecriture d'après ses propres lumières.

De là autant de têtes, autant d'opinions, autant de sectes, autant de variations et de contradictions sans cesse renouvelées, soutenues avec opiniâtreté et arrivant à la négation de toute foi. « Je me fais fort, disait naguère un de leurs ministres, d'écrire sur l'ongle de mon pouce tout ce qui reste parmi nous de croyances communes. » Plaignons-les, mon cher Frédéric, et prions beaucoup pour eux. Ils sont nos frères, rachetés comme nous par le sang du Calvaire.

Il serait trop long de rapporter toutes les génuflexions angéliques dans la suite des siècles chrétiens: elles sont innombrables. On les rencontre à chaque page de l'histoire générale de l'Eglise. Dans la vie particulière des saints de l'Orient et de l'Occident, elles se renouvellent avec une certitude qui seule explique les milliers de faits extraordi-

naires, dont sont remplies les glorieuses annales de la grande nation catholique.

V. — J'arrive à des génuflexions plus solennelles les unes que les autres : elles se trouvent d'abord dans l'Apocalypse. Comme tu sais, ce livre divin est la prophétie de l'avenir. Là sont annoncés, sous des figures saisissantes, les persécutions de l'Antechrist, les crimes des hommes des derniers temps, les châtiments qui leur seront infligés ; enfin les calamités, les fléaux, les bouleversements précurseurs de la fin du monde. En tout cela les anges joueront un grand rôle.

Ouvrons le livre prophétique. Voici que le Tout-Puissant appelle sept anges. Ils viennent, fléchissent le genou et, dans l'attitude du respect, attendent les ordres du souverain Maître. D'une voix puissante comme celle du tonnerre il leur dit : « *Prenez sept coupes, et répandez sur la terre ces sept coupes de la colère de Dieu.* »

Et le premier partit comme l'éclair

et répandit sa coupe sur la terre, et il en résulta des plaies cruelles et de la plus mauvaise nature, sur les hommes qui avaient le caractère de la bête et qui avaient adoré son image.

Et le second répandit sa coupe sur la mer, et elle devint comme le sang d'un mort : et tout ce qui vivait dans son sein mourut.

Et le troisième répandit sa coupe sur les fleuves et les fontaines, et ce fut du sang. Et l'ange des eaux s'écria : « Vous êtes juste, Seigneur. Ils ont bu le sang de vos saints et de vos prophètes ; vous leur donnez à boire du sang: ils l'ont bien mérité. »

Et le quatrième répandit sa coupe sur le soleil, et cet astre redoubla de chaleur de manière que les hommes en souffrirent d'intolérables douleurs. Au lieu de se convertir, ils blasphémèrent contre Dieu, maître de ses fléaux, et ils ne firent point pénitence.

Ce que je viens d'écrire m'arrête tout à coup. Dans ces lignes prophétiques puis-je ne pas voir l'Europe actuelle,

la France et Paris en particulier. Quel fléau manque au monde d'aujourd'hui, surtout à la France et à sa capitale? Après les ravages de la guerre étrangere, après les horreurs de la guerre civile, la France, Paris, sont-ils tombés à genoux, se sont-ils humiliés dans le deuil ? A l'exemple de Ninive ont-ils crié : « Miséricorde ? » Hélas ! hélas ! et cent fois hélas !

Et le cinquième répandit sa coupe sur le trône de la Bête, sur ce monde antichrétien, et il fut enveloppé de ténèbres ; et les hommes se mangèrent la langue de douleur.

Et le sixième répandit sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, le mit à sec afin d'ouvrir la voie aux rois de l'Orient, appelés par le démon pour faire la guerre au Tout-Puissant.

Et le septième répandit sa coupe dans l'air ; aussitôt une grande voix sortie du Trône de Dieu se fit entendre, et dit : « *C'est fait.* » A l'instant des éclairs, des bruits, des tonnerres et un tremblement de terre, tel qu'il n'y en

eut jamais depuis le commencement du monde.

VI.—De même qu'à la naissance temporelle de leur Roi, tous les cœurs angéliques fléchirent le genou et vinrent, brillants et joyeux, annoncer aux hommes la bonne nouvelle; ainsi au jour du jugement dernier, lorsque le Seigneur descendra une seconde fois du ciel sur la terre, toute l'armée des cieux fera une dernière génuflexion et, sur l'ordre du souverain Juge, séparera les justes, des pécheurs; les boucs, des brebis; et les conduira au pied du suprême Tribunal, pour entendre, qui une sentence de vie, qui une sentence de mort.

Telle sera la dernière génuflexion Angélique dans le Nouveau Testament, et le dernier accomplissement de la parole de saint Paul : *Omne genu flectatur cœlestium.*

Qu'il est grand, mon cher Frédéric, qu'il est instructif le spectacle qui vient de passer sous nos yeux ! Comme il révèle la signification profonde, comme

il rehausse l'excellence de l'acte qui s'appelle la *Génuflexion!*

A demain la vue du même spectacle sur la terre, parmi les hommes.

Tout à toi.

SEPTIEME LETTRE

25 juin.

GÉNUFLEXIONS DES HOMMES DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

Salomon. — Daniel. — Esdras. — Michée.

Mon cher Frédéric,

Je te l'ai dit : la Génuflexion n'est pas seulement une loi de l'humanité, c'est une loi générale qui s'étend à toute la création : aux anges, aux hommes, aux démons : « Au nom de Jésus, dit saint Paul, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers, *In nomine Jesu, omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.* » Dans mes lettres précédentes, nous avons admiré la religieuse fidélité avec laquelle les anges de toutes les hiérarchies

ont accompli cette loi, et vérifié la première partie de la formule apostolique : *Omne genu flectatur cœlestium.*

Descendons maintenant sur la terre, et montrons l'accomplissement de cette même loi parmi les hommes. Ainsi sera vérifiée la seconde parole de saint Paul : *Omne genu flectatur terrestrium.*

I. — Nous voici à Jérusalem. La merveille de l'ancien monde, le temple de Salomon, est terminé ; il va être béni. Toutes les tribus d'Israël, appelées à la solennité, encombrent les rues de la cité de David et se pressent autour de l'édifice sacré. Salomon assiste à la bénédiction. Quand toutes les cérémonies sont accomplies, le plus magnifique des monarques environné de tout l'éclat de la majesté royale, remercie le Seigneur de s'être choisi une demeure en Israël, et appelle sur le temple et sur le peuple toutes les bénédictions du ciel.

Afin d'être exaucé que fait le grand Roi ? En présence de tout le peuple, il se met à genoux ; des deux genoux, élève les mains au ciel et dit : « Faut-il donc

penser que Dieu habite vraiment sur la terre ? Si le ciel et les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que je vous ai bâtie! Mais écoutez la prière de votre serviteur qui vous supplie de tenir vos yeux ouverts sur cette demeure, vous souvenant que vous avez dit : « *Mes yeux seront ouverts sur elle jour et nuit; ma majeste y résidera et j'exaucerai la prière de quiconque y priera.* »

« Si donc vos serviteurs viennent à pécher, car quel est l'homme qui ne pèche pas? et qu'irrité contre eux vous les livriez aux mains de leurs ennemis, mais qu'ils se repentent et fassent pénitence, vous aurez pitié d'eux et vous leur pardonnerez (1). »

Soit au point de vue de la personne qui la fait, soit au point de vue de la circonstance dans laquelle elle la fait, voilà, j'espère, une génuflexion solen-

(1) Factum est autem, cum complesset Salomon... deprecationem hanc, surrexit de conspectu altaris. Domini : utrumque enim genu in terram fixerat, et manus expenderat in cœlum. III. *Reg.*, VIII, 27, 54, et II. *Paralip.*, VI, 13.

nelle s'il en fut jamais. « Qu'ils se rappellent, dit un pieux auteur, l'exemple de Salomon, les petits délicats et les petites délicates qui craignent de fléchir les genoux devant Dieu, ou qui n'en fléchissent qu'un machinalement et comme par dérision, à l'instar des Juifs, moqueurs sacriléges du Sauveur pendant sa passion (1). »

II. — De Jérusalem venons à Babylone que nous avons déjà visitée. A l'exemple des anges nous verrons l'homme le plus puissant du royaume faire religieusement, et au péril de sa vie, la génuflexion devant Dieu. Cédant à la jalousie des ennemis de Daniel, le roi Darius avait signé un décret portant peine de mort contre quiconque, pendant trente jours, invoquerait un autre Dieu que lui Darius (2). Le décret fut bientôt connu

(1) Notent hoc nostri ignobiles et delicatuli qui coram Deo unum genu flectunt instar Judæorum. *Corn. a Lap.*, in hunc loc.

(2) Concilium inierunt.... ut decretum imperatorium exeat et edictum : ut omnis qui petierit aliquam petitionem a quocumque Deo et homine, usque ad triginta dies, nisi a te, rex, mittatur in lacum leonum. *Dan.*, VI, 10, etc.

de toute la cour, de toute la ville et de Daniel en particulier, mais il ne s'en émut point.

Comme s'il n'avait rien su, le serviteur de Dieu ne changea rien à ses habitudes. Rentré dans son palais, il ouvre les fenêtres de son appartement du côté de Jérusalem, et trois fois par jour il se met à genoux et adore le Seigneur son Dieu (1). Tu n'as pas oublié la récompense miraculeuse qui fut le prix de sa fidélité.

Ici encore, quelle leçon pour les esclaves du respect humain! Quand ils viennent à l'église, ils regardent comme au-dessous d'eux de fléchir le genou devant le Dieu du tabernacle; à peine lui font-ils un salut de protection. Dans la crainte d'être vus, beaucoup même s'en dispensent. Si, quand ils n'ont rien à craindre, le respect humain les em-

(1) Quod cum Daniel comperisset, id est constitu tam legem, ingressus est domum suam : et fenestris apertis in cœnaculo suo contra Jerusalem tribus temporibus in die flectebat genua sua, et adorabat, confitebaturque coram Deo suo, sicut et ante facere consuerat. *Dan.*, VI, 10.

pêche de confesser la foi, que serait-ce si, comme Daniel, ils s'exposaient, en la manifestant, à perdre la fortune ou la vie ! Quels chrétiens que ces gens-là !

III. — Le fait suivant va de nouveau, mon cher ami, te révéler la nature intime de la génuflexion. Humilité, confusion, supplication, adoration profonde, elle est tout cela ; elle le manifeste dans les grandes occasions où elle s'est accomplie. C'était au retour de la captivité de Babylone. Oubliant le dur châtiment dont ils venaient à peine d'être délivrés, les Juifs rentrés dans leur patrie ne craignirent pas de violer les commandements de Dieu, leur libérateur. Les premiers même d'entre le peuple donnèrent l'exemple de la prévarication (1).

« A cette vue, dit Esdras, navré de douleur, je m'assis jusqu'au sacrifice du soir, et au sacrifice du soir je sortis de mon douloureux accablement. Je déchirai mon manteau et ma tunique, je

(1) Manus enim principum et magistratuum fuit in transgressione hac prima. *Esd.*, lib. I, IX, 2.

tombai à genoux, *curvavi genua mea;* et j'étendis mes mains vers le Seigneur mon Dieu, et je dis : « Mon Dieu, je suis confondu et je n'ose élever mes yeux vers vous, parce que nos iniquités surpassent notre tête, et nos crimes se sont élevés jusqu'au ciel. Depuis les jours de nos pères, nous n'avons nous-mêmes cessé de pécher jusqu'à ce jour. Vous nous avez châtiés, et vous avez inspiré au roi des Perses de nous laisser rentrer dans la terre de nos pères. Et maintenant que dirons-nous, nous qui après cela avons recommencé à vous offenser (1)? »

Je suis sûr, mon cher Frédéric, qu'en lisant l'histoire du peuple juif, tu as été frappé de son inconstance. Peut-être, ainsi que bien d'autres, tu l'as regardé comme un peuple exceptionnellement ingrat et à la nuque plus dure que tous les autres : *dura cervice:* c'est une erreur. Le peuple juif est l'image

(1) Et nunc quid dicemus Deus noster post hæc quia dereliquimus mandata tua? *Esd.*, 10.

de tous les peuples, la figure exacte de la pauvre humanité.

Que nous présentent les annales des peuples, même chrétiens, sinon une alternative constante de révoltes contre Dieu, suivies de retours au bien plus ou moins longs et plus ou moins sincères. Il faut excepter le moyen âge, où les révoltes contre Dieu, je parle des révoltes sociales, n'accusèrent jamais le caractère d'impiété qu'elles ont aujourd'hui.

IV. — Quant au peuple juif revenu de la captivité, il ne tarde pas, comme nous venons de voir, à redevenir prévaricateur. Toujours miséricordieux, le Seigneur, par l'organe du prophète Michée, lui en fait les plus tendres reproches : « *Mon peuple*, lui dit-il, *que t'ai-je fait, ou en quoi t'ai-je contristé? Réponds-moi. Je t'ai tiré de la terre d'Égypte et délivré de la maison des esclaves, et j'ai envoyé pour te conduire Moïse, Aaron et Marie* (1). »

(1) Popule meus, quid feci tibi, aut in quo molestus fui tibi? Quia eduxi te de terra Ægypti et de domo servientium liberavi te, etc. *Mich.*, VI, 3, 4.

Ces divins reproches continuent longtemps sur le même ton. Le prophète ne sait comment le peuple pourra les faire cesser, ni quels moyens il devra employer pour témoigner à ce Dieu si bon ses justes regrets. Le premier est de faire la génuflexion devant lui. Mais cette génuflexion doit être sincère, faite avec la volonté de marcher désormais avec fidélité dans les voies du Seigneur (1).

Tu le vois, mon cher ami, pour tout pécheur, homme ou peuple, qui veut obtenir miséricorde, la première manifestation de repentir est la génuflexion. Ce n'est pas en restant debout et le front haut comme le pharisien, que le coupable peut espérer de toucher le cœur de Dieu, mais bien en rentrant comme le publicain, au fond de son néant, c'est-à-dire en se remettant devant Dieu, par la génuflexion, dans l'état où il

(1) Quid dignum afferam Domino? Curvabo genu Deo excelso ?.... Indicabo tibi, o homo, quid Dominus requirat a te : utique facere judicium et sollicitum ambulare coram Deo tuo. *Mich.*, VI, 6, 8.

était dans le sein de sa mère. Quel acte profondément philosophique que la génuflexion !

Mon Dieu! faites à tous la grâce de le comprendre.

A demain le Nouveau Testament.

Tout à toi.

HUITIÈME LETTRE

26 juin.

GÉNUFLEXIONS DES HOMMES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT.

Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Un mot sur les montagnes. — Le père du possédé. — Le lépreux. — L'homme qui veut être disciple du Sauveur. — Saint Étienne premier martyr.

Mon cher Frédéric,

Tu as lu dans l'Évangile ces remarquables paroles de Notre-Seigneur : « *Je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour la compléter.* » Il y avait deux parties dans la loi mosaïque : la partie que j'appellerai fondamentale, telle que les dogmes de foi et les règles de morale ; celle-là n'a pas été détruite, elle a été développée et perfectionnée. Quant à la partie cérémonielle, qui appropriait la

loi mosaïque au peuple juif, celle-là n'ayant plus d'objet, puisque le christianisme devait être universel, a été abolie.

I. — A la première partie se rattache la génuflexion. Notre-Seigneur lui-même l'a consacrée par son exemple. Dans quelle circonstance? Au moment de sa mort. A cette heure suprême de crainte et d'angoisse, le Fils de Dieu, la Vérité même, donne à la génuflexion toute sa signification d'humilité, de supplication et d'adoration. « Étant venu au jardin des Olives, il s'éloigna des apôtres, à la distance d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux il priait (1). »

De toute antiquité l'homme avait conservé le sens et la pratique de la génuflexion. Ce rit traditionnel était gravé au cœur même de la nature humaine. Avant la génuflexion de l'Homme-Dieu au jardin de Gethsémani, combien d'autres génuflexions nous voyons dans l'Évangile! Les pauvres, les malheureux,

(1) Et ipse avulsus est ab eis quantum jactus est lapidis, et positis genibus orabat. *Luc.*, XXII, 41.

ceux qui ont quelque grâce à demander au Sauveur, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres, commencent par faire la génuflexion devant lui.

II. — Au pied du Thabor, où il venait de découvrir aux yeux de ses trois apôtres Pierre, Jacques et Jean, quelques rayons de sa divinité, Jésus trouve une foule nombreuse qui l'attendait. A peine a-t-il aperçu le bon Maître, qu'un pauvre père de famille s'avance, se met à genoux et dit : « Seigneur, ayez pitié de mon fils parce qu'il est lunatique, et il souffre beaucoup ; car souvent il tombe dans le feu et souvent dans l'eau. » Touché de l'attitude suppliante de ce père de famille, Jésus chassa le démon et l'enfant fut guéri (1).

C'est en descendant de la montagne, au sommet de laquelle Notre-Seigneur avait prononcé le plus beau discours que l'oreille humaine ait jamais en-

(1) Accessit ad eum homo genibus provolutus ante eum, dicens : Domine, miserere filio meo... et increpavit illum Jesus, et exiit ab eo dæmonium, et curatus est puer ex illa hora. *Matth.*, XVII, 14, 17.

tendu, que nous trouvons un nouvel exemple de la génuflexion. Avant de le rapporter, je crois devoir répondre à une question que tu m'as plusieurs fois proposée.

Pourquoi le fils de Dieu choisit-il de préférence les montagnes pour opérer ses miracles de doctrine ou de puissance, pourquoi les choisit-il pour prier? Dans la vie du Réparateur de toutes choses, rien ne se fait sans raison. Tu sais que le démon avait choisi de préférence le sommet des montagnes pour se faire adorer. C'est ce qu'on appelait les *hauts lieux*, dont le nom revient souvent dans l'Écriture. Afin de chasser l'usurpateur de ses demeures favorites, le Sauveur s'y transporte, les purifie et les fait rentrer sous son domaine.

C'est ainsi que plus tard il envoie dans les déserts de la Thébaïde les géants de la sainteté, afin de combattre dans leurs forteresses les démons supérieurs que la justice de Dieu y avait relégués (1). Aujourd'hui même, à

(1) *Num.*, XXII, 41; III. *Reg.*, III, 2, 3; *id.*, XII, 31;

l'exemple de son divin fils, Marie choisit de préférence les montagnes pour apparaître à ses enfants. Les Alpes et les Pyrénées sont des lieux bénis, où elle se montre au dix-neuvième siècle.

III. — Le divin Maître venait de proclamer la charte de l'humanité régénérée. Descendu au pied de la montagne, il confirme sa doctrine par un miracle éclatant. Voici qu'un lépreux fait la génuflexion devant lui, disant : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus en a pitié, étend la main, et le touchant, lui dit : « *Je le veux, soyez guéri.* » Aussitôt la lèpre disparut et il fut guéri (1).

Comme moi, quatre choses te frapperont, mon cher Frédéric, dans ces quelques lignes de l'Evangile : Foi du lépreux et simplicité de sa prière ; bonté

IV *Reg.*, xv, 4, etc., etc. Raphael angelus apprehendit dæmonium, et relegavit illud in deserto superioris Ægypti. *Tob.*, VIII, 3 ; *Luc.*, XI, 24

(1) Et venit ad eum leprosus deprecans eum, et genu flexo dixit ei : Si vis, potes me mundare. Jesus autem misertus ejus extendit manum suam. et tangens eum dixit illi, Volo mundare, et cum hæc dixisset, statim discessit ab eo lepra, et mundatus est. *Luc.*, I, 40, 43.

et sagesse du Sauveur. Sa bonté est si évidente, qu'il est superflu de la faire remarquer. Sa sagesse ne l'est pas moins aux yeux de quiconque veut réfléchir. Toutes les fois que le Fils de Dieu enseigne quelque grande vérité, il la confirme par un miracle. Ainsi, notre foi ne repose pas sur une simple parole, mais sur la base solide de faits incontestables.

Dans le Nouveau Testament, comme dans l'Ancien, l'homme a toujours été convaincu que pour obtenir de Dieu quelque faveur, le meilleur moyen était de se présenter devant lui, par la génuflexion, dans l'état d'humiliation et de néant où nous sommes dans le sein de nos mères : en voici un nouvel exemple.

IV. — Le Sauveur parcourait les bourgs et les campagnes de la Judée, instruisant par sa doctrine, consolant par ses miracles et sauvant par sa miséricorde tout ce qui avait péri. Donc un jour il se trouvait au delà du Jourdain, lorsqu'un homme vint à sa rencontre, et faisant la génuflexion, lui adresse cette

demande : « Bon Maître, que ferai-je pour acquérir la vie éternelle ? » Jésus lui dit que le moyen d'acquérir la vie éternelle, « c'était de garder les commandements. » L'homme lui répond : « Maître, je les ai tous observés dès ma jeunesse. » — « *Alors*, reprend le Sauveur en jetant sur lui un regard de tendresse, *il ne vous reste plus qu'une chose à faire : « Allez, vendez tout ce que vous « avez, donnez-le aux pauvres et vous « aurez un trésor dans le ciel; puis venez « et suivez-moi* (1). »

Tu l'as compris : le divin Maître ne donne pas un ordre, mais un conseil. Le dépouillement effectif de tout ce qu'on possède n'est pas nécessaire au salut, mais il est exigé de ceux qui, voulant se mettre comme disciples à la suite du Sauveur, doivent pratiquer les conseils évangéliques. Ainsi font les religieux.

V. — Voici bien un autre exemple

(1) Unum tibi deest : vade, quæcumque habes vende; et da pauperibus et habetis thesaurum in cœlo; et veni, sequere me. *Marc.*, x, 21.

de la génuflexion. Dans un mémorable discours, prononcé en présence du Sanhédrin, le jeune et brillant diacre, saint Etienne, avait confondu les Juifs en les convainquant d'ingratitude envers Dieu et d'incrédulité envers Notre-Seigneur, qu'ils refusaient de reconnaître pour le Messie. « Hommes à la nuque dure, leur avait-il dit dans son langage inspiré, incirconcis de cœurs et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit : comme l'ont fait vos pères, vous le faites. Quel est celui des prophètes que vos pères n'ont pas persécuté? Ils ont tué ceux qui leur annonçaient la venue du Juste, dont vous venez d'être les traditeurs et les homicides (1). »

A ce discours, tout le Sanhédrin se mit à grincer des dents, et d'une voix, ou mieux d'une vocifération unanime, Etienne fut condamné à mort. On l'entraîna hors de la ville, les témoins de ses prétendus blasphèmes quittèrent

(1) Dura cervice et incircumcisis auribus, vos semper Spiritui Sancto resistitis, sicut Patres vestri ita et vos. *Act.*, VII, 51.

leurs vêtements, afin d'être plus libres pour lui jeter les pierres qui devaient le lapider. Chose *étonnante !* c'est le jeune Saul qui fut choisi comme commissaire du Sanhédrin, pour assister à l'exécution de saint Étienne, son cousin germain. A ce titre il gardait les vêtements des bourreaux.

En disant que c'est une chose étonnante, j'ai été trop loin. Notre-Seigneur n'avait-il pas annoncé à ses disciples qu'ils seraient livrés par leurs amis et par leurs proches? Combien de fois, dans l'histoire des persécutions, la prédiction s'est accomplie ! Durant le fanatisme de l'erreur, disparaissent les sentiments les plus sacrés de la reconnaissance et de la nature.

Cependant, avant de mourir, le premier des martyrs veut remplir un devoir de sublime charité. A l'exemple de son divin Maître, il demande pardon pour ses bourreaux. Afin d'obtenir cette grâce suprême, il prend l'attitude la plus propre à être exaucé, il fait la génuflexion et dit : « Seigneur, ne leur

imputez pas ce péché ; » et il s'endort dans le Seigneur (1).

Tu le vois, plus nous avançons, mon cher ami, plus se révèle clairement la nature de la génuflexion.

Tout à toi.

(1) Positis autem genibus, clamavit voce magna, dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum, et cum hoc dixisset obdormivit in Domino. Saulus autem erat consentiens neci ejus. *Act.*, VII, 59.

NEUVIÈME LETTRE

28 juin.

GÉNUFLEXIONS DES HOMMES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT (*suite*).

Saint Pierre. — Saint Jacques. — Saint Paul. — Un mot sur Pie IX. — Les vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse.

MON CHER AMI,

VI. — Instruits tout à la fois par la tradition et par l'exemple de leur divin Maître, les apôtres connaissaient trop bien le sens et la valeur de la génuflexion, pour ne pas y recourir dans les graves occasions : en voici un exemple. Saint Pierre était venu à Lydda, où il avait guéri le paralytique Enée. Non loin de Lydda était la ville de Joppé, aujourd'hui Jaffa, située sur le bord de la mer et voisine de Césarée. Les chré-

tiens ayant appris le miracle que saint Pierre venait d'opérer, lui envoyèrent deux députés, en le priant de venir en toute hâte jusque chez eux (1).

Avec la bonté d'un père et la simplicité d'un homme ordinaire, le chef de l'Église universelle part avec les députés et se met en chemin vers Joppé. De quoi s'agissait-il? A Joppé vivait une sainte veuve nommée Tabitha. Sa fortune était la providence des pauvres, surtout des veuves comme elle. Or, la bonne Tabitha venait de mourir. Toute la ville la pleurait. Pleins de cette foi primitive, aux yeux de laquelle rien n'était impossible, les chrétiens veulent ravoir Tabitha. Fallût-il un miracle pour la leur rendre, ils ne doutent pas qu'elle ne leur soit rendue.

Saint Pierre arrive. Sans perdre de temps, ils le conduisent à la maison de Tabitha et l'introduisent dans sa chambre. Là se présente aux yeux de l'apôtre

(1) Miserunt duos viros ad eum rogantes : Ne pigriteris venire usque ad nos. *Act.*, IX, 38.

le spectacle le plus attendrissant. Toutes les pauvres veuves l'entourent et lui montrent, en pleurant, les robes que leur faisait Tabitha (1).

Mieux que les paroles, ces larmes, ces vêtements donnés par la charité, disent à saint Pierre ce qu'on attend de lui. Mais ce qu'on attend est bien autre chose que la guérison d'un malade : il ne s'agit rien moins que de la résurrection d'un mort. Pour guérir le boiteux de Jérusalem ou le paralytique de Lydda, saint Pierre ne s'était pas mis à genoux ; mais ici il s'agit d'obtenir le plus grand des miracles. L'apôtre, qui sait quelle est la puissance de la génuflexion, accompagnée de la prière, se met à genoux et se tournant vers le corps, il dit : « Tabitha, levez-vous. » A ces mots, Tabitha ouvre les yeux, et, ayant regardé Pierre, elle s'assied. Pierre la prend par la main et l'aide à se lever. Puis, appelant les chrétiens

(1) Circumdederunt illum omnes viduæ flentes et ostendentes ei tunicas quas faciebat illis Dorcas. *Act.*, 39.

et les veuves, il leur rend Tabitha pleine de vie (1).

VII. — Entre les apôtres, saint Pierre n'était pas le seul à faire la génuflexion. Avant de se séparer pour aller à la conquête du monde, les pêcheurs de Galilée avaient voulu prendre un soin particulier de Jérusalem, berceau du christianisme. Afin de veiller sur cette Église, modèle des autres églises, ils consacrèrent évêque de Jérusalem un d'entre eux, saint Jacques, frère de saint Jean, et surnommé le Juste. Jamais mission ne fut plus importante. D'une part, le saint évêque devait entretenir dans toute leur ferveur les fidèles de Jérusalem, malgré les persécutions des Juifs, les spoliations et les dangers au milieu desquels ils vivaient; d'autre part, il fallait attirer sur les Juifs obstinés des grâces de conversion.

Le saint évêque l'avait compris. Il comprenait aussi la puissance de la

(1) Petrus ponens genua oravit : et conversus ad corpus dixit : Tabitha, surge... et cum vocasset sanctos, et viduas assignavit eam vivam. *Act.*, IX, 40, 41.

prière accompagnée de la génuflexion faite avec foi. Aussi, il ne se présentait jamais devant Dieu que dans cette attitude humiliée et suppliante. Il en était résulté, dit saint Jérôme, qu'il s'était formé sur ses genoux un calus dur comme la peau d'un chameau (1).

L'éminente sainteté du vénérable évêque déplaisait aux Juifs. Dans leur haine homicide, ils résolurent de se défaire de lui. Sans autre forme de procès, ils saisissent le saint vieillard, alors âgé de quatre-vingt-seize ans, l'entraînent au sommet du temple d'où ils le précipitent. A demi mort, et les cuisses cassées dans sa chute, le saint martyr ne peut plus se mettre à genoux ; mais il se souvient de son divin Maître sur la croix et de saint Étienne sous les pierres qui le lapidaient. Il élève les mains au ciel et dit : « Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (2). »

(1) Assiduitas orandi ita callum genibus obduxerat, ut duritie cameli pellem imitaretur. *In Jacob.*

(2) Confractis cruribus, jacens semivivus, manus

VIII. — Après saint Pierre et saint Jacques, regardés comme les deux colonnes de l'Église (1), voyons ce que fait le grand apôtre. Eh bien ! Paul lui-même, Paul le convertisseur des nations, élevé jusqu'au troisième ciel, accomplit humblement, comme le dernier des fidèles, la grande loi de la création. Dans quelle circonstance ? Prisonnier de Néron, il est à Rome chargé de chaînes. Mais son cœur n'est pas plus enchaîné que sa langue. Il se souvient de ses chers disciples d'Éphèse. La pensée de ce qu'il souffre injustement les afflige, elle pourrait même ébranler leur foi.

Afin de les consoler et de parer au scandale, dont il comprend tout le danger, il leur écrit la touchante lettre que nous connaissons. « Je vous prie, leur dit-il, de ne pas vous troubler des tribulations que je souffre à cause de vous : c'est votre gloire. C'est dans ce

tendebat ad cœlum, Deumque præ illorum salute precabatur his verbis : Ignosce eis, Domine, quia nesciunt quid faciunt. *In Jacob*.

(1) Jacobus et Cephas et Joannes qui videbantur columnæ esse. *Ad Gal.*, II, 9.

but que je fléchis les genoux devant le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui vient toute paternité dans les cieux et sur la terre (1). »

Prisonnier comme saint Paul, Pie IX peut dire aux chrétiens faibles dans la foi : « Ne vous scandalisez pas de mes souffrances, elles sont votre gloire ; c'est pour vous, pour sauvegarder votre foi, que je les endure. Soyez heureux et fiers en voyant le courage que Dieu me donne, de ne faire à nos ennemis aucune concession suspecte. » Afin d'être exaucé, saint Paul prie à genoux. Combien de fois Pie IX n'a-t-il pas pris la même attitude ! combien de larmes n'a-t-il pas répandues pour empêcher le naufrage des âmes, au milieu de la tourmente inouïe qui agite la barque de Pierre !

Après avoir, par des génuflexions célèbres, jalonné notre route au tra-

(1) Propter quod peto ne deficiatis in tribulationis meis pro vobis. Quæ est gloria vestra hujus rei gratia flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, et quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur. *Eph.*, III, 13, 14.

vers de l'Ancien et du Nouveau Testament, nous arrivons, mon cher Frédéric, aux dernières pages du Livre divin. Avec l'aigle de Pathmos, élevons-nous jusqu'au ciel. Là, nous verrons comme lui la grande loi de la création s'accomplir, avec une promptitude et une solennité qui doivent, plus que tout, nous rendre respectable le rit traditionnel de l'adoration.

IX. — Le Fils de Dieu, le vainqueur de la mort et de l'enfer, est assis sur son trône. Une lumière éblouissante l'environne. Cette lumière réunit les couleurs des pierres les plus précieuses, et toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Autour de son trône sont vingt-quatre trônes, resplendissants de richesse et de beauté. Sur ces trônes siégent vingt-quatre vieillards, vêtus de blanc et une couronne d'or sur la tête.

Dans ces vingt-quatre vieillards, tu vois les douze chefs des tribus d'Israël et les douze apôtres, chefs de toutes les tribus du peuple chrétien. C'est là l'humanité tout entière qui va faire la

génuflexion devant Dieu. En effet, des tonnerres et des éclairs, partis du Trône divin, proclament la puissance et la majesté du Roi des rois.

Au bruit du tonnerre se mêlent des voix célestes qui chantent : « Saint, « Saint, Saint, le Seigneur Dieu tout-« puissant qui était, et qui est et qui « doit venir. » A ces mots, les vingt-quatre vieillards descendent de leurs trônes, et se *prosternent* devant celui qui est assis sur le trône. Adorant le le Vivant aux siècles des siècles, et jetant leurs couronnes devant son trône, ils disent : « Vous êtes digne, Seigneur « notre Dieu, de recevoir la gloire et « l'honneur et la puissance, parce que « vous êtes le créateur et le conserva-« teur de toutes choses (1). »

Ainsi toujours, parmi les hommes, le parfait accomplissement de la grande loi proclamée par saint Paul : *Omne genu flectatur terrestrium.*

Tout à toi.

(1) *Apoc.*, IV, 3, 11.

DIXIÈME LETTRE

30 juin.

GÉNUFLEXIONS DES CRÉATURES TERRESTRES.

Les astres. — La terre. — La mer. — Les autres créatures.

MON CHER FRÉDÉRIC,

Dans la lettre que tu viens de m'écrire, tu fais une observation que j'avais prévue et dont je te remercie. Tu dis : « Vous venez de présenter un rapide tableau des génuflexions parmi les hommes ; mais il me semble, mon cher maître, que le texte de saint Paul n'est pas suffisamment rendu. L'apôtre ne dit pas tout genou d'hommes, *omne genu hominum ;* le terme dont il se sert a un sens plus étendu : il indique pour toutes les créatures terrestres l'obligation de se soumettre, comme les anges, les

hommes et les démons, à la grande loi de la création, la loi de la génuflexion. Quel est votre avis, et quelle peut être la génuflexion des créatures terrestres : « *Omne genu flectatur terrestrium ?* »

Je vais répondre et donner au mot de saint Paul le sens général, qu'en effet, il comporte. Non moins que les créatures spirituelles, les créatures matérielles sont l'œuvre de Dieu. A ce titre elles lui doivent soumission et adoration. N'étant pas douées de liberté, elles accomplissent forcément cette loi de leur être. Elles sont donc toujours en adoration ou en génuflexion. Comme pour les anges et les hommes, cette adoration se traduit à nos yeux par des actes qui en sont la suite. Tel est, pour se conformer au texte de saint Paul, le sens qu'il convient de donner à la génuflexion des créatures terrestres. Entrons dans quelques détails.

I. — Élevons d'abord nos regards vers le ciel. Chaque matin le soleil fait la génuflexion. Après avoir, à sa manière, pris les ordres de son Créateur, il com-

mence sa course, et, sans s'écarter d'une ligne, suit la route qui lui est tracée. Non-seulement il la suit avec la soumission la plus édifiante; mais encore il répand la lumière et la chaleur dans la mesure qui lui a été marquée. Le soir il se couche à l'heure, à la minute, à la seconde, et au point du ciel indiqué dans son itinéraire. Le lendemain, nouvelle génuflexion et nouvel accomplissement des ordres du Créateur.

II. — A l'exemple du soleil, tous les astres du firmament font la génuflexion : ils la font chaque matin. « Le souverain Maître, dit le Prophète royal, connaît leur multitude et le nom de chacun (1). » Comme la foudre et les éclairs, ils se présentent à son appel et disent : « Nous voici (2). » Que font-ils en la présence de Dieu? Ils chantent ses louanges, ils font la génuflexion ; et, comme le

(1) Numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat. Ps. 146.

(2) Num quid mittes fulgura et ibunt, et revertentia dicent tibi : Adsumus? *Job.*, XXXVIII, 35.

soleil, ils attendent ses ordres (1).

A peine sont-ils reçus, que chacun prend son rang dans la brillante armée des cieux. Celle-ci s'avance avec majesté dans les plaines du firmament, et produit la magnifique harmonie qui charme les yeux de l'homme, défie sa science, épuise son imagination et lui rend les plus importants services. Cette harmonie résulte de la fidélité avec laquelle chaque astre remplit sa mission.

A la lune il est dit : « Durant le jour vous ne vous montrerez pas. La nuit venue vous lèverez votre voile, afin qu'à la douce lumière de votre visage, le voyageur attardé puisse diriger sûrement ses pas incertains. »

A l'étoile polaire : « Pendant que vos sœurs seront continuellement en marche, vous, vous resterez à peu près immobile à un point du ciel, semblable à la sentinelle qui garde son poste. Vous serez le guide du navigateur perdu dans les immenses océans, et vous le con-

(1) Ubi eras cum me laudarent simul astra matutina? *Job.*, *ibid.*, 7.

duirez sûrement aux rivages où il doit aborder. » A d'autres : « Vous accompagnerez le soleil votre roi. Autour de lui, et soumis à son influence, vous serez comme le brillant état-major qui accompagne un empereur ou un général d'armée. » Ainsi des autres.

III. — Du ciel descendons sur la terre. Elle aussi, comme elle adore son auteur ! Comme elle fléchit le genou devant Lui ! Le printemps arrive, et elle demande ce qu'elle doit faire. « Tu te couvriras d'un manteau de verdure ; tu t'émailleras de fleurs de toute nuance ; tu communiqueras à ces fleurs les couleurs les plus belles, les formes les plus gracieuses, les parfums les plus variés. Plus riches que les vêtements royaux de Salomon, ces fleurs seront le berceau de l'enfant qui naîtra d'elles ; cet enfant, nourri et protégé contre les ennemis intérieurs et extérieurs, grandira jusqu'à l'adolescence. Bientôt les langes de son berceau, devenus inutiles, seront tombés ; et lui-même, fruit délicieux, parvenu à l'âge de maturité, présentera

son visage de lis et de rose aux regards de l'homme, pour exciter son admiration et solliciter son appétit. »

Le printemps est fini : « J'ai accompli, ô mon Dieu ! ce que vous m'avez ordonné, maintenant qu'ai-je à faire ? » Respectueusement prosternée devant le Maître de la nature, la terre attend ses ordres ; voyons, mon cher Frédéric, de quelle manière elle les exécute. L'été est venu, il s'agit d'achever ce que le printemps a commencé.

D'accord avec le soleil, les vents et les pluies, la terre s'échauffe ; les sucs nourriciers qu'elle renferme dans ses entrailles, se mettent en mouvement et circulent, abondants et rapides, dans toutes les veines des arbres, des plantes et des herbes. Tout se développe, tout prend des couleurs plus solides, les couleurs de l'âge mûr ; et bientôt l'épi baisse sa tête blanchie et adorant à sa manière il dit : « Je suis prêt, vous pouvez me couper. » Il a dit ; et aussitôt dans les campagnes se répandent des troupes de moissonneurs, dont on voit

au loin briller les faux et les faucilles, et qui de leurs chants joyeux font retentir les échos d'alentour.

C'en est fait, les champs sont dépouillés. La mission de la terre est-elle finie? Nullement. Elle adore de nouveau, et voici un nouveau travail qui lui est commandé. Deux mystérieuses créatures, le pain et le vin, sont sortis du sein de la terre : le pain qui nourrit, le vin qui fortifie et qui réjouit. Admirables éléments d'une nourriture divine, chaque année ils se reproduisent, pour reproduire éternellement la chair et le sang qui divinisant l'homme divinisent toute la nature.

Renfermé dans le grain, le pain est en sûreté dans les greniers du laboureur. Reste le vin. Fidèle aux ordres du Maître, la terre le donnera pendant l'automne. Avec le vin, elle accumulera les fruits de toute espèce. Le Père céleste est si bon, que ces fruits ne serviront pas seulement à la nourriture de l'homme, mais encore à ses plaisirs : *usque ad delicias*.

La terre a beaucoup travaillé. A Dieu elle peut dire : « J'ai terminé l'ouvrage que vous m'avez commandé » ; fléchissant néanmoins le genou devant son Auteur, elle attend de nouveaux ordres. Le mercenaire qui a porté le poids de la chaleur et du jour a droit au repos : Dieu l'accorde à la terre. Toujours obéissante, la terre s'enveloppe d'une épaisse couverture, et s'endort sous un édredon de neige. Pendant ce sommeil elle répare ses forces. Vienne le printemps, et à l'appel de Dieu elle se lèvera, pleine d'une vie nouvelle et d'une fécondité que rien n'épuise.

IV. — Voir le ciel et la terre fléchissant humblement le genou devant Dieu, et, sans ombre de résistance, accomplissant jour et nuit ses adorables commandements, est certes un imposant spectacle : il en est un plus imposant encore. De tous les éléments, le plus vaste, le plus terrible, le plus indomptable, c'est la mer. Or, tu le sais, à nos yeux la mer égale, si elle ne surpasse, en docilité la terre et les cieux ; on dirait qu'à raison

même de sa puissance, sa génuflexion est plus profonde.

Vois-tu cet océan dont la profondeur est insondable, dont l'étendue se perd sous des horizons sans limites; tour à tour élevant comme des montagnes ses vagues écumantes; puis, les laissant retomber avec fracas au fond des abîmes, qui leur servent de lit; faisant danser les plus lourds navires comme des coquilles de noix, les brisant comme on brise un roseau, et, dans sa furie, menaçant de déraciner les rochers du rivage!

Qui l'arrêtera? Quand le terrible élément fit sa première génuflexion, Dieu lui dit : « *Tu vois ce grain de sable : c'est ma sentinelle. Sa consigne est de t'arrêter; tu la respecteras.* » Et chaque jour le redoutable Océan, devenu doux comme un agneau sous la main du berger, vient s'arrêter devant le grain de sable qui lui dit : « On ne passe pas. »

Il en est de même de toutes les autres créatures matérielles. Toutes font la génuflexion devant Dieu, car le pro-

phète l'a dit : « Le feu, la grêle, la « neige, la glace, les esprits des tem- « pêtes, exécutent ses ordres (1). »

Je ne sais ; mais il me semble, mon cher Frédéric, que cette génuflexion de la mer, de la terre et des cieux, avec tout ce qu'ils renferment, nous prêche à nous-mêmes l'adoration du Créateur, plus éloquemment que les livres des savants et les sermons des prédicateurs.

A bientôt, d'autres génuflexions.

Tout à toi.

(1) Ps. 148.

ONZIÈME LETTRE

2 juillet.

GÉNUFLEXIONS DES DÉMONS DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

Lucifer et les anges rebelles. — Dans le ciel. — En Égypte. Le démon et ses prêtres.

Mon cher ami,

Nous venons de le montrer : la Génuflexion est la loi de la création. Cela est si vrai que nul être, quel qu'il soit, et où qu'il soit, au ciel ou sur la terre, ne peut s'y soustraire. L'enfer même y est soumis : *Omne genu flectatur infernorum*. Seulement, à la différence des anges et des hommes, qui font la génuflexion librement et avec mérite, les démons sont forcés de la faire sans en retirer aucun profit.

I. — C'est dans le ciel que les démons

firent, de cette manière, leur première génuflexion. Le plus orgueilleux de tous, Lucifer, en donna l'exemple. De bonne grâce, lui et ses légions révoltées ne voulurent pas fléchir le genou devant le Verbe fait homme, dont l'incarnation future leur fut révélée. Aveuglés par la superbe, ils regardèrent, comme une injure, le choix que le Verbe faisait de la nature humaine pour s'unir à elle, plutôt que de s'unir à la nature angélique.

En vain saint Michel et les bons anges leur disaient : « *Quis ut Deus ?* Qui est semblable à Dieu ? Qui êtes-vous pour juger les conseils de Dieu, pour refuser de vous y soumettre ? Êtes-vous éclairés comme Dieu, sages comme Dieu, puissants comme Dieu, bons comme Dieu ? » Aussitôt consommé, leur refus de fléchir le genou attire la foudre sur leur tête ; et, changés, en démons, ils sont, pour toute l'éternité, précipités du ciel dans les brûlants abîmes de l'enfer, où, malgré eux, ils feront éternellement la génuflexion.

Tu le sais, mon cher Frédéric, les

anges sont les créatures les plus parfaites, par conséquent les plus aimées de Dieu. La main tremble en écrivant le récit de leur châtiment. Quelle impression doit-il donc produire sur les hommes, malheureusement si nombreux aujourd'hui, qui refusent de fléchir le genou devant le Verbe fait chair? qui le nient, qui l'outragent, qui le persécutent?

Que doivent attendre non-seulement les individus, mais les nations coupables du même péché? Leur avenir est écrit dans ces immortelles paroles: « Tout royaume qui refusera de faire la génuflexion devant Vous, périra (1). »

Toutes les pages de l'histoire confirment l'oracle divin. Rois, princes, gouvernements du dix-neuvième siècle, publiquement et opiniâtrément hostiles à Jésus-Christ et à son Église : comprenez; instruisez-vous, juges de la terre (2). Souvenez-vous qu'il n'y a ni sagesse ni

(1) Gens enim et regnum, quod non servierit tibi, peribit. *Isai.*, LX, 12.

(2) Et nunc, reges, intelligite : Erudimini, qui judicatis terram. Ps. 2.

prudence, ni conseil, ni diplomatie, ni force contre le Seigneur (1).

Dieu étant la sagesse infinie n'a rien fait d'inutile, pas même un atome. Tout rebelles qu'ils sont, les démons demeurent soumis à son empire et contribuent à sa gloire. Laisse-moi te rappeler, sur ce point, l'enseignement précis de la Théologie catholique. « Les bons anges, dit saint Thomas, font connaître aux démons beaucoup de particularités touchant les secrets divins. Ces révélations ont lieu toutes les fois que Dieu exige des démons certaines choses, soit pour punir les méchants, soit pour exercer les bons.

« Ainsi, dans l'ordre social, les assesseurs du juge notifient aux exécuteurs la sentence qu'il a portée. Afin donc qu'il n'y ait rien d'inutile dans le gouvernement du monde, pas même les démons, Dieu les fait concourir à sa gloire, en leur donnant la mission de punir le

(1) Non est sapientia, non est consilium contra Dominum. *Prov.* XXI, 30.

crime, ou en leur laissant la liberté de tenter la vertu (1). »

La double mission de punir et de tenter, confiée aux mauvais anges, exige une double habitation : l'enfer, et l'air qui nous environne. Par l'organe de saint Paul, le Seigneur a pris soin de nous le dire ; et le genre humain ne l'a jamais oublié. Écrivant aux Ephésiens, l'Apôtre s'exprime ainsi : « Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. En effet, notre lutte n'est pas contre la chair et le sang (2) ; mais contre les princes et les puissances, contre les recteurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans les airs (3). »

Je t'ai dit que le genre humain n'a

(1) Hanc procurationem (exercitationem justi), boni humani conveniens fuit per angelos malos fieri, ne totaliter post peccatum ab utilitate naturalis ordinis exciderent. I. p. q. LXIV, art. 4, corp.

(2) C'est-à-dire contre des ennemis visibles. Si nous en avons, ils ne sont que les soldats ; les généraux de l'armée, les instigateurs de la guerre sont les démons.

(3) *Eph.*, VI, 11, 12.

jamais oublié qu'il est entouré de légions de mauvais anges. Entre mille, voici le témoignage de Porphyre. Ce grand théologien du paganisme parle comme un Père de l'Eglise. « Les mauvais esprits, dit-il, sont invisibles et imperceptibles aux sens de l'homme, car ils n'ont pas un corps solide... dans le but d'assouvir ses passions, ce genre de démons habite plus volontiers et plus fréquemment les lieux voisins de la terre ; en sorte qu'il n'est pas un crime qu'il ne tente de commettre... ils se délectent surtout dans le sang et dans les impuretés... nul mouvement violent d'impureté dans le corps, nul appétit véhément de convoitise dans l'esprit, qui ne soit excité par la présence de ces hôtes (1). »

Il faut remarquer soigneusement, mon cher Frédéric, que cette double mission de punir et d'éprouver n'ajoute rien à la puissance naturelle des démons : elle ne fait que la déchaîner

(1) Voir le texte et plusieurs autres dans notre *Traité du Saint-Esprit*, t. I, XIV, XV, etc.

et en déterminer l'usage. Nous le voyons par l'exemple de Job. « Dieu est fidèle, ajoute saint Paul ; il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces (1). » Ainsi, dans sa bonté, le Père céleste limite les tentations dont nous sommes l'objet ; et il y aurait injustice à nous plaindre de leur violence, puisque nous pouvons toujours y résister. Si nous y succombons, nous devons accuser, non pas la trop grande puissance laissée au démon, mais notre lâcheté et trop souvent notre complicité avec le tentateur.

Commencées dès les premiers jours du monde, au sein même du paradis terrestre, la tentation des démons, mais aussi leur génuflexion se perpétuent à travers tous les siècles et sur tous les points de la terre habitée. Le monde païen ne fut qu'une longue et victorieuse tentation de Satan. L'antique Égypte va nous en donner un exemple célèbre.

(1) *I Cor.*, x, 13.

II. — Depuis longtemps le peuple de Dieu était esclave chez les Égyptiens. Condamné par ses maîtres aux plus rudes travaux, battu, maltraité de toute manière, exposé à se voir anéanti par le meurtre obligé de ses nouveau-nés, Israël cria miséricorde vers le Seigneur son Dieu. Moïse et Aaron sont envoyés pour le délivrer. Leur mission s'autorise par d'éclatants miracles; mais Satan refuse de lâcher sa proie.

Afin d'endurcir le cœur de Pharaon, aux miracles de Moïse il oppose ses prestiges. Admis en présence du roi, Moïse jette à terre sa verge miraculeuse, qui se change en serpent. Pharaon appelle ses magiciens qui font quelque chose de semblable. Ils jettent à terre les verges qu'ils tiennent à la main, et au moyen d'évocations démoniaques, elles prennent la forme de serpents; mais la verge de Moïse dévore celle des magiciens, sans qu'il en reste vestige. Satan est obligé de s'avouer vaincu et de faire sa génuflexion.

Néanmoins, ce premier prodige en-

durcit plus encore le cœur de Pharaon, et le démon ne se tient pas pour battu. Moïse multiplie les miracles : plusieurs fois le démon réussit à les singer par des prestiges semblables. Pour en finir, Dieu ordonne à Moïse de faire des miracles que les suppôts du démon ne peuvent contrefaire ; et, qui plus est, dont ils sont les victimes. Moïse et Aaron prennent des cendres au foyer, et les répandent dans l'air en présence de Pharaon. Aussitôt les Égyptiens sont frappés d'ulcères tellement intolérables, que les magiciens eux-mêmes sont obligés de prendre la fuite, et d'aller au loin cacher leurs douleurs et panser leurs plaies (1).

Alors, en présence de Pharaon, de toute sa cour, de l'Égypte entière, le démon se voit forcé de faire la génuflexion devant le Tout-Puissant. Plus la résistance avait été opiniâtre, plus l'humiliation fut éclatante.

Dans le ciel, obligé malgré son orgueil de fléchir le genou en présence

(1) *Exod.*, IX, 8, 11.

de toute la cour céleste ; sur la terre, obligé de le fléchir en présence du peuple le plus savant de l'antiquité, Satan n'est pas au terme de ses défaites. Sous la loi de grâce il en subira bien d'autres. Nos lettres suivantes en citeront quelques-unes.

Tout à toi.

DOUZIÈME LETTRE

4 juillet.

GÉNUFLEXIONS DES DÉMONS DANS LE NOUVEAU TESTAMENT.

Triple génuflexion de Satan devant Notre-Seigneur au désert. — Le possédé du pays des Gérasé-niens.

MON CHER AMI,

Forcé de faire la génuflexion, dont je t'ai parlé dans ma précédente lettre, le démon s'était vengé de cette solennelle humiliation, en obligeant l'homme à faire la génuflexion devant lui : il n'avait que trop réussi. Sur tous les points du globe, dans les campagnes comme dans les villes, chez les nations policées comme chez les peuples barbares et chez les peuplades sauvages, il s'était fait élever des millions d'autels. Sous des milliers

de formes immondes, ridicules, monstrueuses, lascives, il se présentait aux adorations de l'homme; et l'homme obéissant fléchissait religieusement le genou devant lui.

Cet empire usurpé devait finir. Quand l'homme est tombé au fond de l'abîme de l'humiliation, et Satan arrivé à l'apogée de sa puissanee, le Fils de Dieu descend du ciel en terre et vient chasser l'usurpateur, en l'obligeant, aux regards du monde entier, à faire la génuflexion devant lui, comme aux premiers jours du monde il l'avait faite dans le ciel.

« *Je suis venu*, dit le Verbe incarné, *pour défaire les œuvres du diable.* » *Ut dissolvat opera diaboli*. Remarquons ici, mon cher Frédéric, sa profonde sagesse. Le premier et le plus sûr moyen de s'emparer d'un royaume, est de vaincre en personne le roi qui le gouverne. Voilà ce que fait Notre-Seigneur. Retiré au désert, il commence par appeler Satan à un combat singulier.

III. — L'orgueilleux accepte le défi.

Avec ses trois armes victorieuses de l'humanité, l'orgueil, la cupidité, la volupté, il attaque, sans le bien connaître, son divin adversaire. Autant de coups, autant de défaites, autant de génuflexions forcées. Après un jeûne de quarante jours, Jésus a faim, Satan le sait. « Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il, commandez que ces pierres deviennent du pain. »

Jésus répond : « *Il est écrit que* « *l'homme ne vit pas seulement de pain,* « *mais de toute parole qui sort de la bou-* « *che de Dieu.* » Comme s'il avait dit : « *C'est pour me tenter et savoir qui je suis, que tu me demandes un miracle : tu ne le sauras pas ; tu sauras seulement que je n'ai pas besoin de pain pour me nourrir.* » Première attaque, première défaite, première génuflexion.

Satan ne se tient pas pour battu. Sa première arme émoussée, il en prend une seconde. Saisissant Jésus, il le transporte à Jérusalem, le dépose au sommet du temple, et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en

bas, car il est écrit : « Dieu a ordonné à ses anges de vous prendre entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez du pied contre la pierre. » Jésus répond : « *Il est écrit aussi* : « *Vous ne* « *tenterez pas le Seigneur votre Dieu.* »

C'est-à-dire : « *Tu as voulu me pren-* « *dre par la sensualité, tu n'as pas* « *réussi. Tu cherches maintenant à me* « *prendre par la vanité, tu ne réussiras* « *pas mieux. Le mystère que tu veux* « *découvrir te restera caché. Tu ne sauras* « *ni qui je suis ni ce que je veux faire.* » Seconde attaque, seconde défaite, seconde génuflexion.

Voyant ses deux premières armes inutiles, Satan recourt à la troisième, arme redoutable qui a vaincu tous les conquérants : l'ambition. Transportant Notre-Seigneur sur une haute montagne, il lui montre, par un de ces prestiges qui lui sont familiers, tous les royaumes du monde avec leur gloire, et lui dit : « Tout cela est à moi ; et je vous donnerai tout cela, si vous voulez faire la génuflexion devant moi et m'a-

dorer (1). » Alors Jésus lui dit : « *Re-* « *tire-toi, Satan ; car il est écrit :* « *Tu* « *adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu* « *le serviras lui seul.* »

Comme s'il avait dit : « *Tu as beau* « *faire; toutes tes ruses pour obtenir de* « *moi un miracle qui prouve ma divinité* « *ou une concession qui me rende ton* « *esclave, sont inutiles. Reste dans la* « *même ignorance où tu étais avant de me* « *tenter, et retire-toi honteux de ta triple* « *défaite.* » Troisième attaque, troisième défaite, troisième génuflexion forcée.

Ces enlèvements du Fils de Dieu par Satan et les promesses de celui-ci, paraissent également étranges. Afin d'ôter à ces faits ce qu'ils peuvent avoir de choquant pour notre faible raison, quelques explications ne seront pas hors de propos.

Quant aux enlèvements, je ne sais,

(1) Ostendit illi omnia regna orbis terræ in momento temporis et ait illi : Tibi dabo potestatem hanc universam, et gloriam illorum; quia mihi tradita sunt, et cui volo do illa. *Luc.*, IV, 5, 6. — Ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum, et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. *Math.*, IV, 8, 9.

mon cher Frédéric, si tu te souviens des lumineuses paroles du pape saint Grégoire : en tout cas, c'est ici le lieu de les rappeler. « Quand on dit que l'Homme-Dieu a été transporté par le démon sur une haute montagne ou dans la sainte cité, l'esprit humain hésite à le croire ; et à l'entendre les oreilles s'épouvantent. Nous connaîtrons cependant que les choses ne sont pas incroyables, si nous songeons aux autres faits, accomplis dans sa personne.

« Certainement, le chef de tous les méchants, c'est le démon ; et tous les méchants sont ses membres. Est-ce que Pilate ne fut pas membre du démon ? Et les Juifs persécuteurs, et les soldats bourreaux de Jésus-Christ, ne furent-ils pas membres du démon ? Est-il donc étonnant qu'il ait permis au chef de le transporter, puisqu'il a permis aux membres de le crucifier ? Il n'a donc pas été indigne de notre Rédempteur de vouloir être tenté, lui qui était venu pour être crucifié (1). »

Venons aux promesses de Satan.

(1) Non est ergo indignum Redemptori nostro quod

L'Évangile même l'appelle le Dieu et le roi du monde d'alors. *Deus hujus mundi, Princeps hujus seculi.* C'est à juste titre. Qu'était le monde païen ? La grande cité du mal, formée et gouvernée par Satan, en opposition à la cité du bien. Tous les hommes plus ou moins célèbres dans la guerre, dans les arts, avaient été ses coopérateurs inintelligents, si on veut, mais réels.

De tous les royaumes anciens, Satan avait formé l'empire romain, d'où il régnait en maître absolu sur le monde alors connu. Il régnait comme roi et comme dieu, car seul, excepté en Judée, il avait des autels, des prêtres et des adorateurs sur toute l'étendue de la terre. En promettant à Notre-Seigneur l'empire du monde païen, le père du mensonge ne mentait pas complétement. Mais vois, cher ami, à quelle condition il met sa promesse. Il veut que le Fils de Dieu, Dieu lui-même

tentari voluit, qui venerat occidi. *Homil.*, XVI *in Evang.*

l'adore. Connais-tu quelque chose de plus révolutionnaire ?

Le chef des démons vaincu, nous allons voir Notre-Seigneur chassant devant lui, comme d'immondes troupeaux, tous ses subalternes. Il serait trop long de rapporter en détail toutes les génuflexions des démons devant le Fils de Dieu, parcourant la Judée et commençant l'interminable histoire des expulsions sataniques, opérées par les Apôtres et par l'Eglise dans toute la suite des siècles. Citons seulement quelques exemples.

IV. — Le Sauveur venait de traverser la mer de Tibériade, et entrait sur le territoire des Géraséniens. Tout à coup vient à sa rencontre un homme, depuis longtemps possédé du démon. Cet homme était tout nu, fuyait les maisons et habitait dans les tombeaux. Dès qu'il vit Jésus il tomba à genoux, criant à haute voix : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, fils du Dieu Très-Haut ? Je vous en supplie, ne me tourmentez pas ; » car Jésus ordonnait à l'esprit

immonde de sortir de cet homme.

Depuis longtemps le démon s'emparait de lui. Vainement on le liait avec des chaînes et des entraves, il rompait ses liens ; et le démon le poussait dans les lieux déserts. Jésus demanda au démon : « *Quel est ton nom ?* » — « Je m'appelle Légion » ; parce que beaucoup de démons étaient entrés dans cet homme, et tous le conjuraient de ne pas leur commander de retourner en enfer. Or, il y avait là un grand troupeau de porcs, qui paissaient sur la montagne. Et les démons lui demandaient la permission d'entrer dans ce troupeau ; et il le leur permit. Les démons sortirent du possédé et se jetèrent dans les pourceaux, qui se précipitèrent dans la mer. A ce spectacle les Géraséniens prièrent Notre-Seigneur de s'éloigner.

Honteux aveuglement ! Parce qu'ils ont perdu quelques cochons, les Géraséniens se privent de la présence du Fils de Dieu et des bienfaits qu'il répandait sur son passage. D'ailleurs, ils

n'avaient pas lieu de se plaindre, moins encore d'accuser d'injustice Notre-Seigneur. Dieu est le propriétaire de tout. En faisant périr quelques animaux, il ne commet pas plus d'injustice qu'en permettant au feu de brûler une maison, où à la grêle de ravager les maisons et les vignes.

Combien aujourd'hui imitent les Géraséniens! Que dis-je? Combien ne rougissent pas de dire comme les démons : « Envoyez-nous dans les pourceaux! Enseignez-nous des doctrines qui nous autorisent à nous livrer à toutes nos passions : *Mitte nos in porcos* (1) ! »

Le bruit du miracle s'étant aussitôt répandu, les habitants du voisinage accourent en foule et voient le possédé vêtu, sain d'esprit, et tranquillement assis aux pieds de Jésus. Pénétré de reconnaissance, le délivré demanda à Notre-Seigneur de demeurer avec lui. Mais le Sauveur lui dit : « *Retournez chez vous, et annoncez partout ce que Dieu a fait pour vous.* » Et il le fit.

Tout à toi.

(1) *Matth.*, VIII, 31; *Luc.*, VIII, 32.

TREIZIEME LETTRE

6 juillet.

GÉNUFLEXIONS DES DÉMONS DANS LE NOUVEAU TESTAMENT (*suite*).

Le possédé aveugle, sourd et muet. — L'enfant possédé. — Remarque. — Le possédé de Capharnaüm. — Marie-Magdeleine. — La Chananéenne. — Remarque.

MON CHER AMI,

Reportons-nous à l'époque où le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, descendit sur la terre. A l'exception du petit coin de terre, appelé la Judée, l'humanité tout entière était courbée sous le joug du démon. L'odieux tyran la torturait de toute manière. Nuit et jour, d'un bout du monde à l'autre, le sang des victimes inondait ses autels. Des guerres incessantes, des calamités publiques, des maladies, les souffrances

intolérables de l'esclavage : tels étaient les moyens par lesquels il assouvissait sa haine de l'homme.

Pourquoi cette haine ? Parce que le Verbe éternel avait préféré, pour s'unir à elle, la nature humaine à la nature angélique, l'homme à l'ange. Cette préférence, Satan ne l'a jamais pardonnée. Sa jalousie introduisit le péché et la mort dans le monde; et le péché est devenu la source intarissable de tous les maux de l'humanité (1). Ne pouvant attaquer le Verbe lui-même, sa haine implacable se venge sur l'homme; en sorte que si le Fils de Dieu nous avait moins aimés, moins glorifiés, le démon, d'une nature supérieure à la nôtre, n'aurait eu aucun motif de nous jalouser ni de nous haïr.

Prenant en main notre cause, ou plutôt la sienne, Notre-Seigneur est venu pour chasser le tyran, réparer le mal qu'il avait fait et nous rendre la liberté.

(1) Invidia autem diaboli mors introivit in orbem terrarum. *Sap.*, 11, 24. — Per peccatum mors. *Rom.*, v, 12.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour lire l'Evangile, si on veut comprendre la raison de ces nombreuses expulsions du démon, que le divin Libérateur accomplit dans tous ses voyages : en voici un nouvel exemple.

V. — En dépit des pharisiens, et sous leurs propres yeux, le bon Maître venait d'opérer plusieurs guérisons. Une multitude de peuple l'environnait, et voilà qu'on lui présente un malheureux possédé, que le démon avait rendu sourd, aveugle et muet. D'un mot, le Sauveur lui rend l'usage de l'ouïe, de la vue et de la langue. Tout le peuple en est dans l'admiration. Obligé de lâcher sa proie, le démon s'enfuit et va cacher dans l'ombre sa honte et sa défaite (1).

Comme tu viens de le voir, mon cher ami, c'est toujours en public, en présence de nombreux témoins, que Notre-Seigneur opère ses miracles, et surtout qu'il chasse les démons. Cette circon-

(1) *Matth.*, IX, 32 ; XII, 22.

stance est bien digne de remarque. Tout en affermissant notre foi, elle ferme la bouche à l'incrédulité. De quel front contester ce que des milliers de personnes attestent, pour l'avoir vu de leurs yeux, bien vu et vu souvent ? La même circonstance accompagne la nouvelle génuflexion imposée au démon.

VI. — C'était à la descente du Thabor, où le Sauveur venait de se transfigurer, en laissant échapper aux yeux de ses trois apôtres choisis, quelques rayons de sa divinité. Une foule considérable l'attendait. A peine l'a-t-il aperçu qu'un pauvre père de famille s'avance et se prosterne, disant : « Seigneur, ayez pitié de mon fils, car je n'ai que celui-là. Le démon s'empare de lui et aussitôt il pousse des cris, et il le jette à terre ; souvent il tombe dans l'eau et dans le feu ; il le torture, le fait écumer, et c'est à peine s'il se retire après l'avoir horriblement tourmenté. »

« *Depuis combien de temps*, lui demande le Sauveur, *cela lui arrive-t-il ?* » — « Depuis l'enfance, répond le père. Si

vous pouvez quelque chose, venez à notre secours, ayez pitié de nous. » Jésus lui dit : « *Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit.* »

Aussitôt le père s'écrie en fondant en larmes : « Je crois, Seigneur, venez en aide à mon peu de foi. »

Jésus lui dit : « *Amenez ici votre fils.* » Et comme il approchait, le démon le terrassa de nouveau en présence de tout le peuple, et le laissa presque mort. Or, voyant la foule qui se pressait de toute part, Jésus menace l'esprit immonde en lui disant : « *Esprit sourd et muet, je te l'ordonne, sors de lui et n'y rentre jamais.* » Et le démon, poussant de grands cris et l'agitant violemment, sort de lui, le laissant presque sans vie en sorte que beaucoup disaient : « Il est mort. » Mais Jésus prenant l'enfant par la main le releva, et il le remit sain et sauf à son père (1).

Cette génuflexion solennelle et si coûteuse au démon, n'est pas la der-

(1) *Matth.*, XII, 25; *Marc.*, IX, 16, etc.; *Luc.*, IX, 38.

nière qu'il devra subir. Usurpateur des droits de Dieu, jusqu'ici il avait contraint les hommes à fléchir le genou devant lui : à lui maintenant de le fléchir devant son Maître, et de montrer aux hommes sa faiblesse.

Remarquons en passant, mon cher ami, que le possédé dont tu viens de voir la délivrance était un enfant. D'où il faut conclure deux choses : la première, que la possession peut n'être pas toujours la suite du péché ; la seconde, que le démon en veut surtout à l'enfance. Chez tous les peuples, ses victimes choisies furent les anges de la terre. « Ils ont immolé, dit le Prophète royal, leurs fils et leurs filles aux démons. Ils ont répandu le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles, qu'ils ont sacrifiés aux idoles de Chanaan (1). » Ce qui était vrai des Juifs, l'était à plus forte raison des Gentils.

Comme il était descendu du ciel pour détruire les œuvres du démon, et le

(1) Ps. 105, 37, 38.

chasser lui-même des trônes et des autels sur lesquels il s'était fièrement assis, Notre-Seigneur ne cessait de faire l'un et l'autre. Il détruisait les œuvres de Satan, en dissipant l'ignorance, en guérissant les malades, en brisant, par un généreux pardon, les chaînes du péché dont le démon avait chargé ses victimes : il chassait devant lui Satan et ses satellites, en délivrant les malheureux chez lesquels ils avaient établi leur demeure.

VII. — Ainsi, étant venu dans la ville célèbre de Capharnaüm, il entre dans la synagogue alors pleine de monde. Et voilà que par la bouche d'un possédé, les démons se mettent à pousser de grands cris, en disant : « Laissez-nous. Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus de Nazareth ? Pourquoi venez-vous nous chasser ? nous savons qui vous êtes, le *Saint* de Dieu. » Le Verbe fait chair qui ne veut pas du témoignage de cette troupe ennemie, s'adresse au seul démon qui tyrannisait le possédé. D'un ton de maître il lui dit : « *Tais-toi et*

sors de cet homme. » Il dit, et le démon jette sa victime au milieu de la foule, la roule par terre et sort en poussant des hurlements. A ce spectacle toute l'assemblée est saisie de frayeur, et l'on se demande : « Quelle est cette parole dont la puissance commande aux démons, et ils lui obéissent (1) ? »

VIII. — Cette nouvelle victoire est suivie de deux autres encore plus éclatantes. Dans la petite ville de Magdala était née une jeune fille d'une riche famille. De son petit nom elle s'appelait *Marie*, et du lieu de son origine, *Magdeleine*. Spirituelle, vaniteuse, étourdie et douée d'une rare beauté, Marie devint le scandale de sa ville et la douleur de sa famille. Sept démons s'étaient emparés d'elle, et Dieu sait où ils la conduisaient. Notre-Seigneur eut compassion de cette âme, en qui il voyait toutes les qualités d'une héroïne chrétienne. Il chasse les sept démons qui la tyrannisent ; et Magdeleine devient le type

(1) *Luc.*, IV, 33; *Marc.*, I, 23.

admirable de la sainteté, du courage et du dévouement (1).

IX. — Partout où il savait qu'il y avait un démon à chasser, Notre-Seigneur se faisait un devoir d'y aller. C'est dans cette intention qu'il se rendit sur les frontières de la Syrophénicie, habitée par les Gentils. Une femme chananéenne, grande dame suivant la tradition, vient le trouver et se jette à ses pieds, en lui disant : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David, ma fille est cruellement tourmentée par le démon. »

Tu sais à quelle épreuve le Sauveur jugea convenable de mettre la foi de cette pauvre mère. Tu sais aussi avec quelle humilité et quelle persévérance elle sollicita la guérison de sa fille. Se voyant plusieurs fois repoussée et mise au rang des chiens, elle en vient jusqu'à dire : « Je le sais, il ne convient pas de donner aux chiens le pain des enfants; mais je sais aussi que les petits chiens

(1) Apparuit primo Mariæ-Magdalene, de quâ ejecerat septem dæmonia. *Marc.*, XVI, 9.

se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres (1). »

C'en est assez. Par cet acte d'humilité l'esprit d'orgueil, le démon, est vaincu. Le Sauveur le chasse de la jeune fille, en disant à la mère : « *O femme, votre foi est grande ! Allez, votre fille est guérie.* »

Ces expulsions opérées par le Fils de Dieu en personne, par conséquent, ces génuflexions sataniques ne sont que le prélude des expulsions et des génuflexions, dont témoigne, à chaque page, l'histoire dix-huit fois séculaire des disciples du Sauveur. Nous le verrons bientôt.

Tout à toi.

(1) *Matth.*, xv, 27.

QUATORZIÈME LETTRE

9 juillet.

GÉNUFLEXIONS DES DÉMONS DANS LE NOUVEAU TESTAMENT.

Rapprochement entre les pharisiens d'autrefois et les incrédules d'aujourd'hui. — Les faits de Lourdes et de la Salette. — Démonstration. — Mission et pouvoir donnés aux apôtres de chasser les démons. — Saint Paul à Philippes. — Pouvoir donné à l'Église jusqu'à la fin des siècles.

Mon cher Frédéric,

A la vue des miracles dont il a été question dans mes deux dernières lettres, le peuple reconnaissait en Notre-Seigneur la toute-puissance de Dieu. Pour lui, Jésus était le grand prophète, le Messie attendu depuis tant de siècles. Ainsi ne parlaient pas les pharisiens. Quoique mortellement jaloux du Sauveur, ils ne niaient pas ses miracles :

cette négation impossible les eût livrés à la dérision publique. Pour se dispenser de croire, sais-tu ce qu'ils faisaient? Ils osaient dire que Notre-Seigneur était un magicien, qui opérait ses prodiges par la vertu de Béelzébuth, le chef des démons.

Cet odieux blasphème tombait de lui-même. Si le chef des démons faisait lui-même la guerre à ses soldats, évidemment son royaume était divisé. Tout annonçait sa chute prochaine et la venue également prochaine du règne de Dieu. Il était donc insensé d'attribuer au chef des démons, l'expulsion des démons du corps des possédés.

La race des pharisiens n'est pas éteinte : elle pullule même aujourd'hui dans toute l'Europe. Laisse-moi t'en dire un mot. Les pharisiens d'autrefois conservaient assez de pudeur, pour ne pas nier des faits évidents comme le soleil; ceux d'aujourd'hui vont plus loin. Abdiquant tout respect d'eux-mêmes et bravant sans sourciller le ridicule qui s'attache à leurs négations insensées,

ils rejettent effrontément les miracles les mieux avérés. A cent mille témoins oculaires qui disent : *Oui*, ils osent répondre : *Non*.

Ces réflexions, tu l'as deviné, me sont inspirées par ce qui vient de se passer ces jours ci à Lourdes, et par ce qui a lieu également à la Salette. Pour les pharisiens d'aujourd'hui, les miracles éclatants attestés par des milliers et des milliers de témoins, accomplis dans ces deux lieux désormais immortels, ne sont que des *jongleries*.

Soit ! Pour un moment abandonnons-leur tous les miracles de Lourdes et de la Salette ; il reste seulement une question à résoudre. Quand on veut mettre en campagne une armée de cent mille hommes, il faut un souverain qui en ordonne la formation ; il faut pour la commander des généraux, des colonels, des officiers de tout grade ; il faut des munitions de guerre et des provisions de bouche ; il faut des chirurgiens et des ambulances ; il faut de nombreux bagages et des effets de campement. Six

mois après l'entrée en campagne, il faut renouveler les approvisionnements et les munitions : et toujours une volonté supérieure qui fasse manœuvrer avec précision ces masses d'hommes, sans tenir compte ni des dangers, ni des privations, ni des fatigues.

Le fait militaire que je viens d'indiquer, on l'a toujours vu, nous le voyons encore. Sans peine il se comprend; l'esprit même le plus borné voit la proportion qui existe entre l'effet et la cause.

Or, voici que depuis vingt ans, en plein dix-neuvième siècle, deux pauvres petites bergères de douze à treize ans, parfaitement ignorantes et parfaitement ignorées, font manœuvrer, non pas une armée de cent mille hommes, mais des millions d'hommes de toute condition et de tout rang ; qui les font venir de outes les parties de l'ancien et du nouveau monde, malgré les fatigues, les dépenses et les dangers de longs voyages ; qui sont heureux de venir, plus heureux d'être venus, et dont les récits

mettent sans cesse en mouvement de nouveaux flots humains, vers deux coins de terre jusqu'alors inconnus : lieux bénis, lieux chéris qu'arrosent des ruisseaux de douces larmes, où s'accomplissent des fêtes d'une incomparable magnificence, et où de splendides offrandes deviennent les témoignages impérissables d'une foi, d'un bonheur et d'une reconnaissance élevés jusqu'au sublime.

Tout cela, vu du monde entier, a lieu sur la parole de deux petites filles : voilà le fait.

Maintenant, que les négateurs de tout étage : journalistes, académiciens, députés, nous montrent le rapport logique entre la cause et l'effet, qu'ils citent la loi naturelle en vertu de laquelle se produit un pareil phénomène. Étant données deux petites bergères, pauvres, illettrées, placées aux deux extrémités opposées de la France, qui affirment avoir vu et entendu la Sainte Vierge, et sur leur parole le monde entier se met en mouvement : si tout cela n'a rien

que de naturel, qui empêche les mécréants de renouveler l'expérience?

Rien de plus facile, qu'ils prennent deux petites bergères, l'une des Alpes, l'autre des Pyrénées, toutes deux convenablement stylées, et le tour est fait. S'il réussit, ils auront trouvé le vrai moyen de ruiner tous les miracles de Lourdes et de la Salette : si non..... le bon sens outragé leur infligera le nom qui leur convient : « Se croyant seuls sages, seuls éclairés parmi les mortels, ils sont fous : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* »

Pour en finir, appliquons aux faits de la Salette et de Lourdes, l'impitoyable dilemme de saint Augustin, sur l'établissement du christianisme. Ou les pèlerinages de Lourdes et de la Salette sont fondés sur des miracles, ou ils se sont établis sans miracles : lequel voulez-vous? Si ces pèlerinages reposent sur des miracles, Dieu et la Sainte Vierge sont intervenus, et rien n'est plus logique que ces pèlerinages; s'ils se sont établis sans miracles, c'est le plus grand des

miracles ; car vous avez un effet sans cause naturelle ni surnaturelle.

Pharisiens du dix-neuvième siècle, tirez-vous de là.... si vous pouvez.

Revenons, mon cher ami, à la mission libératrice du Verbe incarné.

Il n'y a rien de superflu dans la création, pas même un brin d'herbe : d'une voix unanime la raison et la foi nous l'enseignent. Dans le plan général de la Providence, les démons eux-mêmes ont leur utilité, soit pour punir le crime, soit pour exercer la vertu. Cette délégation doit durer aussi longtemps que l'épreuve imposée à la race humaine. Jamais les mauvais anges ne pourront en dépasser les limites, et jusqu'à la fin des siècles ils seront astreints à la loi qui oblige tous les êtres à faire la génuflexion devant Dieu.

Afin d'assurer à perpétuité l'accomplissement de cette loi fondamentale, le divin Rédempteur confie à ses disciples le pouvoir de faire fléchir le genou à Satan et à ses satellites, dans toute l'étendue de la terre et des siècles.

X. — Il venait de ressusciter la fille de Jaïr, lorsque appelant auprès de lui ses apôtres et ses disciples, il leur donna pouvoir sur les démons. Ce pouvoir ne fut pas illusoire. Quelque temps après, revenus de leurs missions, ils lui dirent : « Maître, les démons mêmes nous sont soumis, et ils fléchissent le genou à votre nom (1). »

XI. — Les *Actes des Apôtres* nous montrent saint Paul lui-même, exerçant le même pouvoir avec le même succès. Depuis quelques jours, lui et Silas étaient arrivés dans la ville de Philippes. Comme ils se rendaient à la synagogue, ils furent rencontrés par une jeune fille possédée d'un démon, appelé Python, parce qu'il se mêlait de rendre des oracles. Cette faculté était très-appréciée des habitants, et procurait de beaux bénéfices aux maîtres de la jeune fille. Un jour elle se mit à suivre les apôtres en criant : « Ces hommes sont

(1) Reversi sunt autem septuaginta duo cum gaudio, dicentes : Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo. *Luc.*, x, 17.

les serviteurs du Dieu Très-Haut, qui vous annoncent la voie du salut. » Elle recommença les jours suivants.

Saint Paul eut pitié de cette pauvre enfant, deux fois victime du démon et de ses maîtres. Tout à coup il se retourne et dit au démon : « Je t'ordonne au nom de Jésus-Christ de sortir de cette créature. » Et sur-le-champ il sortit. Le fait fut public, et les maîtres de la jeune fille voyant qu'elle ne pouvait plus leur gagner d'argent, saisirent Paul et Silas et les firent mettre en prison. Là, ils opérèrent les éclatants miracles rapportés dans les *Actes des Apôtres* (1).

Le pouvoir de faire fléchir le genou aux démons n'a pas cessé avec les apôtres. Il s'est perpétué dans l'Église, qui l'a exercé dans tous les siècles et qui l'exerce sur tous les points du globe. Nous le voyons particulièrement indiqué dans les infaillibles paroles de son fondateur. Annonçant les miracles que ses

(1) *Act.*, XVI, 16.

fidèles accompliront en son nom, il dit : « *Voici les signes qui feront connaître ceux qui croiront : en mon nom, ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues, ils tueront les serpents ; s'ils boivent quelque poison, ils n'en ressentiront aucun mal, ils imposeront les mains aux malades et ils seront guéris* (1). »

Remarques-tu, mon cher Frédéric, cette parole : *Ils tueront les serpents*, *serpentes tollent.* Pourquoi Notre-Seigneur ne dit-il pas : *Ils tueront les tigres, les lions, les ours, les panthères et autres bêtes féroces?* La raison en est que le démon était partout adoré sous la forme du serpent ; et qu'il fallait montrer son impuissance ; en l'obligeant sous cette forme préférée, à faire la génuflexion devant le Verbe incarné. De là vient qu'en beaucoup de lieux, les premiers prédicateurs de l'Évangile eurent à combattre des dragons, abominables serpents, vénérés comme des dieux par les idolâtres.

(1) *Marc.*, XVI, 17, 18.

Ainsi, toujours parmi les démons, le parfait accomplissement de la grande loi proclamée par saint Paul : *Omne genu flectatur infernorum.*

Jusqu'ici nous avons montré la génuflexion comme une loi de la création tout entière ; loi toujours subsistante et obligatoire ; loi qui franchira les limites du temps et que les réprouvés accompliront forcément dans les feux éternels de l'enfer, comme les élus l'accompliront avec amour dans les éternelles délices de la Jérusalem céleste. Or, cette grande loi qu'est-elle devenue de nos jours, et comment est-elle accomplie? Les lettres suivantes nous l'apprendront.

Tout à toi.

QUINZIÈME LETTRE.

12 juillet.

LA GÉNUFLEXION, SIGNE EXTÉRIEUR ET UNIVERSEL DE L'ADORATION.

Les sept mille hommes qui ne la font pas devant Baal. — Mardochée. — Salomon. — Daniel. — Isaïe. — Notre-Seigneur. — Saint Pierre. — Saint Paul. — Les premiers chrétiens. — La Légion fulminante. — Habitude de prier les bras en croix.

Mon cher Frédéric,

Je vois par ta lettre d'hier que tu es impatient de savoir pourquoi notre correspondance est intitulée : *La Génuflexion au dix-neuvième siècle.* Un pareil titre te paraît étrange ; et tu penses, non sans raison, qu'il sera tel pour beaucoup de personnes. A le justifier suffiront, je l'espère, quelques mots d'explication ; mais je te prie de les attendre

encore un peu de temps : le sujet principal qui nous occupe demande de nouvelles explications.

Fondé sur le texte de saint Paul, qui sert d'épigraphe à nos lettres, j'ai montré que la Génuflexion est une *loi de la création tout entière* : loi toujours subsistante et toujours obligatoire. En effet, l'adoration est la première loi des êtres ; et quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent s'y soustraire. Or, la Génuflexion est l'acte extérieur de l'adoration. Tel est, au point de vue religieux, le sens qu'elle a eu dans tous les temps et chez tous les peuples. En voici quelques exemples :

Sous le règne *schismatique* des derniers rois d'Israël, il y eut une époque assez semblable à la nôtre. Le prophète Élie la décrit en ces termes : « Je suis dévoré de zèle pour le Seigneur Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance. Ils ont renversé vos autels ; ils ont tué vos prophètes. Je reste seul ; et ils me cherchent pour me mettre à mort. »

« Allez, lui dit le Seigneur, *reprenez* « *le chemin du désert, car je me suis* « *réservé en Israël sept mille hommes* « *qui n'ont pas fléchi le genou devant* « *Baal* (1). » Tu vois clairement dans ce passage que la Génuflexion est le signe extérieur de l'adoration.

Nous le voyons non moins clairement dans l'histoire de Mardochée. Les monarques païens de l'antique Orient, les Nabuchodonosor, les Xercès, comme les Césars de Rome, les Néron, les Caligula, poussaient l'orgueil jusqu'à se faire dieux. A ce titre, ils voulaient sous peine de mort être adorés. Suivant l'exemple de leurs maîtres, les grands de l'empire aspiraient au même honneur et affichaient les mêmes prétentions. Premier ministre d'Assuérus, roi de Perse, Aman se faisait passer pour un dieu, sinon de premier ordre au moins de second ordre. Assuérus lui-même avait ordonné de le reconnaître pour tel. En conséquence, lorsqu'il

(1) III *Reg.*, XIX, 14, 15, 18; *Rom.*, XI, 4.

passait, tous les officiers du palais étaient obligés de faire la génuflexion devant lui.

Cet acte était si bien un signe d'adoration dans le sens religieux du mot, qu'au péril même de sa vie le fidèle Mardochée refusa constamment de le faire. Lui-même va nous le déclarer. Après la délivrance des Juifs, adressant ses actions de grâces au Seigneur, il dit : « Vous connaissez tout et vous savez que ce n'est ni par orgueil, ni par mépris, ni par quelque motif de vanité, que je n'ai pas voulu adorer le superbe Aman. Volontiers pour le salut d'Israël, j'aurais baisé les vestiges de ses pieds ; mais j'ai craint de transporter à un homme l'honneur de mon Dieu et d'adorer qui que ce soit excepté mon Dieu (1). »

Il serait facile de multiplier les exemples pour montrer que chez les Juifs la génuflexion fut toujours le signe de l'adoration. Salomon, Daniel,

(1) *Esth.*, XIII, 12, 13, 14

Michée, Isaïe, Esdras, le prouvent par leur conduite et par leurs paroles. Excepté dans quelques grandes solennités, les Juifs priaient à genoux : de là vient le blâme mérité que Notre-Seigneur inflige aux scribes et aux pharisiens, qui priaient debout.

La signification qu'elle avait chez l'ancien peuple de Dieu, la Génuflexion l'a conservée chez le nouveau peuple de Dieu : rien de moins étonnant. Notre-Seigneur lui-même avait donné l'exemple. Au moment de mourir, adorant une dernière fois son Père, il se prosterne devant lui et lui adresse la touchante prière que nous connaissons tous. Le chef de l'Église, saint Pierre, imite son divin Maître à Joppé, saint Jacques à Jérusalem ; saint Paul à Milet et à Rome ; saint Jean à Pathomos ; ainsi des autres (1).

Pas un anneau ne manque à cette tradition. Écoutons les Pères apostoliques. Saint Justin, saint Irénée, Ter-

(1) *Act.*, IX, 40 ; *id.*, XX, 36 ; *Eph.*, III, 14 ; *Apoc.*, IX, 10 et XII, 8, etc.

tullien, nous apprennent que les premiers chrétiens prenaient, comme nous, deux attitudes dans la prière. Pendant les six jours de la semaine, ils priaient à genoux : le dimanche depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, debout. « D'où est venue cette coutume dans l'Église ? demande saint Justin, Elle est venue de la nécessité où nous sommes de nous rappeler toujours, et notre chûte dans Adam et notre résurrection par Jésus-Christ. Ainsi notre génuflexion pendant six jours est le signe et le symbole de notre chute par le péché. En priant debout le jour du dimanche, nous annonçons la résurrection, par laquelle Notre-Seigneur nous a délivrés du péché et de la mort (1). »

(1) Unde talis in Ecclesia consuetudo ? quia utriusque nos oportuit jugem obtinere memoriam, et ipsius per peccatum lapsus nostri, et gratiæ Christi per quam a lapsu resurreximus ; quapropter genuum per sex dies inclinatio, symbolum, et nota est lapsus per peccata nostra. Quod vero die dominico genua non flectimus, signum est et designatio resurrectionis, per quam gratia Christi et a peccatis et a morte, quæ ab illo interfecta est, liberati sumus. *Quæst.*, CXV.

Et Tertullien : « Nous regardons comme une faute de jeûner le dimanche et de prier à genoux. Nous jouissons du même privilége depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte (1). » Dans ses notes sur Tertullien Pamélius ajoute : « Le temps de la Pentecôte est un temps de joie et de victoire, pendant lequel nous ne fléchissons pas les genoux et ne nous prosternons pas ; mais nous nous élevons vers le ciel avec Notre-Seigneur (2). Nous trouvons le même enseignement dans saint Augustin, dans saint Maxime, dans saint Isidore (3).

Ce n'était pas seulement les femmes, les enfants, les hommes du peuple qui priaient à genoux, c'étaient les hommes de toutes les conditions. Ce n'était pas seulement dans les églises, mais en

(1) Die dominico jejunium nefas ducimus, vel de geniculis adorare. Eadem immunitate a die Paschæ in Pentecostes usque gaudemus. Lib. *de Coron. milit.*, c. III.

(2) Pentecostes tempus lætitiæ atque victoriæ qua non genu flectitur, nec curvamur. *In Cor. mil.*, c. III, note 38.

(3) Epist. ad Januar. *Epist.* 119, I, 15 ; *Homil.*, I, *in Pentecost;* Lib. *de Offic. Eccl.*, c. XXXIII, etc.

public qu'on fléchissait les genoux devant Dieu, lorsqu'il s'agissait de conjurer quelque grand malheur. Nous en avons un exemple mémorable dans la *Légion fulminante.*

Sous l'empereur Marc-Aurèle, l'armée romaine se trouve prise dans un défilé et exposée à périr de soif. Dans cette extrémité la Légion fulminante, toute composée de chrétiens, tombe à genoux comme un seul homme. La prière de ces braves monte au ciel et la pluie descend : *Ascendit deprecatio, et descendit Dei miseratio.* L'armée est sauvée, et dans sa lettre au sénat Marc-Aurèle reconnaît que c'est à la prière des chrétiens qu'elle est redevable de son salut (1).

Puisque l'occasion s'en présente, je veux, mon cher ami, te parler d'une autre attitude des chrétiens pendant la prière : ils priaient les bras en croix. Cette attitude, que garde encore le prêtre pendant la messe, qu'aujour-

(1) *Apud.* S. Just., *Post. orat. ad Antonin.*; voir Baron, an. 58, n° 110.

d'hui même observent les fidèles dans une partie de l'Allemagne et de la Suisse, a une profonde signification. D'abord, qu'elle fût d'un usage général parmi les premiers chrétiens, les monuments de notre vénérable antiquité en rendent témoignage.

Le grand apôtre l'avait recommandée. Du fond de sa prison de Rome, il écrit à son disciple Timothée : « Je veux que les hommes prient en tout lieu, levant *vers le ciel* des mains pures, sans colère et sans contestation dans le cœur (1). » Voilà l'usage de prier les mains étendues. Mais ici se présente une question, dont la solution n'est pas sans intérêt. Pourquoi saint Paul veut-il que les hommes prient en *tout lieu?* Écoute la belle réponse de saint Augustin :

« Pour les chrétiens, dit le grand évêque, tout lieu est devenu un oratoire. Dieu avait ordonné aux Juifs de laisser toute la terre, et de ne lui offrir

(1) Volo ergo viros orare in omni loco, levantes puras manus, sine in ira et disceptatione. I. *Timoth.*, II, 8.

leurs sacrifices et leurs prières que dans un seul lieu. La raison en est qu'alors toute la terre était souillée par la fumée des autels, par l'odeur des victimes et par les autres impuretés païennes, qui s'étendaient sur toute sa surface. Mais maintenant que Jésus-Christ est venu purifier la terre entière, tout lieu est devenu un oratoire. Voilà pourquoi l'Apôtre exhorte et commande de prier partout, disant : « Je veux que les hommes prient *en tout lieu* (1). »

La recommandation de l'apôtre était prise au sérieux. Si nous étions descendus dans une crypte de nos immortelles catacombes, quel spectacle eût frappé notre vue ! Nous aurions vu nos pères, nos mères, nos frères et nos sœurs, jeunes ou plus âgés, tous candidats du martyre, priant ensemble dans l'attitude décrite par Tertullien : « Nous prions les yeux élevés vers le ciel, les

(1) Idcirco apostolus hortatur et præcipit sine intermissione orare ubique, dicens : Volo viros orare in omni loco. *Serm.* 130, *In Paracesve, de Cruce et Latrone.*

mains étendues, parce que nous sommes purs ; la tête nue, parce que nous ne rougissons pas ; sans moniteur, parce que nous prions du cœur. Tous ensemble nous prions sans cesse pour tous les empereurs ; pour eux nous demandons une vie longue, un empire tranquille, un palais sans embûches, des armées valeureuses, un sénat fidèle, un peuple vertueux, la paix du monde et tout ce qui entre dans les désirs de César (1). »

Un spectacle plus touchant encore se voyait dans les amphithéâtres. Au milieu des flammes, nos martyrs priaient les mains étendues vers le ciel. Croire que cette attitude datait du christianisme serait une erreur. On peut affirmer que c'est une loi de l'humanité, commune aux Juifs, aux païens et à tous les peuples ; nous le verrons dans la lettre de demain.

Tout à toi.

(1) *Apol.*, c. xxx.

SEIZIÈME LETTRE

13 juillet.

L'HABITUDE DE PRIER LES BRAS ÉTENDUS, COMMUNE AUX JUIFS ET AUX PAIENS.

Aux Juifs : Moïse. — David. — Salomon. — Aux Païens : Passage d'Apulée. — La statue de la Piété ou de la Pitié chez les Romains. — Explication des paroles de saint Paul : *Prier les mains pures*. — Signification mystérieuse de l'élévation des mains et de la génuflexion en priant. — Dans cette attitude l'homme se met en croix. — Respect de la croix chez les sauvages et partout. — Passages de Pline, de Servius et d'Arnobe. — L'éléphant chez les Égyptiens.

Mon cher Frédéric,

Parlant de sa mission, le Rédempteur du monde disait : *Je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour la compléter*. L'Église catholique, ta mère et la mienne, peut dire la même chose : « En fait de traditions saintes, je n'ai rien laissé perdre ; j'ai tout conservé, tout ennobli, tout expliqué. » Ainsi, ce n'est pas elle qui a

donné naissance à l'habitude de prier les mains étendues ; elle l'a reçue en héritage de l'ancien peuple de Dieu.

Pour en citer seulement quelques preuves : Nous voyons Moïse, Salomon, David, trois des plus célèbres représentants du peuple figuratif, prier les mains élevées vers le ciel.

Miraculeusement tirés de la servitude d'Égypte, les Hébreux étaient en marche vers la Terre promise ; des nations ennemies leur barraient le passage. Arrivés dans la vallée de Raphidim, ils rencontrèrent les Amalécites qui leur présentèrent la bataille. Afin d'assurer la victoire à son peuple, que fait Moïse ? Il monte sur la colline qui domine le champ de bataille, et se met à prier les mains étendues vers le ciel. Mystérieuse puissance de cette attitude! Toutes les fois que Moïse prie les mains étendues, Israël gagne du terrain ; toutes les fois que par lassitude il les laisse tomber, Israël recule (1).

(1) Cumque levaret Moyses manus, vincebat

Salomon venait d'achever la construction du plus magnifique temple du monde ancien. En présence de tout Israël, accouru pour assister à la consécration de l'incomparable édifice, le grand roi se met à genoux ; et les mains étendues vers le ciel, il remercie le Seigneur d'avoir daigné se choisir une demeure parmi les hommes (1).

David, son père, lui avait donné l'exemple de la prière dans cette attitude. Vois-tu ce roi selon le cœur de Dieu, demandant au Seigneur d'exaucer sa prière ? Pour être écouté, quelle attitude va-t-il prendre ? Il dit : « Seigneur, que ma prière monte vers vous, comme l'encens brûlé en votre présence ; l'élévation de mes mains sera le sacrifice du soir (2). »

Pour comprendre ces mots *le sacri-*

Israël : sin autem paululum remisisset, superabat Amalec. *Exod.*, XVII, 11.

(1) Flexis genibus contra universam multitudinem Iarael, et palmis in cœlum elevatis, ait : etc. II. *Paral.*, VI, 13, 14.

(2) Elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum. Ps. 140, 2.

fice du soir, il faut que tu te rappelles, mon cher ami, et que beaucoup d'autres apprennent, que le sacrifice du soir était de tous les sacrifices anciens le plus honoré et le plus efficace. Il était la fin et comme le couronnement du jour. Il représentait la sainte Eucharistie instituée le soir. Il était offert pour l'expiation de tous les péchés commis depuis le matin.

Non-seulement le saint roi priait les mains étendues, mais il conjurait tout le peuple de suivre son exemple. « O vous, disait-il, enfants d'Israël, qui avez, de préférence à toute la gentilité, le bonheur d'habiter la maison du Seigneur, de résider dans les parvis de la maison de notre Dieu ; pendant la nuit élevez vos mains vers le sanctuaire et bénissez le Seigneur (1). » Il serait facile de citer beaucoup d'autres exemples qui prouvent l'universalité et la perpétuité de l'usage, où étaient les Juifs de prier les mains élevées vers le ciel.

(1) Ps. 133, 1, 2.

Il en était de même chez les païens. « Notre attitude en priant, dit Apulée, est d'élever les mains vers le ciel (1). » Tu sais que la statue de la *Piété*, élevée par les Romains au centre de leur ville, représentait une dame romaine, les bras étendus vers le ciel. Tu sais encore que Constantin voulut se faire représenter dans la même attitude (2).

Dans le texte de saint Paul que je t'ai cité plus haut, se trouvent ces paroles : « Levant vers le ciel des mains pures : *Levantes puras manus*. Il convient de les expliquer, parce que nous y trouvons le témoignage d'une antique tradition, religieusement conservée par nos pères dans la foi, et dont les vénérables vestiges existent encore parmi nous. L'Apôtre veut qu'en priant nous élevions vers le ciel des mains pures. Il ne s'agit pas seulement de la pureté spirituelle des mains, c'est-à-dire de l'exemption de toute souillure du péché : vol, ava-

(1) Habitus orantium hic est, ut manibus extensis ad cœlum precemur. Lib. *de mundo*.
(2) Euseb., *Vit. Constant.*, lib. III, c. III.

rice, impureté; mais de la pureté matérielle produite par le lavement des mains. Or, chez les Juifs l'usage était de se laver les mains avant de prier. Tu n'as pas oublié un des textes révélateurs de cet usage. Dans un de ses psaumes David dit à Dieu : « Je laverai mes mains, non avec les méchants, mais avec ceux qui vous servent; et quand mes mains seront lavées, je m'approcherai de votre autel (1). »

Dociles à la recommandation de l'Apôtre, qui ne faisait d'ailleurs que perpétuer une antique coutume, les premiers chrétiens avaient soin de se laver les mains avant de prier. Ils le faisaient par respect pour la sainte Eucharistie, que les hommes recevaient dans leurs mains nues, et les femmes dans leurs mains couvertes d'un voile blanc, appelé *Dominicale*. Ils le faisaient encore pour se rappeler la pureté d'âme qu'il fallait apporter à la prière. De là ce mot de Tertullien : « Prier les mains lavées,

(1) Lavabo inter innocentes meas et circumdabo altare tuum, Domine. Ps. XXV, 6.

mais l'âme souillée, qu'est-ce qu'une pareille prière (1)? »

Pour cette ablution matérielle il y avait, comme tu sais, dans l'*atrium* ou cour carrée qui précédait les églises, de vastes bassins, et pour la purification spirituelle, d'autres vases remplis d'eau bénite (2). Aujourd'hui les premiers ont disparu; il ne reste que le bénitier placé à l'entrée des églises, afin qu'en prenant de l'eau bénite les fidèles expient leurs fautes légères; les prêtres seuls se lavent maintenant les mains pendant la messe (3).

Plusieurs, peut-être, parmi ces hommes qui, ne doutant de rien, sont toujours disposés à critiquer les cérémonies de l'Église, seront bien étonnés d'apprendre que l'usage de se laver les mains avant de prier, est commun non-

(1) Quæ ratio est, manibus quidem ablutis, sed spiritu sordidato, orare? *De Orat.*, c. II.

(2) Euseb., *Hist.*, lib. X, 4.

(3) Il est bon de se rappeler que Pie IX a attaché 100 jours d'indulgence, applicables aux âmes du purgatoire, au signe de la croix fait avec l'eau bénite.

seulement aux Juifs et aux chrétiens, mais encore aux païens ; en sorte que pour le trouver inutile ou absurde, il faut faire le procès à tout le genre humain. Qu'ils écoutent un des poëtes de la *belle* antiquité : « La chasteté plaît aux Dieux ; venez avec des vêtements purs ; et avec des mains pures prenez l'eau de la fontaine (1). »

Dans ma lettre précédente, j'ai promis de t'expliquer la signification mystérieuse de l'élévation des mains pendant la prière. Maintenant que tu connais l'antiquité et l'universalité de cette pratique, je vais tenir ma parole.

C'est sur la croix, et formant lui-même une croix, que le Fils de Dieu a sauvé le monde. « *Lorsque je serai élevé* « *de terre*, disait-il, *lorsque je serai une* « *croix vivante placée entre le ciel et la* « *terre, j'attirerai tout à moi, à moi qui* « *suis la Vérité, la Vie, le Salut pour* « *les anges, pour les hommes, comme*

(1) Casta placent Superis, pura cum veste venite,
Et manibus puris sumite fontis aquam.
Tibull., *Eleg.*, lib. I, eleg. 2.

« *pour toutes les créatures* (1). » Or, ce Sauveur crucifié et sauvant le monde par sa croix, était l'attente de toutes les nations : *Desideratus cunctis gentibus*. La tradition fidèlement conservée leur apprenait non-seulement sa vie, mais encore sa mort.

Comme l'homme ne peut être sauvé, s'il ne devient semblable à son Sauveur, il a toujours dans ses prières, ses adorations et ses sacrifices, pris l'attitude d'un crucifié. Jamais il n'en connut de si capable de toucher le cœur de Dieu. Delà deux faits inexplicables en dehors des données traditionnelles : d'abord, le respect instinctif pour la croix, de la part même des peuples sauvages, et leur confiance dans ce signe mystérieux ; ensuite, l'usage aussi ancien que le monde et aussi étendu que le genre humain, de prier les genoux en terre et les bras étendus en forme de croix.

Quant au premier fait, écoute cette

(1) Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. *Joan.*, XII, 32.

histoire. Lorsque les Espagnols découvrirent l'Amérique, ils trouvèrent un grand nombre de ruines gigantesques, monuments défigurés, mais réels, d'une ancienne civilisation fort avancée. Ils trouvèrent entre autres le célèbre temple de Palanque, dans lequel était sculptée une magnifique croix, aux grandes dimensions et objet de l'adoration des sauvages. Le même signe de salut, environné des mêmes honneurs, se rencontra dans plusieurs autres îles.

En 1522, peu de temps avant l'apparition des Espagnols dans le Yucatan, le grand prêtre des idoles, Chilam Ballam, fit à ses concitoyens l'étonnante prédiction que tu vas lire : « A la fin du treizième âge, viendra le signe d'un Dieu qui est dans les cieux ; et la croix par laquelle l'univers fut illuminé se manifestera au monde. Il y aura division dans les volontés, lorsque ce signal sera donné dans les temps à venir. Avant que les prêtres aient fait une lieue, vous verrez la croix apparaître d'un pôle à l'autre. Le culte des faux dieux

cessera... Votre père vient, ô Itzalanes! Recevez vos hôtes barbus de l'Orient, qui vous apportent le signe de Dieu.

« Nous devons encenser la croix. Elle paraît aujourd'hui en opposition au mensonge. Elle est montrée au monde à l'encontre du premier arbre du monde. Elle est le signal de Dieu dans les cieux. Adorez-la, ô Itzalanes! avec une volonté droite. Je vous avertis et vous commande, moi votre interprète et maître Ballam; et maintenant j'ai fini de dire ce que le vrai Dieu m'avait ordonné, pour que le monde l'entendît (1). »

Nous voyons ici, mon cher Frédéric, que Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage. Le prêtre américain est une sybille. Son langage n'est pas plus étonnant que celui de la sybille de Cumes, traduit par Virgile. Quant au respect de la croix de la part des anciens peuples païens, Égyptiens, Grecs, Romains, j'en ai suffisamment parlé dans

(1) Fréd. de Waldeck, *Voyage pittoresque et archéol. dans la province d'Yucatan*, p. 35.

le *Traité du signe de la Croix ;* inutile de le répéter ici. Je ferai seulement remarquer que, par une astuce digne de lui, Satan avait voulu déshonorer la croix, en en faisant l'instrument du supplice le plus ignominieux.

Du respect universel de la croix, nous en connaissons la cause, nous chrétiens catholiques. Il y a seize cents ans que l'Église, par la bouche de Tertullien, l'expliquait à nos pères : « Par l'élévation des mains, nous nous offrons à Dieu et nous nous remettons entre ses mains. L'attitude du chrétien en priant, annonce qu'il est prêt à tout souffrir suivant le modèle du calvaire (1). » Ainsi quand nous voyons le prêtre à l'autel priant les mains étendues, nous avons devant les yeux la grande Victime du monde, le Fils de Dieu, s'immolant sur la croix.

J'arrive au second fait énoncé plus haut, savoir l'habitude de prier les

(1) Extensione manuum nos Deo offerimus et quasi in manus ejus dedamus... Paratus ad omne supplicium ipsa habitus orantis christiani. *Apol.*, c. XXX

genoux en terre. Nous savons déjà que cette habitude a été permanente chez les Juifs et chez les chrétiens. Il reste à montrer qu'elle ne le fut pas moins chez les peuples païens de l'ancien monde. C'est une preuve de plus que la Génuflexion est une loi de la création tout entière.

« Il existe, dit Pline, une sorte de culte pour les genoux de l'homme, qu'on témoigne par le respect qu'on leur porte. Les suppliants les touchent ; vers eux ils étendent les mains ; ils les adorent comme des autels, sans doute parce que là est le principe de la vitalité (1). »

A l'occasion d'un vers de l'*Enéide*, le plus ancien commentateur de Virgile, Servius, en donna une raison : « Les physiciens, dit-il, enseignent que chaque partie du corps est consacrée aux dieux : l'oreille à la *Mémoire*, le

(1) Hominis genibus quædam religio inest, observatione genuum, hæc supplices attingunt, ad hæc manus tendunt, hæc ut aras adorant, forte quia eis inest vitalitas. *Hist.*, lib. II, c. XLV.

front au *Génie*, la main droite à la *Foi*, les genoux à la *Miséricorde* (1). »

Ainsi, soit en priant les hommes, soit en priant les dieux, les païens embrassaient leurs genoux, siége de la miséricorde, pour signifier que ce qu'ils demandaient leur serait accordé. « Ne voyez-vous pas, leur disait Arnobe, que vous ridiculisez vos idoles ? vous embrassez leurs pieds et leurs genoux, et vous les palpez en priant (2). » Delà vint la coutume d'enduire de cire les genoux des dieux, et d'y coller des tablettes sur lesquelles étaient écrites les demandes qu'on leur adressait : « Dans ce but, dit Juvénal, il est permis d'enduire de cire les genoux des dieux (3). »

Principe de la vitalité, siége de la miséricorde, les genoux sont incontes-

(1) Dixerat et genua amplexus genibusque volutans
Hærebat.... *Ænœid.* 3.
Physici dicunt esse consecratas numinibus singulas corporis partes, ut aurem *Memoriæ;* frontem *Genio;* dexteram *Fidei;* genua *Misericordiæ.*

(2) Ita enim ridetis hæc signa, quorum plantas et genua contingitis, et contrectatis orantes. Lib. VI.

(3) Propter quæ fas est genua incirare deorum. *Satir.*, X.

tablement le symbole de la vigueur. En eux repose la force et d'eux part le mouvement. En effet, de même que fléchir les genoux est un aveu de faiblesse et d'indigence ; ainsi, ne pas les fléchir est un signe de puissance et de dignité.

Telle est la raison pour laquelle chez les Egyptiens, l'éléphant était l'emblème de la puissance royale. Le puissant animal ne fléchit pas le genou, c'est-à-dire qu'il n'a pas besoin du secours d'autrui, et qu'il n'a de supplication à faire à qui que ce soit. Ainsi, embrasser les genoux de quelqu'un, n'est autre chose que de reconnaître sa force, sa dignité et le pouvoir, s'il veut, de secourir celui qui l'invoque,

Voilà, mon cher ami, quelques-uns des mystères renfermés dans la Génuflexion. La preuve incontestable qu'ils sont très-réels, c'est la pratique religieuse et universelle de la Génuflexion, dans tous les siècles et chez tous les peuples du monde. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet,

d'ailleurs aussi intéressant qu'il est peu étudié. Il est grand temps de finir cette lettre déjà trop longue.

Tout à toi

DIX-SEPTIÈME LETTRE

17 juillet.

EXPLICATION DU TITRE DE CETTE CORRESPONDANCE.

Le dix-neuvième siècle ne fait plus la Génuflexion devant le vrai Dieu, il viole ainsi la première loi de la création. — Il fait la Génuflexion devant de faux dieux. — Il ne veut plus qu'on la fasse devant le vrai Dieu. — Quelques-uns de ses blasphèmes.

MON CHER AMI,

Enfin, je tiens aujourd'hui ma promesse. Cette lettre va t'expliquer le titre de notre correspondance : *La Génuflexion au XIXe siècle.*

L'homme est un être créé pour adorer. Ne s'étant pas fait lui-même, il faut qu'il adore quelqu'un ou quelque chose. Ce quelqu'un ou ce quelque chose, c'est l'Être, dieu ou créature,

dont il reconnaît la supériorité ; de qui il espère quelque bien, et à qui il doit des hommages de soumission et de reconnaissance. Ce qui est vrai de l'homme est vrai des anges, des démons et de tous les êtres créés.

L'adoration est donc la loi de la création tout entière. La Génuflexion est l'acte extérieur, le signe obligé de l'adoration. Ainsi l'ont comprise et pratiquée tous les peuples du monde, Juifs, Chrétiens, Païens. Puisqu'une loi se reconnaît à la permanence des effets, la Génuflexion est donc une loi : loi universelle, sacrée, impitoyable.

Je dis *impitoyable ;* car l'homme ne peut s'y soustraire. Bon gré, mal gré il faut qu'il fasse la Génuflexion. S'il ne la fait pas devant le Dieu vrai, il la fera devant le dieu faux ; s'il ne la fait pas devant le Dieu Très-Haut, il la fera devant le dieu très-bas ; s'il ne la fait pas devant le Dieu esprit, il la fera devant le dieu matière ; s'il ne la fait pas devant le Dieu éternel, devant l'Ancien des jours, *Antiquum dierum*, comme dit

l'Ecriture, il la fera devant un dieu moderne ; s'il ne l'a fait pas devant un seul Dieu, il la fera devant beaucoup de dieux ; en un mot, s'il ne la fait pas devant Dieu, il la fera devant tout ce qui n'est pas Dieu.

L'homme lui-même a écrit cette vérité à toutes les pages de son histoire. Au paradis terrestre, il refusa de faire la Génuflexion devant son Créateur. Pour autant est-il dispensé de la faire ? Hélas ! non. Pendant plus de vingt siècles, nous le voyons, sur tous les points du globe, faisant docilement, honteusement la Génuflexion devant des myriades de prétendus dieux, immondes, ridicules, sanguinaires.

Non-seulement la plèbe ignorante, mais les philosophes les plus renommés, les orateurs, les poëtes, les généraux d'armée, les plus fiers Césars accomplissent l'impitoyable loi. Comme on conduit certains animaux, l'ours et le buffle, au moyen d'une chaîne passée dans la cloison du nez, Satan les conduisait aux pieds de ses autels et les forçait de fléchir les

genoux devant lui (1). Voilà ce qui se passait dans les beaux siècles de la *belle* antiquité.

Or, le dix-neuvième siècle, pris dans son ensemble, et tel qu'il se personnifie dans ses grandes manifestations, ne fait plus la Génuflexion devant le vrai Dieu. Les gouvernements ne la font plus ; ils sont tous hostiles au vrai Dieu, à l'Eglise son épouse, au Pape son représentant. Les fabricants de constitutions et de lois ne la font plus ; les mœurs publiques, l'opinion publique, le commerce, l'industrie, les arts, les sciences, la philosophie, l'éducation, la littérature, ne la font plus. Sauf quelques minces exceptions, ces manifestations multiples du dix-neuvième siècle tournent le dos au vrai Dieu, je veux dire se font au rebours de ses enseignements.

Prête l'oreille et tu les entendras crier d'une voix unanime : « *Le Cléricalisme : voilà l'ennemi !* Nous ne voulons plus du Dieu de nos pères,

(1) Scitis quoniam cum gentes essetis, ad simulacra multa prout ducebamini euntes, I. *Cor.*, XII, 2.

plus de son Église, plus de ses dogmes ni de sa morale. Tout cela nous pèse : *Nolumus hunc regnare super nos.* On ne me condamnera pas, moi dix-neuvième siècle, siècle de lumières et de prodiges, à faire, comme les siècles de barbarie, la Génuflexion devant le Dieu du chrétien.» Voilà un fier langage. Est-il la preuve que le dix-neuvième siècle ne fait pas la Génuflexion ? Nous allons voir.

Quand le vrai Dieu sort par la porte, les faux dieux entrent par la fenêtre. Sans doute le dix-neuvième siècle ne fait plus la Génuflexion devant le vrai Dieu, et il s'en flatte. Mais malgré qu'il en ait, il la fait devant d'autres dieux ; il la fait souvent, il la fait honteusement : *jamais il n'y eut autant de génuflecteurs que dans les temps actuels.*

Il y a moins de cent ans, les villes de France et la plupart des villages en virent, et beaucoup des plus fiers, qui, à l'exemple des législateurs d'alors, faisaient la Génuflexion devant une idole de chair, placée sur les autels. D'autres, en grand nombre, adoraient le dieu-peuple, en

attendant le dieu-empereur, le *Divus imperator* : dieu casqué, botté, éperonné, cravache en main et sabre au côté.

Depuis la chute de ce nouveau dieu, combien d'autres ont été et sont encore adorés ! Plusieurs fois la déesse république n'a-t-elle pas eu ses fêtes, ses statues, ses hymnes de triomphe, et obtenu les plus solennels serments de fidélité ? Le dieu État n'est-il pas encore aujourd'hui le grand dieu de l'Europe ?

Rome révolutionnaire ne rend-elle pas un culte public, au sommet du Capitole, à la Louve de Romulus ? Que dire des Génuflexions anglaises, russes et prussiennes ?

Est-ce que chaque jour encore, sous nos yeux et partout, il ne se fait pas des milliers de Génuflexions devant le dieu or, devant le dieu pouvoir, devant le dieu chair ? A ces faux dieux ne sacrifie-t-on pas tout ce qui est dû au vrai Dieu : la vérité, le respect de soi-même, l'honneur, la conscience ? Ainsi ce fier dix-neuvième siècle, qui se croit trop grand pour faire devant le vrai Dieu,

une Génuflexion qui honore, ne se lasse pas de faire devant des idoles des Génuflexions qui déshonorent.

Chose digne de remarque, mon cher Frédéric, ces dieux modernes sont les dieux anciens. Dieux toujours les mêmes : immondes, ridicules, sanguinaires. Pour les revoir tels qu'ils étaient adorés, il y a deux mille ans, sous le brillant soleil de Rome et de la Grèce, il ne manque que les noms et la forme plastique : Mais patience. Comme le culte intérieur se manifeste nécessairement par le culte extérieur, il ne faut jurer de rien. Qui aurait dit en 89, qu'en 93 il y aurait une prostituée sur l'autel de Notre-Dame de Paris ? Dès aujourd'hui, une chose est permise : c'est de dire avec Pie IX que la *Révolution reconduit l'humanité au paganisme* (1).

Non-seulement le dix-neuvième siècle, dans sa partie dirigeante, ne fait

(1) Ces paroles textuelles se lisent dans l'*Avertissement* qui vient (juin 76) d'être adressé aux catholiques de Rome, relativement au futur conclave.

plus la Génuflexion devant le vrai Dieu ; mais il ne veut pas qu'on la fasse. Il y a des milliers de voix pour la proscrire ; pour tourner en dérision, pour menacer même ceux qui la font.

Ecoutons ce qui se dit, lisons ce qui s'imprime : « Nous rougissons de voir encore un certain nombre d'hommes ignorants et beaucoup de femmes fanatiques fléchir le genou devant Dieu. Afin de les délivrer d'une superstition qui déshonore notre siècle, nous allons, d'une part, leur montrer combien ils sont ridicules; et, d'autre part, détruire tous les objets qui, en leur rappelant ce qu'ils nomment le monde surnaturel, pourraient motiver ces actes dégradants. »

Ils tiennent parole. S'il t'en coûte, mon cher ami, d'entendre leurs blasphèmes, il ne m'en coûte pas moins de les répéter. Néanmoins c'est une nécessité de les connaître, pour savoir où nous en sommes et à qui nous avons à faire. Tous se réduisent à ce mot : Plus d'adoration, par conséquent plus de génuflexion.

S'adressant aux catholiques de tous les pays, ils disent : « Cléricaux qui que vous soyez, hommes et femmes, quelle que soit votre position sociale, vous *n'êtes que des brutes inconscientes, conduites par des brutes tonsurées*. Le Dieu qu'ils vous enseignent *c'est le mal;* le Christ *un imposteur ;* la papauté *un chancre ;* le pape *un vampire*.

« Certaines gens prétendent encore qu'il y a de bons prêtres et de bons moines. Non, il n'y a pas de bons prêtres ; non, il n'y a pas de bons moines. Le prêtre et le moine sont en guerre ouverte avec la société ; ils sont ennemis du progrès et de la lumière ; ils sont forcés par ordre supérieur *à travailler à l'abrutissement des masses*, afin de hâter, par tous les moyens possibles, le triomphe complet de l'Eglise catholique romaine. »

« Les bandits de la Calabre et des Abruzzes, comparés à ceux qui exercent le *banditisme sacré*, n'étaient que l'enfance de l'art. »

Quand on pense que, après dix-huit

siècles de christianisme, de pareils blasphèmes et une infinité d'autres que je rougirais de transcrire, peuvent se proférer impunément au sein de nations baptisées, on se demande avec effroi *où nous en sommes et où nous allons?*

A demain la continuation de ce triste sujet.

Tout à toi.

DIX-HUITIÈME LETTRE

18 juillet.

BLASPHÈMES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE
(*continuation*).

Haine satanique du Christianisme. — Expulsion universelle. — L'hérésie dans Rome. — Fait inoui et très-significatif. — Programme de la jeunesse antichrétienne.

Mon cher ami,

En dénonçant les prêtres comme un troupeau de *brutes*, *de panthères*, *d'hypocrites*, *de pourceaux et d'ennemis de la société*, les impies de l'ancien et du nouveau monde, ont, à leurs sens, montré suffisamment la stupidité de ceux qui croient encore aux enseignements du prêtre, et qui font encore la génuflexion devant le Dieu qu'il annonce. Expulser de partout Dieu et le prêtre, la conséquence est forcée. A la réaliser, les ouvriers de Satan travaillent de tout

leur pouvoir, et ils ne se gênent pas de le dire : Ecoutons :

« Nous travaillons ardemment à décatholiser la France, afin de purger à jamais notre sol de l'immonde Société de Jésus, de l'Ignorantisme et des accaparements territoriaux du clergé. Oui, nous désirons chasser Dieu de toutes les lois. Nous biffons Dieu. La paix de l'âme est dans la négation de Dieu. »

« La conspiration antisociale qui a nom l'Eglise Romaine, doit être combattue par tous les moyens que les lois mettent au service de la société ; et si ces lois ne suffisent pas, il en faut faire d'autres pour écraser nos ennemis. »

« Que d'autres qui se croient plus habiles, masquent leur pensée et se défendent de vouloir attaquer la *Sainte-Religion* de leurs pères, nous disons, nous, que le catholicisme, tel que l'ont fait les Jésuites, est un abus ; qu'à cet abus il faut déclarer nettement la guerre, en un mot *écraser l'infâme*. Foin des vieilles et absurdes croyances ! »

« Partout où le catholicisme a passé,

on a constaté la ruine et la honte. »

« Peuples ! nous resterons esclaves tant qu'un prêtre sera debout. Et certes, c'est jusqu'au dernier qu'il faudra détruire, par tous les moyens, ces gens pervers, qui ont été dans tous les temps une des principales causes des misères de l'humanité. Si tous les soi-disant ministres de Dieu voulaient suivre l'exemple de Jésus-Christ, qu'ils commencent donc à se laisser crucifier : ou *commençons par les crucifier nous-mêmes*, si nous voulons, comme les Juifs, avoir un jour la liberté. »

Tout le monde le sait, mon cher Frédéric, la chose n'est pas à faire. La *Commune* a donné le signal. Seulement, au lieu de crucifier les prêtres, elle les a fusillés. Et il y a des lois qui condamnent ceux qui excitent à la haine des citoyens les uns contre les autres ; et devant de pareilles provocations, ces lois sont restées muettes. Serait-ce que déjà le prêtre ne serait plus regardé comme un citoyen, mais comme une brute, et une brute malfaisante ?

Pourtant, c'est ainsi qu'on égare l'opinion, qu'on trompe les classes ouvrières ; et qu'on arme des milliers de bras qui, au jour donné, se lèveront contre les prêtres ; en sorte que, si Dieu n'y met la main, nous verrons s'accomplir cette prédiction du Sauveur : « *Le temps viendra où ceux qui vous tueront, croiront rendre gloire à Dieu et service à la société* (1). »

A ce sujet, voici, mon cher ami, un fait dont j'ai été témoin. Il y a quelques semaines, me trouvant dans un couvent de Paris, une pauvre femme du voisinage, vint, suivant sa coutume, demander l'aumône. En attendant le pain, le bouillon et les vêtements qui lui étaient destinés, elle demande à la religieuse de la loge ce qu'on disait des affaires publiques. La religieuse répondit qu'on n'était pas sans inquiétude. A ces mots, la bonne vieille joint les mains et du ton le plus convaincu, elle dit : « Quel malheur qu'on n'ait pas laissé faire la

(1) Venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo. *Joan.*, XVI, 2.

Commune : ils avaient de si bonnes intentions pour le peuple ! »

Après avoir décrété, en principe, l'expulsion de Dieu et du prêtre, les impies signalent les points par où elle doit commencer.

D'abord la vie sociale. « Les vrais libéraux haïssent le prêtre presque autant qu'il est haïssable. Ils se feraient couper en morceaux, aussi menus que les articles du budget de l'instruction publique, plutôt que de porter à la Chambre ou au Sénat des bipèdes qui vivent de la soutane et du tricorne. »

La vie chrétienne. « Il faut éloigner le prêtre de nos mères, de nos épouses, de nos filles. Il faut les éloigner de la pratique des sacrements, afin de les sauver. » Puis, s'adressant au prolétaire, à l'ouvrier : « Ah ! mon pauvre homme, reste plutôt à l'atelier que d'aller le dimanche à l'Église : il y fait moins malsain pour ta raison et pour ton cœur. »

La vie de famille. « Pas de prêtre à la naissance, au mariage, à la mort. »

Les malheureux n'ont que trop réussi ! Sans parler des autres villes de France ou de l'étranger, Paris compte plusieurs milliers d'enfants qui ne sont pas baptisés, et un certain nombre de familles *bien posées*, qui ne veulent pas qu'ils le soient. Quant au mariage, la société de Saint-François-Régis en a fait régulariser plus de soixante-dix mille : elle en régularise encore toutes les semaines. Comme le contrat civil est établi à peu près chez toutes les nations actuelles, il est certain que l'acte le plus décisif de la vie s'accomplit trop souvent sans recevoir la bénédiction de l'Eglise : le prêtre en est expulsé.

Que dire de la mort? Depuis quelques années nous sommes témoins d'un spectacle qui ferait rougir les sauvages. Victime de doctrines dégradantes, l'homme du dix-neuvième siècle se croit une bête ; et il se fait enfouir comme une bête. Dans un an, Paris, la capitale des lumières, a été témoin de dix-sept cents enfouissements solidaires! Les différentes villes de France,

plusieurs villages même ont imité Paris. Ce qui passe toute imagination, Rome, elle-même, a vu plusieurs fois ce hideux scandale parcourir ses rues, habituées jusqu'ici à de tout autres spectacles.

Ce n'est pas tout. Croirait-on qu'en ce moment même, Rome, la ville sainte, la métropole de la vérité, compte dans son enceinte douze temples protestants et autant d'écoles, d'où chaque jour sortent à flots les négations hérétiques, opposées à l'affirmation catholique. Ce fait inouï est un signe des temps.

L'éducation. Il faut le reconnaître, plus habiles que les enfants de lumière, les fils de ténèbres comprennent l'importance décisive de l'éducation. Qui sera maître de l'éducation, surtout des classes lettrées, sera maître du monde. Ils disent : « Laissez-nous seulement les écoles, nous vous laisserons volontiers la pompe de vos cérémonies, votre hiérarchie, vos évêques et vos chapitres. Lorsque nous aurons extirpé de tous les cœurs la racine du

catholicisme, lorsque nous aurons renversé les anciennes traditions, la hiérarchie tombera d'elle-même. »

« La religion doit être bannie de l'éducation. Nous voulons abolir la Justice divine. Nous voulons transformer la conscience humaine, pour que les sociétés se transforment. »

« Dans quel but sont fondées par nous les écoles des filles? Il est clair que ce but est de soustraire les enfants à toute espèce d'influence, soit des prêtres, soit de leurs acolytes. »

« Un jour viendra, et bientôt, nous l'espérons, où la législation ne tolérera plus les congrégations religieuses et enseignantes. »

« Si le libéralisme vient au pouvoir, il aura pour mission d'exclure de l'école l'enseignement de la religion. »

« La *laïcité* de l'enseignement n'est qu'une partie de notre programme, qui comprend en outre l'*obligation* et la *gratuité*. Du reste, l'instruction *obligatoire* s'imposera comme corollaire de l'instruction laïque, si l'on ne veut point

voir les écoles désertées, par suite des intrigues du cléricalisme. »

« Le conseil municipal de Paris a économisé environ quatre-vingt mille francs sur les œuvres entachées de catholicisme. Il consacrera cette somme aux écoles laïques, afin de préparer des lecteurs à Voltaire (1). »

Aujourd'hui même, le candidat qui veut faire partie de ce conseil municipal, est obligé de promettre d'appliquer le programme suivant : « Instruction gratuite, obligatoire, laïque; suppression de l'enseignement religieux dans les écoles communales (2). »

Ces demandes, chaque jour réitérées, d'expulser la religion de l'enseignement ont déjà porté leurs fruits. Ne parlons ni de la foi ni des mœurs des lycées et des colléges; rappelons seulement le scandale qui vient de se produire à l'enfouissement de Michelet. Un

(1) Les droits de l'homme. Avril 76.

(2) Dans sa séance du 22 juillet 1876, ce même conseil municipal de Paris vient de défendre tout exercice religieux dans les écoles communales.

appel adressé aux étudiants les a conviés à une manifestation de *la libre pensée*. Environ trois mille y ont répondu. C'étaient autant de jeunes libres penseurs, réunis pour affirmer sur un cadavre le néant de leurs croyances.

La manifestation a été suivie d'un banquet, où l'un des jeunes fils de Voltaire s'est exprimé en ces termes : « Camarades, c'est avec bonheur que nous avons vu la jeunesse des écoles considérer comme un devoir de prendre part à *cette grande manifestation anticléricale*, et témoigner ses sentiments en rendant, pour ainsi dire, les honneurs du triomphe aux cendres de celui, dont tous les efforts ont eu pour but la *déchristianisation* des races latines.

« Citoyens, le combat commence ; nous allons lutter et triompher. Il faut qu'en présence des *menées sourdes du cléricalisme cherchant à corrompre la jeunesse*, celle-ci se réunisse, et que, par une manifestation éclatante, elle montre toute *son horreur pour les doctrines du clergé*, répudie énergiquement toute al-

liance avec ses théories insensées, et enfin proclame hautement ses sentiments de libre pensée. »

Que la jeunesse, à qui l'avenir appartient, se laisse envahir par de pareilles doctrines, et dans peu d'années la société sera une poudrière gardée par des fous. Alors qu'arrivera-t-il ? Les libres penseurs eux-mêmes répondent : « La bataille sera livrée oui, un jour ou l'autre ; c'est inévitable. La Commune n'aura été qu'un combat d'avant-garde ; 93 qu'une faible image, qu'une pâle lueur des événements qui se dérouleront alors. Cette fois le Romanisme ne sera pas oublié. Encore quelque temps, nous serons témoins de ruines et de massacres devenus nécessaires. »

Heureusement que Dieu est là !

Tout à toi.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

20 juillet.

BLASPHÈMES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (*Fin*).

Les deux grands corps d'armée de Satan : l'Internationale et la Franc-Maçonnerie. — Programme. — Puissance actuelle de la Franc-Maçonnerie. — Histoire.

MON CHER AMI,

L'expulsion de la religion de l'enseignement et des écoles a déjà reçu un commencement d'exécution matérielle. Tu n'as pas oublié que les hommes de la Commune arrachaient des salles de classe les crucifix, les statues de la sainte Vierge, les images des saints, et tout ce qui pouvait éveiller ou entretenir dans les enfants une pensée chrétienne.

Tout le monde a connu les projets d'un ancien ministre de l'instruction

publique, dans le royaume très-chrétien, qui ordonnait de supprimer toutes les images représentant les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou les apôtres et les saints, afin de les remplacer par les figures des animaux utiles ou nuisibles à l'agriculture.

On pouvait croire que le temps avait fait bonne justice, et des actes sacriléges de la Commune, et des pensées grossièrement matérialistes du ministre : il faut en revenir. Lisons plutôt la circulaire d'un *Édile* de France, qui vient de ceindre l'écharpe de maire. S'adressant à ses commettants il leur dit :

« Voici le titre des livres qui servaient dans les écoles congréganistes : le catéchisme, l'évangile, les litanies, l'histoire sainte.

« Outre cela, tous les murs de nos écoles sont encore *placardés de crucifix*, de mauvais dessins représentant les scènes de l'ancien Testament et par des tableaux imprimés, renfermant des sentences et maximes religieuses à l'u-

sage des corporations religieuses. Ajoutez à cela *les messes*, *les confessions et autres pratiques piétistes*. C'est là tout un système d'éducation (???).

« Il était temps de mettre un terme à toutes *ces manœuvres abêtissantes*, et notre œuvre de régénération ne fait que commencer.

« C'est à nous, représentants de la cité, qu'incombe le devoir de veiller à l'éducation de la jeunesse, et en débutant dans cette tâche, rejetons tout d'abord ce bagage *d'instruction cléricale*, remplaçons *ce culte idolâtre renouvelé du paganisme*, par de bons livres d'analyse, d'histoire nationale, des notions sur le droit public et la morale universelle.

« Je propose à la commission municipale d'autoriser le maire à faire enlever des diverses classes de nos écoles, les traces de l'ancien enseignement congréganiste. »

Tu le vois, le dix-neuvième siècle, personnifié dans ceux qui le dirigent, ne veut à aucun prix fléchir le genou

devant Dieu ; il veut, de plus, par ses abominables blasphèmes, que tous les catholiques jusqu'au dernier imitent son exemple. Reste la seconde partie de son programme : elle consiste à promettre qu'il anéantira tous les objets capables de rappeler le monde surnaturel, en sorte que les chrétiens n'auront plus de raison de faire la génuflexion, si ce n'est devant ses propres dieux.

« Libres penseurs, protestants, anglicans, hérétiques, infidèles de tous pays, tenez-vous pour avertis, et sachez le sort qui vous est réservé, si le pape de Satan vient à triompher. Devant le péril commun réunissez-vous, formez vous en légions et attaquez le monstre. Les forteresses de la superstition et du fanatisme s'appellent couvents, monastères, séminaires grands et petits, presbytères, chapelles, sanctuaires, cathédrales. Tous ces antres de la théocratie doivent disparaître. Nous ne devons pas souffrir, nous les ennemis du catholicisme, qu'une seule de ces basiliques se dresse sur la terre, pour menacer nos croyances philosophiques.

« Brûlons les emblèmes de l'idolâtrie romaine, confessionnaux, croix, bannières, statues, images, missels, scapulaires, reliquaires. Détruisons de fond en comble couvents, monastères, presbytères, chapelles, sanctuaires, églises et cathédrales. Alors commencera pour le peuple le règne de Dieu sur la terre, l'ère de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Dans le même jour où le peuple sera victorieux, il devra procéder à l'embrasement des repaires du fanatisme, dans les villes et dans les campagnes, sur tous les points à la fois.

« Voici de quelle manière, peuple, il faut opérer pour détruire les forteresses de la superstition. A l'intérieur des monuments tu placeras un lit de paille, de poutres, de débris de bois; sur ces matériaux tu auras soin de disposer de distance en distance des barils de pétrole, d'huile, de goudron, d'essence, d'alcool, ou tout ce que tu auras sous la main pour alimenter l'incendie. Une étincelle suffira pour faire éclater

l'embrasement. La chaleur intense produite par l'amoncellement des matières inflammables calcinera les pierres, transformera les marbres en chaux, fera couler en laves ardentes les supports en fer; et les édifices s'abîmeront sous leur propre poids. »

Tous les blasphèmes, toutes les menaces, tous les projets cités dans ces lettres, sont extraits *mot pour mot* des écrits des révolutionnaires actuels. Afin que personne ne soit tenté de les lire, je me suis bien gardé d'indiquer les ouvrages où ils se trouvent.

Ils ont bien raison d'annoncer que pour eux la Commune avec toutes ses horreurs n'est qu'*un combat d'avant-garde*, et 93 une pâle lueur de ce qu'ils nous préparent.

Dire, pour se rassurer, que ces menaces sont insensées; que ces projets ne se réaliseront jamais; que les blasphèmes qu'on vient d'entendre, ne sont que les voix perdues de quelques énergumènes, sans écho, même dans le parti du mal: serait, à mon sens, une

dangereuse illusion. Ainsi raisonnaient les endormeurs de 89. Qui leur eût prédit 93, eût été traité de visionnaire. Et cependant.....

Non, mon cher Frédéric, ni ces menaces ne sont insensées ni ces projets irréalisables, ni ces blasphèmes des voix isolées. En voici la raison : La négation c'est la haine ; la haine portée à l'extrême limite, n'est satisfaite que par la destruction de l'objet haï. La destruction radicale du catholicisme et de tout ce qu'il a touché, est donc forcément dans la pensée, comme dans la logique du mal. Heureusement que Dieu est là ; et

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Quant aux blasphèmes, loin d'être des voix isolées et impuissantes, ils sont les cris de guerre de la grande armée de Satan. Jusqu'ici armée souterraine, elle manœuvre aujourd'hui en plein soleil, avec ses deux grands corps : l'*Internationale* et la *Franc-maçonnerie.*

Pour ne parler que de cette dernière, elle-même va te dire ce qu'elle est et ce qu'elle veut.

Naguère encore elle se donnait pour une société philanthropique : société parfaitement inoffensive, qui n'avait d'autre but que d'être utile à ses membres, en les soulageant dans leurs besoins, et en les régalant de temps en temps, dans de fraternelles *agapes*. Voilà ce que répètent encore, le croyant ou ne le croyant pas, les maçons de bas étage. Si la maçonnerie n'était que cela, jamais l'Église ne l'aurait frappée d'anathèmes. Autre est le langage, autre est le but des initiés, surtout dans les hauts grades.

Sûre de l'impunité, parce qu'elle est devenue une puissance, la franc-maçonnerie a jeté le masque ; et en réponse aux condamnations de l'Église, elle prend audacieusement l'offensive. « Eh bien ! oui, dit-elle, je suis la haine de la religion et de la société ; je nie tous les dogmes du catholicisme, je nie la Trinité ; je nie la divinité de Jésus-

Christ; je nie l'Eucharistie; je nie la virginité de Marie; je nie l'enfer; je nie la grâce; je nie l'infaillibilité du Pape. »

Tous ces blasphèmes, et beaucoup d'autres qu'il serait facile de citer, sont extraits textuellement de leurs journaux. En voici encore quelques-uns : Notre objectif est d'affranchir l'État de l'Église de Rome. Choisissons : Liberté, ou bûcher; constitution politique, ou *Syllabus;* liberté de conscience et des cultes, ou Église privilégiée, audacieuse, capricieuse et intolérante; philosophie, ou obscurantisme; vertu, ou crime; patriotisme, ou prostitution; liberté, ou avilissement.

« Rome s'est constituée la négation de la vérité, et la plus perverse destructrice de la dignité humaine. Aujourd'hui, pour ne pas être catholique, il suffit d'être Romain. »

C'est assez, trop peut-être. La plume me tombe des mains. En transcrivant de pareilles *horreurs*, il semble qu'on est le secrétaire de Satan.

Je t'ai dit que la franc-maçonnerie est une puissance, et une puissance formidable. Cela n'est que trop vrai. Elle compte dans ses hauts grades des rois, des empereurs, des princes, des ambassadeurs, des ministres, des députés, des sénateurs, des généraux, des officiers de tout grade, des académiciens et des fonctionnaires dans toutes les administrations; elle a des adeptes partout... *même quelque part.*

Elle règne en Belgique, où toute carrière libérale est fermée au jeune homme, qui n'est pas franc-maçon. Elle règne en Italie, où elle a tenu au Quirinal son *Concile* œcuménique en opposition au Concile du Vatican. Je donne ce nom à la convocation de tous les principaux chefs de la franc-maçonnerie, qui eut lieu il y a moins de quatre ans. A cette réunion assistèrent en personne ou se firent représenter, des personnages politiques haut placés et même des maçons couronnés. Le fait a couru les journaux.

Elle règne en Angleterre, où l'héritier du trône est son grand maître ; elle rè-

gne en France, je n'ai pas besoin de le dire; elle règne au Mexique, d'où elle a, naguère, expulsé cinq cents filles de la Charité ; elle règne dans l'Amérique méridionale, où elle emprisonne les évêques et empoisonne les associations religieuses. Après le concile de Rimini, saint Jérôme disait que le monde fut étonné de se trouver arien ; aujourd'hui, il est permis de dire : « Le monde peut s'étonner d'être franc-maçon. »

Aussi, il faut voir avec quel superbe dédain la franc-maçonnerie accueille les condamnations de l'Église. A ses yeux sont non avenues toutes les excommunications, lancées contre elle depuis cent cinquante ans, et sans cesse renouvelées. Dernièrement encore, elle répondait en ces termes à la condamnation de Pie IX, prononcée contre les francs-maçons du Brésil : « L'année accordée par Pie IX aux francs-maçons pour se repentir, est passée. Pas un seul ne s'est repenti. Que l'épée papale tombe donc sur leur tête, et vite ! Allons ! cou-

rage! N'ayez pas peur, prêtres de Rome! anéantissez les francs-maçons qui vous méprisent, vous, votre pouvoir et vos excommunications ridicules. »

Si ce que tu viens de lire révèle le dernier mot de la franc-maçonnerie, le fait suivant le met dans tout son jour.

« J'ai été appelé, il y a peu de jours, nous racontait un vénérable religieux passionniste, pour administrer un mourant à Brooklin. C'était un Allemand, que j'avais eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois. Sa fille unique, excellente catholique, me prévint que son père était franc-maçon, et qu'il fallait exiger sa rétractation.

« Après avoir entendu sa confession, je lui demandai s'il n'avait pas appartenu à quelque société secrète. « Oui, mon père, je suis franc-maçon; mais, vous le savez, en Amérique cela n'est pas mal. — C'est une erreur, lui dis-je, la franc-maçonnerie est condamnée partout où elle existe. Il vous faut donc rétracter tout ce que vous avez pu promet-

tre et me délivrer vos insignes. »

Le malade fit bien quelques difficultés, mais il avait gardé la foi, et il signa la rétractation que je rédigeai ; puis, il me fallut faire de nouvelles instances pour obtenir son écharpe, son équerre et sa truelle d'argent, son tablier de peau et son rituel, renfermés dans une armoire près de son lit. Je dus lui expliquer la nécessité de se dépouiller de tous ces objets, s'il voulait faire preuve d'un repentir sincère et d'un retour efficace à l'Église (1). Je sortais emportant les dépouilles opimes, et tout heureux d'avoir arraché une âme au démon.

La jeune fille m'attendait sous le vestibule : « Eh bien! dit-elle, mon père vous a tout remis? tout, n'est-ce pas? Il a fait la paix avec Dieu? — Voyez plutôt, ma fille. » Et je lui montrai les objets que j'avais à la main. Elle les prend l'un après l'autre, et puis, d'un air triste, elle dit : « Non, tout n'est

(1) Il eût été mieux d'exiger toutes ces choses, avant de commencer la confession,

pas là; il n'a pas eu de peine à vous remettre ces insignes; il lui en a coûté davantage pour ce livre, qui est particulier à son grade. Mais il y a encore autre chose. — Quoi donc? — Un écrit dont j'ignore le contenu ; mon père m'a recommandé de le porter tout cacheté après sa mort au chef de sa Loge. Ce doit être quelque secret important. »

« Je retourne près du malade, et je lui dis : « Mon pauvre ami, pourquoi me trompez-vous? Vous allez paraître devant le tribunal de Dieu, croyez-vous échapper à sa justice? Vous avez encore quelque chose à me livrer? » Le malade parut consterné; je remarquai la pâleur de son visage et le trouble de ses yeux; puis, il dit avec un certain embarras : « Mais vous avez tout emporté, je n'ai plus rien à vous livrer.

— Non, il y a un écrit comme en font tous les francs-maçons. — C'est une erreur, mon père, je n'ai plus rien. » Je redoublai d'instance ; tout était inutile, le démon allait triompher. J'employai tous les moyens que je croyais efficaces

en cette occasion. Je n'obtins rien ; le malade niait, ou ne répondait pas. Alors, sa fille ouvre la porte et se jette à genoux au pied du lit. « Oh ! mon père, de grâce, sauvez votre âme ; votre fille serait trop malheureuse. Vous dites que vous m'aimez, prouvez-le maintenant. »

Le malade ne s'attendait pas à cette secousse. Les embrassements et les larmes de sa fille l'émeuvent ; elle lui prodigue les caresses les plus vives ; elle lui dit les paroles les plus tendres, lui parle du ciel qu'il perd, et le malade veut répondre : « Tu sais que je n'ai rien de caché. » Sa fille prenant un ton inspiré : « Ne mentez pas, mon père, vous avez toujours été franc ; que je ne rougisse pas de votre nom. Donnez au Père le papier que vous m'avez recommandé de porter au vénérable de la Loge. »

« A ces paroles, le malade pousse un cri ; puis, faisant un effort, il dit en soupirant : « Non, ma fille, tu ne rougiras pas de ton père. Tiens, prends

cette clef à mon cou, ouvre le tiroir, et donne au Père le papier qu'il renferme. Puis, il tombe affaissé.

« Sa fille, prompte comme l'éclair, avait exécuté ses ordres et me remettait un pli cacheté en disant : « Victoire, mon père est sauvé ; il a vomi le poison. »

« Cette scène m'avait profondément touché. Le courage de cette fille me rappelait une chrétienne des premiers siècles. Le malade vécut encore quelques heures, et ses dernières paroles étaient un acte de contrition, en même temps que de foi et d'espérance. J'ouvris en présence de sa fille le pli caché. C'était un serment signé avec du sang. J'avais entendu parler de ce genre d'écrits, en usage chez les chefs de la franc-maçonnerie ; mais quand je parcourus ce papier, je ne pouvais en croire mes yeux. C'était le serment d'une guerre sans fin, sans merci, contre l'Église, la papauté et les rois, avec les plus exécrables malédictions s'il violait sa parole. Ce papier, je l'ai remis entre les mains

de l'archevêque, afin qu'il pût apprécier aussi bien que moi la malice infernale de la franc-maçonnerie. »

Voilà ce que nous a raconté le Père passionniste. Ce fait, entre mille, prouve que la franc-maçonnerie est dans tous les pays l'ennemie mortelle du christianisme, de l'Eglise catholique et de toutes ses institutions, de la Papauté tant spirituelle que temporelle, et de toutes autorités légitimes, tant civiles que religieuses.

A quoi pensent les gouvernements qui la favorisent?... N'est-ce pas le cas de répéter l'oracle divin : «*Terribili et ei qui aufert spiritum principum, terribili apud reges terræ.* Terrible çelui qui ôte l'intelligencc aux Princes, terrible chez les Rois de la terre. »

Qu'opposer aux blasphèmes de l'impiété actuelle et de la franc-maçonnerie ? Les lettres suivantes nous l'apprendront.

Tout à toi.

VINGTIÈME LETTRE

25 juillet.

REFUS DE FAIRE LA GÉNUFLEXION.

Conséquences de ce refus : Le désordre, le châtiment. — Pour les individus. — Pour les nations. — Devoir imposé aux catholiques par le refus de la génuflexion. — La génuflexion est un *Credo*. — Elle affirme extérieurement toutes les vérités chrétiennes. — Elle met à néant toutes les négations de l'impiété. — Elle console Notre-Seigneur des outrages qui lui sont faits.

Mon cher ami,

Jusqu'ici deux faits sont établis. Le premier, l'existence de la grande loi de la Génuflexion, et son accomplissement par toutes les créatures du ciel, de la terre et des enfers. Le second, le refus obstiné de dix-neuvième siècle de faire la Génuflexion devant Dieu, accompagné de la honteuse docilité à la faire devant tout ce qui n'est pas Dieu.

Reste à voir également deux choses : Les conséquences de ce refus et le devoir qu'il impose aux catholiques.

Les conséquences. La première, c'est le désordre. La Révolution a commencé par la proclamation des droits de l'homme. En d'autres termes, la Révolution a mis l'homme en haut et Dieu en bas. L'homme révolutionné s'est fait Dieu ; il s'est adoré, il a fait la Génuflexion devant lui. Cette génuflexion sacrilége, étant la violation permanente de la première loi de la création, est le désordre en permanence : Rien n'est plus évident.

La seconde conséquence, c'est le châtiment. Comme l'aimant attire le fer, le désordre appelle le châtiment. L'homme a beau faire, beau se révolter, beau régimber, beau se moquer, beau se croire indépendant, invulnérable, et dire fièrement comme ses pères en impiété : « J'ai péché et que m'est-il arrivé de fâcheux : *Peccavi, et quid mihi accidit triste?* » Dieu aura le dernier mot. Tant que tout genou ne fléchira

pas devant lui, il frappera ; et il aura raison.

L'homme individuel, devant paraître en personne devant le tribunal du souverain Juge, Dieu a pour le frapper le temps et l'éternité. Il en est autrement de l'homme collectif : familles, dynasties, villes, nations. Comme ces êtres collectifs ne vont pas en corps dans l'autre monde, c'est sur la terre que Dieu aura le dernier mot de leur obstination, à ne pas fléchir le genou devant lui.

Quel est ce dernier mot ? Ouvrons l'histoire. Pour n'avoir pas voulu faire la Génuflexion devant Dieu, le monde antédiluvien a péri ; le monde païen a péri ; Babylone a péri ; Thèbes, Athènes, Sparte, Rome, ont péri. Ainsi il en sera, tôt ou tard, de toutes les familles, de toutes les dynasties, de toutes les villes, de toutes les nations qui refusent de faire la génuflexion devant Dieu : « Toute nation et tout royaume qui ne fléchira pas le genou devant vous périra. *Omnis gens..... et regnum, quod*

non servierit tibi peribit (1). » Quand le monde entier refusera de faire la génuflexion devant Dieu, ce sera la fin.

Tu le vois, cher ami, la Génuflexion est le pivot du monde. La faire, c'est la vie ; ne pas la faire, c'est la mort. Quel avenir se prépare le monde du dix-neuvième siècle, qui non-seulement ne fait plus la génuflexion devant Dieu, mais qui ne veut pas qu'on la fasse, qui menace et qui persécute ceux qui la font, en même temps que lui-même la fait sans cesse devant tout ce qui n'est pas Dieu. J'attends la réponse de quiconque est capable de lier deux idées.

Les devoirs. Entre Jésus-Christ et Bélial la lutte aujourd'hui est à outrance. Nous n'avons plus à faire aux hérésies anciennes ou modernes, qui, tout en niant certaines vérités, en respectaient quelques autres. Maintenant la négation est radicale. Devant elle, nous l'avons entendu dans nos dernières lettres, rien

(1) *Is.*, LX, 12.

ne reste debout, L'existence de Dieu, la divinité de Notre-Seigneur, l'institution divine de l'Eglise, l'origine et la nature de l'homme, ses devoirs et le but de sa vie, ses pratiques religieuses, les sacrements, le ciel, l'enfer, l'éternité, sont pour elle autant de chimères malfaisantes dont il faut délivrer le genre humain, en tuant les prêtres qui les soutiennent et les catholiques qui les respectent.

Comment réfuter toutes ces impiétés? Comment protester efficacement contre tant de blasphèmes? Il y a un moyen: mais il n'y en a qu'un. A une négation radicale, c'est d'opposer une affirmation radicale. Comme il y a des *négateurs*, et en grand nombre, dans les villes et dans les campagnes, parmi les lettrés et les bourgeois, même parmi les femmes, il faut qu'il se trouve des *affirmateurs*, au moins en nombre égal, dans les villes et dans les campagnes, dans tous les rangs et dans toutes les conditions de la société.

Mais tu vas me dire : « Vous voulez

donc que tous les catholiques, hommes, femmes, enfants, savants et ignorants, fassent des livres, écrivent des journaux, prononcent des discours, entrent chaque jour en discussion avec les négateurs. Comment l'entendez-vous ? »

Comme je l'entends! Oui, je veux que tous les catholiques, sans exception, ceux qui ne savent pas lire, comme ceux qui savent lire ; le paysan qui cultive la terre ; l'ouvrier qui forge les métaux ou qui fabrique les tissus ; la bonne femme qui file sa quenouille, et jusqu'au petit enfant qui va au catéchisme, écrivent un livre, fassent une démonstration qui, chaque jour et sur toute l'étendue de la terre, affirmant publiquement leur foi, mette à néant les négations chaque jour et partout répétées de Satan et de ses suppôts. Quel est ce livre ? Tu vas le savoir.

L'adoration, nous l'avons prouvé, est la première loi des êtres. La Génuflexion est l'acte extérieur, significatif, universel de l'adoration. Ainsi l'ont compris et pratiqué, ainsi le compren-

nent et le pratiquent encore tous les peuples du monde. La Génuflexion est donc un livre en action. C'est le *Credo* visible; le *Credo* qui, dans l'Eglise catholique, contient tout le christianisme, comme le gland contient tout le chêne.

Oui, tout le christianisme, mon cher Frédéric, absolument tout. Inutile de le rappeler : Toutes les négations de l'impiété, tous ses blasphèmes, tous ses sophismes, sont autant de traits qui visent au même but : la négation de la divinité de Notre-Seigneur.

En voici la raison. Satan est l'ennemi implacable du Verbe incarné : sa haine infernale n'a pas d'autre objet. Pour n'avoir pas voulu adorer dans le ciel le mystère de l'Incarnation, il fut précipité dans l'enfer. Depuis ce moment il n'a qu'une pensée : se venger du Verbe incarné. De quelle manière ? en s'efforçant de rendre impossible à l'homme la croyance au dogme de l'Incarnation.

De là, les trois grandes erreurs, principe et fin de toutes les autres, qu'il a

soufflées sur le monde : le *Panthéisme*, le *Matérialisme*, le *Rationalisme*.

Le panthéisme : Si tout est Dieu, il n'y a pas d'Incarnation.

Le matérialisme : Si tout est matière, il n'y a pas d'Incarnation.

Le rationalisme : Si toutes les vérités sont contenues dans les limites de la raison, il n'y a pas de mystères, partant point d'Incarnation.

Qu'on étudie avec soin chaque hérésie, chaque négation ancienne ou moderne, on verra que toutes sortent d'une de ces trois gigantesques erreurs et y ramènent.

La divinité de Notre-Seigneur a donc été, est encore, et sera toujours le point de mire de toutes les attaques du démon et de ses suppôts ; le dernier mot de la guerre commencée aux premiers jours du monde, pour ne finir qu'avec les siècles. La preuve en est évidente : Si les impies admettaient cet unique dogme, tous leurs traits tomberaient à faux, ou se perdraient dans l'air.

En effet, toutes les vérités qu'ils com-

battent sont contenues dans ce dogme fondamental et en découlent comme le ruisseau de la source. Le Symbole, le Décalogue, les Sacrements, l'Eglise, son infaillibilité, l'infaillibilité de son Chef, ont leur raison d'être, leur base, leur sanction, leur but, dans la divinité du Verbe fait chair.

Aussi, dans ces jours de lutte à outrance, où les traits enflammés du démon tombent sur nous comme la grêle, il suffit de prêter l'oreille pour entendre la voix du Sauveur qui nous dit du fond de son tabernacle : « Eglise mon épouse, « pontife mon Vicaire, évêques, prêtres, « religieux, mes ministres, catholiques « mes enfants, c'est moi qu'on attaque en « vous; c'est sur moi que tombent toutes « les injures qu'on vous adresse, toutes « les calomnies dont on vous noircit; « tous les outrages dont on vous abreuve : « *Opprobria exprobantium tibi, ceciderunt super me* (1). C'est à cause de moi « et de votre foi en moi, qu'on vous per-

(1) *Psal.* LXVIII, 10.

« sécute. Ah! si vous ne croyiez pas à ma « divinité, les impies sauraient que vous « êtes des leurs, et ils vous laisseraient « en paix (1). »

Parlant, s'il est possible, plus clairement encore, il adresse à ses persécuteurs d'aujourd'hui la même question qu'il faisait à Saul sur le chemin de Damas : « Saul, Saul, pourquoi me per- « sécutez-vous : *Saule, Saule, quid me* « *persequeris* (2)? En persécutant mon « Eglise, mon Vicaire, mes ministres et « mes enfants, c'est moi-même que vous « persécutez, que vous outragez, que « vous calomniez, que vous blasphémez. « Quel mal vous ai-je fait? Quel bien « ne vous ai-je pas fait? Tout ce que « vous possédez de vrai, de bon, de beau, « à qui le devez-vous? Souvenez-vous « de ce qu'était l'homme avant mon In- « carnation, ce qu'il est encore où elle

(1) « Si de mundo fuissetis, mundus quod suum « est diligeret ; quia vero de mundo non estis, sed « ego elegi vos de mundo propterea odit vos mun- « dus. Sed hæc omnia facient vobis propter nomen « meum » (*Joan*, XV, 19, 21).

(2) *Act.*, IX, 4.

« n'est pas connue : voyez ce qu'il « devient, lorsqu'il ose nier ce dogme « salutaire. »

Tu me demandes, mon cher ami, quelle est la conclusion pratique de ces vérités élémentaires? La voici : C'est que tout chrétien, savant ou ignorant, jeune ou vieux, homme ou femme, qui fait la Génuflexion devant le Saint-Sacrement, et qui la fait bien, écrit un livre, récite un *Credo ;* et, pour son compte, pulvérise toutes les négations de l'impiété.

Or, comme on compte sur la surface du globe au moins cent millions de catholiques adultes, on peut supposer en moyenne qu'il se fait chaque jour devant Notre-Seigneur cent millions de Génuflexions, c'est-à-dire cent millions d'affirmations opposées chaque jour aux négations de l'incrédulité.

Ce n'est pas tout. Comme ces cent millions de catholiques sont répandus sous toutes les latitudes, il en résulte qu'en raison du mouvement du soleil, le saint sacrifice de la messe se célèbre

nuit et jour sans interruption, si bien que la Génuflexion catholique, je veux dire l'affirmation extérieure de la divinité de Notre-Seigneur, n'est jamais interrompue.

La Génuflexion catholique est donc un admirable *Credo* qui, cent millions de fois en vingt-quatre heures, dit à l'impie : « Si tu insultes, j'adore ; si tu nies, j'affirme ; si tu nies tout, j'affirme tout. »

C'est ainsi qu'opposant une affirmation radicale et universelle à une négation également radicale et universelle, la génuflexion rétablit l'équilibre du combat, et montre dans toute son étendue l'immensité de la lutte actuelle entre Jésus-Christ et Bélial, entre le christianisme et le paganisme.

Elle fait plus encore : ton cœur va le comprendre. La Génuflexion console Notre-Seigneur, en lui rendant les hommages mille fois mérités, que tant d'autres lui refusent. Oh ! que cette consolation lui est sensible, aujourd'hui surtout, dans ce dix-neuvième siècle qui

n'a plus, pour le Dieu à qui il doit tout, ni respect ni amour, mais seulement de l'indifférence, de la haine, du mépris et des blasphèmes! Plus que jamais il peut répéter, ce Dieu de bonté: « J'ai « nourri, j'ai élevé des enfants; et ils « m'ont méprisé (1). »

Mais aussi quelle récompense il réserve à ceux qui lui restent reconnaissants et fidèles, au milieu des défaillances et des défections de tant d'autres! « Pour vous, dit-il, qui êtes demeurés « avec moi dans mes tribulations, je « vous ai préparé le royaume que mon « Père lui-même m'a préparé. Vous « serez assis à ma table; vous parta- « gerez ma nourriture; et au jour du « jugement vous siégerez sur douze « trônes, pour juger les douze tribus « d'Israël (2). »

Après t'avoir montré la haute importance de la Génuflexion, surtout dans

(1) Filios enutrivi et exaltavi : ipsi autem spreverunt me. *Is.* 1, 2.
(2) *Luc*, XXII, 28, 29, 30.

les temps actuels, il reste à exposer les règles par lesquelles l'Église, dans son admirable sagesse, détermine l'accomplissement de cet acte, malheureusement trop peu compris et trop souvent mal fait. Tel sera le sujet de ma dernière lettre.

Tout à toi.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

1er août.

RÉPONSE A UNE OBJECTION : LA GÉNUFLEXION DEVANT LES HOMMES.

Exemples de cette Génuflexion. — Sa signification. — Génuflexion dans l'ordre religieux. — Deux sortes de Génuflexion : simple et double. — Quand elles doivent se faire. — Universalité de la Génuflexion : Angleterre, Espagne, Italie. — Lettres de deux membres de la Congrégation des Rites. — Insuffisance de l'inclination devant le Saint-Sacrement. — Ce qu'on ne fait pas en France et ce qu'on doit faire. — Beauté, puissance, nécessité de la Génuflexion.

Mon cher Frédéric,

Comme je finissais de lire le récit des fêtes de Lourdes, où cent mille hommes à la fois viennent de faire la Génuflexion, le facteur m'a remis ta lettre. Avant tout je dois répondre à l'objection qu'elle contient. Tu dis : « Notre correspondance a clairement établi que

la Génuflexion est l'acte extérieur de l'adoration; quiconque la fait adore : cela est entendu. Or, ayant étudié les saintes Écritures beaucoup plus que les classiques païens, ce dont je me fais gloire, je puis citer dans l'Ancien Testament nombre d'exemples de la Génuflexion faite devant les hommes.

« Ainsi, Pharaon, ayant établi Joseph vice-roi d'Égypte, ordonne à tout le monde de fléchir le genou devant lui (1). Ochosias, roi d'Israël, envoie un officier à la tête de cinquante hommes pour arrêter le prophète Élie; et cet officier fait la génuflexion devant Élie, en le priant de descendre de la colline où il est assis (2). Je passe à d'autres faits: Chez certains peuples de l'Orient, comme les Babyloniens d'autrefois et les Chinois d'aujourd'hui, la Génuflexion est de rigueur quand on veut voir la face du souverain. Maintenant encore

(1) Clamante præcone, ut omnes coram eo genu flecterent, et præpositum esse scirent universæ terræ Ægypti. *Gen.*, XLI, 43.

(2) Qui cum venisset curvavit genua contra Eliam et precatus est eum. IV. *Reg.*, I, 13.

il est de règle de faire la Génuflexion devant le Saint-Père, lorsqu'on est admis à son audience. Toutes ces Génuflexions et d'autres encore sont donc des actes d'adoration, d'idolâtrie par conséquent. »

Ton objection, d'ailleurs bien posée, va s'évanouir devant une distinction qui se présente d'elle-même. Si la mémoire ne te fait pas défaut, tu te rappelles ce qui a été dit dans une de nos premières lettres. Dans l'ordre religieux, la Génuflexion est le signe de l'adoration. Cela est si vrai que le Seigneur se réjouit de ce que dans le royaume d'Israël, sept mille hommes ont refusé de la faire devant Baal.

A moins qu'on n'y attache un sens religieux, comme faisait l'orgueilleux Aman, la Génuflexion, dans l'ordre civil, n'est qu'un signe de vénération, de profond respect et de supplication. Nul autant que le Vicaire de Jésus-Christ, le Représentant de Dieu parmi les hommes, ne mérite ce témoignage de soumission filiale. J'ajoute

que les génuflexions qui se font devant le Saint-Père et devant les évêques en fonction, lorsqu'on passe devant eux, comme le prescrit le cérémonial des évêques, ou pour recevoir leur bénédiction, est un acte d'adoration *non absolu*, mais relatif à Jésus-Christ qu'ils représentent.

En Italie la coutume ordinaire était de se mettre à genoux pour recevoir la bénédiction de l'évêque. En beaucoup d'endroits les bons fidèles faisaient la Génuflexion double, lorsqu'ils rencontraient l'évêque, comme pour dire : Père, bénissez-nous au nom de Jésus-Christ. Depuis quelque temps ce pieux usage s'oublie; mais les vieillards le conservent, parce qu'ils n'ont pas été élevés à l'école moderne du mépris. Cette distinction suffit pour résoudre l'objection; et je passe au sujet de ma lettre.

On distingue deux sortes de Génuflexion : la Génuflexion *simple*, dans laquelle on plie seulement le genou droit jusqu'à terre, et après laquelle

on se relève immédiatement ; la Génuflexion *double*, dans laquelle on fléchit les deux genoux et l'on conserve quelque temps cette attitude. En tant que cérémonie religieuse, la Génuflexion est aussi ancienne que le monde. Comme en certain temps et à certains jours, les chrétiens de la primitive Église priaient à genoux, nous trouvons encore dans la liturgie ces mots dits par le diacre à la messe : « *Flectamus genua :* fléchissons les genoux ; » et la réponse du sous-diacre : « *Levate :* levez-vous. »

C'est une rubrique vénérable, à laquelle il faut se conformer : on ne prescrit pas contre les lois de l'Église. Un grand archevêque, saint Césaire d'Arles, le rappelait à son peuple : « Lorsque le diacre dit : « *Fléchissons les genoux*, » je vois la majeure partie des assistants demeurer immobiles comme des colonnes, ce qui n'est pas permis à des chrétiens qui prient dans l'Église. »

Comme l'inclination de tête exprime la vénération, *la Génuflexion simple est le signe de l'adoration*, et a toujours

lieu devant le Saint-Sacrement (1). Elle doit également se faire lorsqu'au dernier évangile le prêtre prononce ces adorables paroles : « *Et Verbum caro factum est :* et le Verbe s'est fait chair. »

Tu te rappelles, à ce propos, le fait que nous lisons dans l'histoire. Un homme assistait à la messe, et, comme un trop grand nombre aujourd'hui, il ne fléchit pas le genou aux paroles que je viens de citer. A l'instant un démon lui applique un vigoureux soufflet, en disant : « Ton Dien a daigné s'anéantir jusqu'à se faire homme pour toi, et tu refuses de t'humilier. S'il avait fait pour moi ce qu'il a fait pour toi, je ne serais pas ce que je suis. »

La Génuflexion simple se fait par tous, prêtres et fidèles, aux paroles du *Credo : Et homo factus est ;* et la double par les prêtres, excepté le célébrant, et par les fidèles à la double élévation de l'hostie et du calice. Elle se fait encore par les prêtres dans d'autres circonstances. Comme ils les connaissent

(1) Voir *Encyclopédie théolog.*, art. GÉNUFLEXION.

et que cela ne te regarde pas, je m'abstiens d'en parler.

C'est donc un usage ancien et universel dans l'Église, et qui désormais a force de loi que tous les fidèles, hommes et femmes, jeunes ou vieux, fassent la Génuflexion en passant devant l'autel où repose le Saint-Sacrement; aussi presque tous la font. J'ajoute qu'aujourd'hui il est plus nécessaire, plus urgent que jamais que tous accomplissent cet acte d'adoration.

J'ai dit que presque tous la font. Ainsi, en Angleterre, tu ne vois pas un seul catholique, simple gentleman, ou riche banquier, ou membre du Parlement, qui entre dans une église sans faire, en entrant et en sortant, la génuflexion, quelquefois double, devant le tabernacle où réside Notre-Seigneur; les plus grandes dames se conforment religieusement à cette règle. C'est par là que nos frères d'Angleterre affirment leur foi, contre les innombrables sectes d'hérétiques dont ils sont environnés.

En Espagne même spectacle. Entre

dans n'importe quelle église, de n'importe quelle ville; et tu ne verras pas un seul Espagnol, une seule Espagnole, de quelque âge ou de quelque condition qu'ils soient, qui n'affirment leur foi en faisant la Génuflexion devant le Saint-Sacrement, même renfermé dans le tabernacle. Qui se dispenserait de se conformer à cet usage, donnerait un scandale et passerait pour un hérétique ou un impie.

Quant à l'Italie, bien que je la connaisse suffisamment pour affirmer l'existence et la généralité du même fait, j'ai voulu avoir le témoignage de deux personnes parfaitement compétentes. Voici la réponse de deux membres de la Congrégation des Rites. « Qui ne sait qu'en Italie on doive faire la Génuflexion simple devant le Saint-Sacrement renfermé dans le tabernacle, et la Génuflexion double quand il est exposé dans l'ostensoir? Si dans *certain pays* la chose ne se fait pas, les pasteurs devraient, dans leurs prônes et dans leurs catéchismes, l'apprendre

et la recommander aux fidèles (1). »

La seconde réponse n'est pas moins explicite : « En Italie rien n'est plus universel que la coutume de faire la Génuflexion en passant devant l'autel où est exposé le Saint-Sacrement : hommes et femmes, personne n'y manque. Dans certains endroits, les dames elles-mêmes ne se contentent pas de faire la Génuflexion en passant devant le Saint-Sacrement exposé, elles la font aussi devant le tabernacle où il est caché ; elles la font également à la sortie de l'église, en se retournant vers Notre-Seigneur, comme pour prendre congé de lui, au sortir de sa maison.

« Les décrets de la sacrée Congrégation des Rites regardent la manière dont les ecclésiastiques doivent faire la Génuflexion. Quant aux laïques, tous les rubricistes : Gavanti, Merati, Cava-

(1) Chi è che non sappia, almeno in Italia, doversi genuflettere con un ginocchio, quando il sacramento è chiuso nel tabernacolo; con ambo i ginocchi quando è esposto nell' ostensorio. I parrochi dovrebbero nelle loro omelie e catechismi indicarlo e raccommandorlo ai fideli. (*Lettre du* 21 *mai* 1876.)

lieri, Pavone parlent de leur Génuflexion, comme d'une chose établie et pleinement observée (1). »

Faire la Génuflexion devant le Saint-Sacrement exposé sur l'autel ou renfermé dans le tabernacle, est donc dans tous les pays catholiques, pour les hommes comme pour les femmes, un usage sacré, un rite universel et fidèlement observé. En disant tous les pays catholiques, je dis trop. Il y en a un qui fait exception : malheureusement c'est la France! Dans le plus grand nombre des paroisses et des diocèses, les fidèles, même les meilleurs, qui viennent à l'église, se contentent, en entrant et en sortant, de faire une inclination de tête à Notre-Seigneur. C'est *un bonjour*, un *au revoir* sans façon qu'on lui dit; ou un *salut de protection* qu'on lui fait.

Même quand elle est faite respectueusement et consciencieusement, ce

(1) In Italia è universalissimo il costume di genuflettere passando davanti all' altare in cui è esposto il SS. Sacramento, tanto gli nomini quanto le donne.... tutti i Rubricisti.... ne parlano come di cosa già stabilita e di piena osservanza. (*Lettre du* 3 *avril* 1876.)

qui n'a pas toujours lieu, cette inclination ne suffit pas pour affirmer la foi à la présence réelle. L'inclination est un signe de vénération que l'on doit aux reliques des martyrs renfermées dans les autels ; mais ce n'est pas un acte d'adoration. La Génuflexion seule est l'affirmation de la foi.

D'où vient que la plupart ne la font plus, et que la fille aînée de l'Église fait tache au milieu de ses sœurs ? Sans témérité, on doit l'attribuer au gallicanisme et au jansénisme. Ces deux principes d'orgueil nous ont mis en état d'insubordination à l'égard de l'Église ; fait mépriser ses usages les plus vénérables ; déformer la prière publique ; fouler aux pieds nos traditions les plus respectables, décapiter nos églises, en nous faisant répudier leur apostolicité immédiate ; et enfin, pendant plus de cent ans, côtoyer le schisme et même l'hérésie.

Maintenant que, grâce au retour à l'unité romaine, le règne usurpé de l'anarchie liturgique est aboli, c'est

un devoir d'abandonner jusqu'au dernier lambeau du honteux héritage du gallicanisme et du jansénisme. Cessons de mêler une voix discordante au concert unanime de toutes les Églises. Qu'à la vue de nos usages religieux, le catholique d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, venu chez nous, se trouve chez lui.

Dans cette parfaite uniformité, le monde des derniers temps verra le *cor unum* et l'*anima una* des chrétiens de la primitive Église. Nous-mêmes y trouverons notre gloire et notre force : *Vis unita fortior*. Notre gloire, résultant de notre invariable fidélité aux pratiques traditionnelles de l'Église notre mère; notre force contre toutes les sectes qui ne peuvent montrer que le honteux spectacle de leurs variations incessantes (1).

Plus encore. Cette Génuflexion devant le Dieu du tabernacle, faite des

(1) Depuis quelque temps on remarque avec consolation, dans les églises de Paris, un certain nombre d'hommes et même de grandes dames faisant la génuflexion en entrant à l'église et en sortant.

millions de fois chaque jour, sur toute l'étendue de la terre, par tous les catholiques, hommes, femmes, enfants, vieillards, sera, comme nous l'avons dit, l'affirmation radicale, incessante, universelle, opposée aux négations radicales, incessantes, universelles de la Révolution. Pourquoi cette grande adoration catholique, cette observation solennelle de la première loi de la création, ne serait-elle pas bénie de Dieu, et ne deviendrait-elle pas un des préludes du triomphe si désiré et si désirable de l'Église?

Ce triomphe ne peut être obtenu que par le changement de l'esprit public à l'égard de la religion. De ce changement découleront la délivrance du Saint-Père, la restitution de ses États, la reprise de son autorité sociale; la rentrée des principes chrétiens dans les lois et dans les constitutions des peuples, ainsi que dans les mœurs, dans les sciences, dans l'éducation, en un mot dans les habitudes de la vie publique et privée. Sans ce changement

radical, compter sur un triomphe, c'est attendre un effet sans cause ; c'est se bercer d'une espérance chimérique, et se condamner à marcher de déceptions en déceptions, de précipices en précipices ; jusqu'à une nouvelle chute de l'humanité dans le paganisme et la barbarie : c'est tout un.

Avec l'éducation essentiellement chrétienne de toutes les classes sociales, la prière seule peut obtenir ce triomphe. Or, la Génuflexion est une prière : prière trois fois vénérable, par son antiquité, par son universalité et par son efficacité.

Comme le recommande le savant membre de la Congrégation des Rites : que les évêques et les prêtres la fassent comprendre aux fidèles ; et que dociles à leurs instructions les fidèles l'accomplissent comme il convient, dans des sentiments profonds d'humilité, d'adoration, de reconnaissance et d'amour. Que personne ne s'exempte de ce devoir. Dans les temps périlleux où nous sommes et qui ressemblent si fort

aux jours de persécution de la primitive Église, tout homme doit être soldat : *In his omnis homo miles*. Le triomphe de l'Église, la paix du monde, le salut de nos âmes sont à ce prix.

Adieu, mon cher Frédéric. Puisse cette correspondance être utile à toi, à ceux qui la liront et à celui qui l'a écrite !

Soli Deo honor et gloria.

Tout à toi.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES ANGES DANS L'ANCIEN TESTAMENT (*suite*).

QUATRIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES ANGES DANS L'ANCIEN TESTAMENT (*fin*).

CINQUIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES ANGES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT.

SIXIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES ANGES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT (*suite*).

SEPTIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES HOMMES DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

HUITIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES HOMMES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT.

NEUVIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES HOMMES DANS LE NOUVEAU TESTAMENT (*suite*).

DIXIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES CRÉATURES TERRESTRES.

ONZIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES DÉMONS DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

DOUZIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES DÉMONS DANS LE NOUVEAU TESTAMENT.

TREIZIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES DÉMONS DANS LE NOUVEAU TESTAMENT (*suite*).

QUATORZIÈME LETTRE

GÉNUFLEXIONS DES DÉMONS DANS LE NOUVEAU TESTAMENT (*fin*).

QUINZIÈME LETTRE

LA GÉNUFLEXION SIGNE EXTÉRIEUR ET UNIVERSEL DE L'ADORATION.

SEIZIÈME LETTRE

HABITUDE DE PRIER LES BRAS EN CROIX, COMMUNE AUX JUIFS ET AUX PAÏENS.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

EXPLICATION DU TITRE DE CETTE CORRESPONDANCE.

DIX-HUITIÈME LETTRE

BLASPHÈMES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

BLASPHÈMES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (*suite*).

VINGTIÈME LETTRE

REFUS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE DE FAIRE LA GÉNUFLEXION.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

RÉPONSE A UNE OBJECTION : LA GÉNUFLEXION DEVANT LES HOMMES.

FIN DE LA TABLE

1763-76. — Corbeil, Typ. et stér. de Crété.

APPENDICE

Bien que l'usage de faire la Génuflexion en passant devant l'autel où repose le Saint-Sacrement ait force de loi, nous avons fait entendre, pages 225 et 228 de cet opuscule, que nous ne connaissions aucune décision romaine qui le rendît obligatoire pour tous les fidèles, sans distinction d'hommes ou de femmes. Mieux informé, nous nous empressons de publier le décret suivant de la S. Congrégation des Rites, qui lève tous les doutes.

Question. « Pierre Mexia, chanoine de l'église de Béja (1), a exposé à la Sacrée

(1) Cette ville est l'ancienne *Pax Julia* des Romains dans l'Espagne Ultérieure.

Congrégation des Rites, que les chanoines et chapitre, dans certaines processions qu'ils ont coutume de faire à l'intérieur de l'église, passent devant l'autel où repose le Saint-Sacrement sans faire la Génuflexion, mais se contentent d'une simple inclination; cela en vertu d'une ancienne coutume, ou plutôt d'un abus.

« Quant au suppliant, par respect pour un si grand sacrement, il fait la Génuflexion jusqu'à terre. Les autres chanoines le souffrant avec peine prétendent pour cela, et comme violateur des anciennes coutumes de l'Église, le frapper d'amende. Il demande s'ils peuvent le faire licitement. »

Réponse. « Non-seulement il n'est pas permis aux chanoines qui ne font pas la Génuflexion devant le Saint-Sacrement, de frapper d'amende ceux qui font la Génuflexion; mais ce sont bien plutôt ceux qui ne la font pas qui devraient être mis à l'amende par ceux qui la font : ATTENDU QUE TOUS LES

FIDÈLES, *en passant devant le Saint-Sacrement*, SONT TENUS DE FAIRE LA GÉNUFLEXION. »

QUÆSITUM. « Petrus Mexia, Ecclesiæ Pacen. canonicus, S. R. C. exposuit quod, cum canonici et capitulum soleant... processiones quasdam intra ecclesiam facere, dum ante altare SS. Sacramenti transeunt, ex inveterata consuetudine, seu potius abusu, non genuflectunt, sed tantum caput inclinant; ipse vero orator, ob reverentiam tanti Sacramenti usque ad terram genuflectit; cæteri canonici id ægre ferentes, ipsum, ob hoc, tanquam inveteratas Ecclesiæ consuetudines servare nolentem, mulctare prætendunt. Quare petiit, an id licite facere possint ».

RESPONSUM. « Non solum non licere canonicis, qui non genuflectunt ante SS. Sacramentum, mulctare eos qui genuflectunt; quin potius ipsi non genuflectentes ab illis qui genuflectunt mulctandi essent, CUM OMNES FIDELES *ante SS. Sacramentum tran-*

seuntes GENUFLECTERE TENEANTUR. » (Décret. du 14 décembre 1602, n. 179.)

On nous écrit de Rome : « C'est à Messieurs les curés et catéchistes de faire connaître la loi aux fidèles.»

Concordance des Orateurs sacrés, anciens et modernes, par le R. P. BEAUGÉ, ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque d'Orléans. 2 vol. grand in-8 .... 12 fr.

Cours de Géographie, conforme aux programmes des divers degrés de l'enseignement, par J. d'ARSAC, à l'usage des pensionnats, des écoles commerciales, des élèves des classes de grammaire, et des aspirants au Baccalauréat, à l'Ecole navale et à l'Ecole militaire. 1 vol. in-12.. 3 fr.

Dictionnaire de la Bible, ou Explication de tous les noms propres historiques et géographiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, par E. SPOL, de la Bibliothèque nationale. 1 vol. in-12 paraissant par livraisons *mensuelles*.

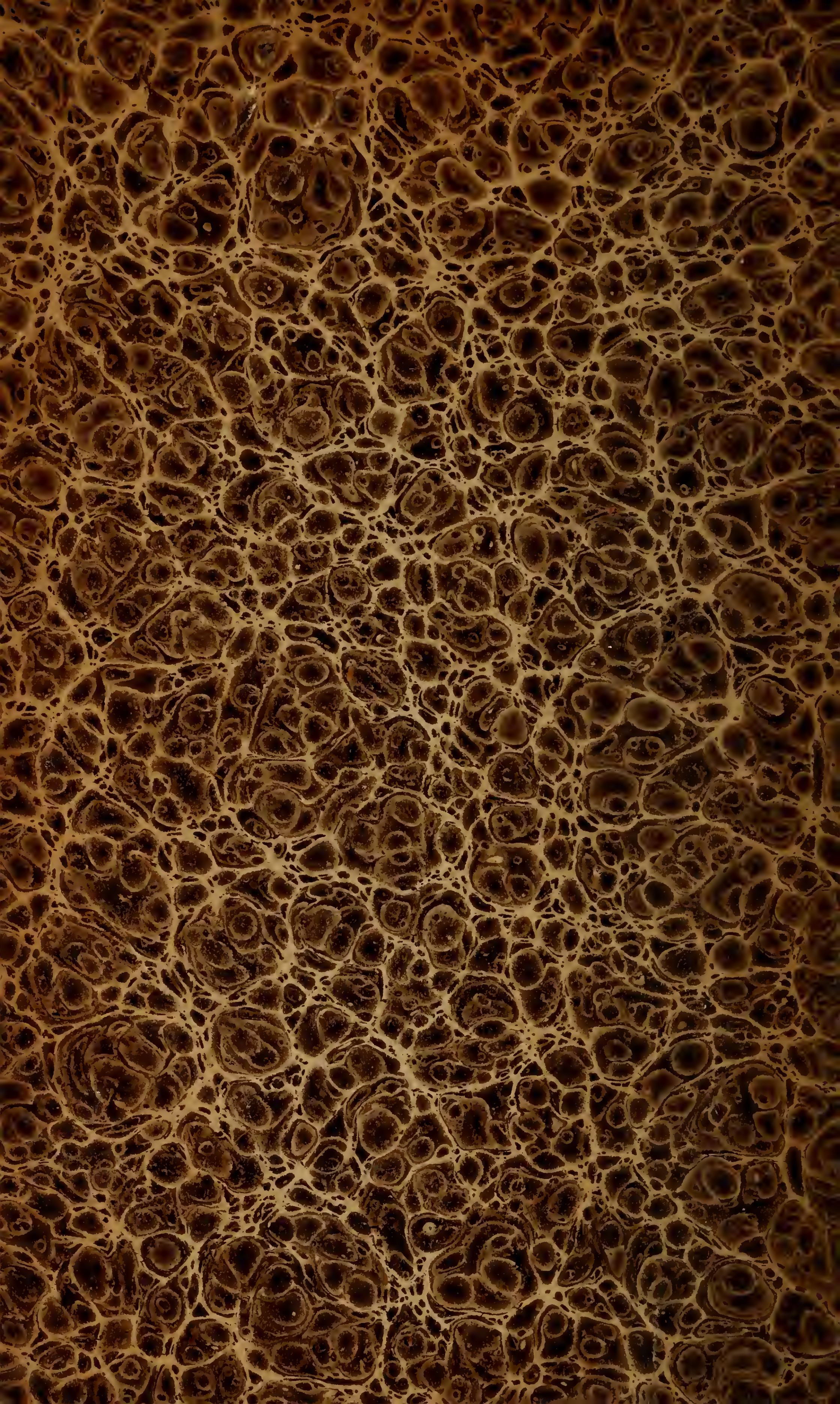
Prix de *la* 1re *livraison :* 60 centimes.

Il y aura environ 10 livraisons.

Le prix de l'ouvrage complet sera de **6** francs pour les personnes qui souscriront avant le 15 décembre 1876, de **10** fr. pour celles qui souscriront après cette époque.

Le but de cet ouvrage est de donner une explication substantielle de tous les noms historiques et géographiques contenus dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Tout en s'efforçant d'être plus complet que ses devanciers quant à la nomenclature, l'auteur se montre très-bref en ce qui concerne

les noms généralement connus. Il insiste de préférence sur les noms peu connus ou omis dans les dictionnaires antérieurs. Pour faciliter les recherches, il a classé les mots d'après leur orthographe vulgaire et les a toujours fait suivre de leur prononciation hébraïque, aussi fidèlement qu'elle peut être rendue en lettres latines. Il y a ajouté la transcription grecque des Septante et indiqué avec soin les passages du Livre sacré dans lesquels sont cités les noms faisant l'objet de chacun des articles de ce dictionnaire. On peut affirmer que ces références sont rigoureusement exactes. En un mot, M. Spol s'est efforcé de faire de ce livre un manuel qui, par so peu de volume, soit d'un usage commode et que la modicité de son prix mette à la portée de toutes les personnes ayant des recherches à faire dans les saintes Ecritures.






BQT
4518
.G27